

Marcel Paquette

Laval
ENTRE DEUX ÂGES

Les Éditions GID

Concept et réalisation
Les Éditions GID

Rédaction
Marcel Paquette

Recherche photographique
Marcel Paquette et Caroline Roy

Concept graphique de la collection
Mickaël Willème

Graphisme
Hélène Riverin

Suivi de production
Johanne Dupont

Révision linguistique
Bernard Audet

Impression
Imprimerie Transcontinental Québec

Photographie de la page couverture
Bibliothèque nationale du Québec
Photo : Inconnu, vers 1925. Cote : coll. Barrière,
n° 2804.

Les titres des Éditions GID sont distribués par :
Distribution Filigrane inc.
7460, boulevard Wilfrid-Hamel
Sainte-Foy (Québec) G2G 1C1
Téléphone : (418) 877-3666
Télécopieur : (418) 877-3741

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Dépôt légal — Bibliothèque nationale du Québec, 2002

Dépôt légal — Bibliothèque nationale du Canada, 2002

© Les Éditions GID, 2002

7460, boulevard Wilfrid-Hamel

Sainte-Foy (Québec) G2G 1C1

Téléphone : (418) 877-3110

Télécopieur : (418) 877-3741

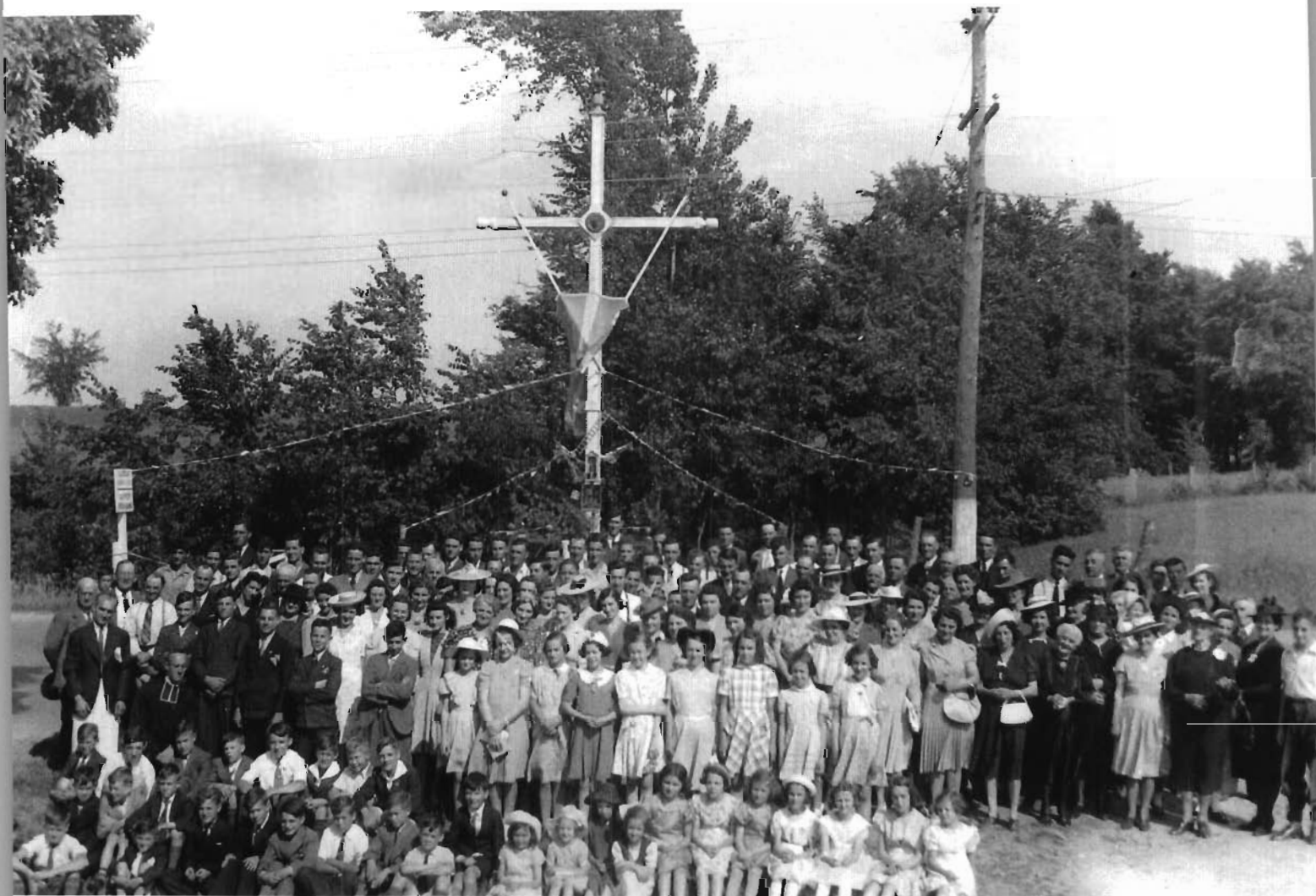
Adresse électronique : editions@gidweb.com

ISBN 2-922668-24-X



Nous remercions la SODEC pour le soutien financier accordé à notre maison d'édition par l'entremise de son programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.

À mon père, Rolland,
qui aimait tant se promener sur la rivière des Mille Îles...



C'est le mois de Marie

Après une cérémonie à la croix de chemin érigée en face de la maison d'Amédée Ouimet, sur l'actuel boulevard des Laurentides à Auteuil, toutes les grosses familles des fermes voisines se sont regroupées pour une photo-souvenir. Pour le mois de Marie, le mois de mai, les jeunes filles occupent les premiers rangs et portent une robe blanche ou très claire tandis que les dames plus âgées sont surtout vêtues plus sobrement. Détruite depuis des dizaines d'années, cette croix de chemin témoignait de la profonde foi de nos ancêtres et guidait les fidèles tel un phare.

Photo : Inconnu, vers 1930-1935, collection famille M. Ouimet.

Remerciements

Je désire remercier toutes les personnes ou organismes qui ont collaboré de près ou de loin à la réalisation de ce livre de photographies anciennes :

Les familles de Laval qui ont bien voulu me prêter des photos souvent uniques. Mentionnons, entre autres, la famille M. Ouimet, Claude Beaulieu, Danielle et Réjeanne Brault, Pierrette Beaulieu, Micheline Cloutier, Pierrette Desjardins, André Brault, la famille Fernand Paquette, Serge Gravel, Jacqueline Ouimet-Fournier, Carmen Gravel, Yvonne Durocher, Rosaire Gravel, Thérèse André, Bernard Lalonde et Yves Ouimet.

Le personnel des fonds d'archives que j'ai consultés : Archives du Canadien Pacifique, Archives des Frères de Saint-Gabriel, Archives des Frères des écoles chrétiennes, Archives du Collège Laval, Société d'histoire et de généalogie de l'île Jésus, Archives nationales du Québec à Montréal et à Québec, Archives de la Maison Sainte-Domitille, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal, Archives nationales du Canada.

Les nombreux photographes qui ont parcouru le comté de Laval et qui nous ont laissé des documents irremplaçables. Mentionnons Germain Beauchamp et le Studio Beauchamp de Saint-Eustache, L. Charpentier de Montréal, M. Pinsonneault de Trois-Rivières, Marcel Simard de Sainte-Rose.

Les caisses populaires Desjardins de Laval dont la contribution financière a été grandement appréciée.

Le personnel des Éditions GID et plus particulièrement Serge Lambert, Caroline Roy et Hélène Riverin qui forment une équipe dynamique et disponible.

M.P.



Conjuguer avoirs et êtres

Les caisses populaires
Desjardins de Laval



Sommaire

<i>Introduction</i>	<i>page 13</i>
<i>Chapitre premier</i> Une île de villégiature	<i>page 19</i>
<i>Chapitre deux</i> Des chemins de terre et de fer	<i>page 69</i>
<i>Chapitre trois</i> Des fraises et du tabac	<i>page 109</i>
<i>Chapitre quatre</i> Au temps des villages	<i>page 141</i>

Des passionnés de canotage en 1900

Dès 1892, un groupe de jeunes villégiateurs anglophones campent sur une île près du village de Sainte-Rose et organisent un club de canotage : le Hiawatha Canoe Club of Sainte-Rose. Ils participent à des dizaines de compétitions de canots autant au Québec que dans les provinces maritimes ou l'État de New York. Le logo TCS sur leur chandail signifie Tait's Camp Syndicate, en l'honneur de la famille Tait, propriétaire de l'île. Le groupe sera très actif jusqu'en 1914 et vendra ses actifs en 1923.

Photo : Inconnu, 1900, collection de l'auteur.



La gare de Saint-Martin

Construite vers 1876-1877, la petite gare de Saint-Martin ne jouissait pas d'une grande popularité, car on devait parcourir plusieurs kilomètres pour l'atteindre. Elle était située sur la grande ligne du chemin de fer de colonisation, vers le Nord, vers les nouveaux villages de Saint-Sauveur et de Sainte-Agathe développés par le curé Labelle. Dès 1892, le Canadien Pacifique construisit une nouvelle gare un peu plus au nord : Saint-Martin Jonction qui permettait non seulement d'aller vers les Laurentides mais aussi de prendre l'embranchement vers Trois-Rivières et Québec. Vers 1915-1920, devant sa quasi-inutilité, elle fut détruite.



Introduction

Ce livre nous présente environ deux cents photographies anciennes et cartes postales sur le territoire de la ville de Laval. Il couvre la période de 1860 à 1960, soit un siècle d'histoire et de transformations profondes. Cette banque de photos est le fruit d'une patiente recherche d'une vingtaine d'années au Québec, en Ontario et aux États-Unis.

La formation de la ville de Laval remonte à 1965 lorsqu'une loi du gouvernement du Québec força la fusion des cités, villes et villages du territoire de l'île Jésus. Avant 1965, ce territoire constituait le comté de Laval ainsi désigné pour honorer la mémoire de M^{gr} de Laval, premier évêque de la Nouvelle-France et l'un des propriétaires de la seigneurie de l'île Jésus.



Durant des siècles, les Amérindiens qui descendaient la rivière des Outaouais pour se rendre au fleuve Saint-Laurent empruntaient régulièrement l'un des deux cours d'eau entourant l'île Jésus. En 1674, le père Dalmas cartographie une partie du territoire et mentionne la présence de campements indiens sur l'île.

En 1636, tout le territoire de Laval s'appelait la seigneurie de l'Île-Jésus en l'honneur des Jésuites,

seigneurs des lieux. François Berthelot leur succède puis M^{re} de Laval et enfin le Séminaire de Québec jusqu'en 1854.

Saint-François-de-Sales, première paroisse créée en 1702, connaît enfin un développement accéléré grâce à la Grande Paix de Montréal signée l'année précédente. Dès 1740, la population justifie la création de deux nouvelles paroisses : Sainte-Rose et Saint-Vincent-de-Paul. De cette dernière paroisse se détache Saint-Martin en 1774 qui se voit à son tour amputée d'une partie de son territoire en 1869 par la création de Sainte-Dorothée.

Laval, une île que la rivière Jésus ou des Mille Îles délimite au nord et que la rivière des Prairies sépare de Montréal au sud. Des rivières qui furent les premiers chemins utilisés par les Amérindiens et les colons.

La rivière des Mille Îles, belle et calme, que viendront troubler des milliers de villégiateurs avides de fraîcheur estivale et d'activités nautiques familiales ou de compétition. Des îles que des dizaines de clubs de canotage envahiront le temps d'un été ou d'une régates annuelle. Des îles que de riches Montréalais aménageront en forteresses de végétation pour mieux protéger leur intimité. Un coin de paradis qui donnera naissance au poète de la couleur : Marc-Aurèle Fortin.

La rivière des Prairies, fière et orgueilleuse de sa puissance, de ses rapides qui arrêteront les voyageurs et les cageux guidant les immenses radeaux de bois vers Québec puis l'Angleterre. Tumultueux rapides qui actionneront si facilement moulins à farine, à scie ou à carder. Rivière assagie, méconnaissable par la construction d'un barrage hydro-électrique qui empêche toute embarcation de la parcourir en son entier.

Durant ces cent ans, ses habitants ont d'abord vécu un âge agricole qui assurait le gagne-pain quotidien pour la très grande majorité d'entre eux. Une agriculture prospère, familiale et ancestrale qui se développa d'abord le long des rives puis, au fil des générations, vers l'intérieur des terres où on ouvrit côtes et routes de terre battue. On élevait des bovins, des moutons, des volailles, là où aujourd'hui d'immenses centres commerciaux attirent les consommateurs par milliers. En 1930, on produisait même du tabac à Sainte-Rose.

La culture maraîchère s'intensifie après 1920, surtout dans les paroisses de Saint-Martin et Sainte-Dorothée, mais pour à peu près disparaître avec l'arrivée des grandes chaînes d'alimentation qui s'approvisionne-





ront à l'année aux États-Unis. Parallèlement à l'occupation agricole de la plus grande partie du territoire, le village de Saint-Vincent-de-Paul connaît une bonne croissance grâce au pénitencier et au collège Laval.

À partir de 1880-1890, la vie paisible des habitants est soudainement bouleversée, chambardée par l'arrivée massive de milliers de villégiateurs. Ceux-ci, grâce au Petit Train du nord, viennent passer les chauds mois d'été non loin des rivières des Mille Îles et des Prairies. Ils y construisent des centaines et des centaines de chalets. Des dizaines de nouvelles rues apparaissent, mais la vie humaine n'y est perceptible

que l'été. Rues de chalets construits en série pour la location ou chalets parfois si vastes et à l'architecture si originale qu'ils deviennent des châteaux dans l'imaginaire populaire.



Deux rivières que des bacs et des ponts permettent de vaincre, de traverser. Des ponts privés et des ponts publics qui sont des rêves ou des enjeux politiques. Deux rivières dont les débordements saisonniers inquiètent les riverains et retardent l'ouverture des chalets

souvent sur pilotis. Ceux-ci deviennent progressivement résidences permanentes puis subissent d'importantes rénovations pour en augmenter le confort et la sécurité. On vient de faire les premiers pas vers la naissance d'une grande banlieue.



Durant les décennies 1945-1960, les projets de développement domiciliaire se multiplient et donnent naissance à de nouvelles villes. Devant les offres alléchantes de spéculateurs et de promoteurs, des centaines d'agriculteurs vendent, en tout ou en partie, leur terre. On oublie les ancêtres, la terre paternelle, le patrimoine familial. On passe rapidement de la campagne à la vie urbaine en quelques années.



Des villes se dotent d'un nom plus moderne, plus accrocheur : Saint-Elzéar devient Vimont. La « municipalité de la Partie ouest de la paroisse de Sainte-Rose de Lima » devient Fabreville et connaît un développement domiciliaire fulgurant. L'île Jésus vit alors un âge d'urbanisation intensif. Des centaines de commerces voient le jour le long des grands axes routiers : les boulevards Labelle, des Laurentides et Saint-Martin. Les propriétaires mettent l'accent sur la



défigureront le paysage rural ou urbain. Le génie humain les transformera en y créant des lacs, en y construisant des édifices publics tel le palais de justice de Laval.

facilité de stationnement près de leurs magasins. Autour des centres commerciaux, on asphalté des stationnements aussi grands que des villages.

À l'ouest de l'île, on fonde la ville et le club de golf de Laval-sur-le-Lac qu'on aménage comme d'immenses jardins botaniques. On y attire les villégiateurs à l'aise. Avant 1920, plusieurs carrières sont exploitées. Abandonnées au fil des ans, elles laissent d'énormes cratères qui



pour la procession de la Fête-Dieu. On se souvient du passé et des événements tragiques comme ce cyclone de 1892 qui tua plusieurs enfants dans une école.

Mais sur l'île Jésus, dans le comté de Laval, la vie quotidienne des habitants reflète leur joie de vivre, l'importance qu'ils accordent à leurs familles et à leur communauté.

Comme ce père qui prend quelques minutes pour aider son fils à faire ses premiers pas ou ces jeunes filles regroupées



Tout comme le père et son garçon sur la photo de la page couverture, Laval présente, pour la période 1860-1960, un mélange de tradition et de progrès. L'enfant, promesse d'avenir et de renouveau, semble si heureux d'être là. Mais un jour il quittera la galerie et son milieu de vie. Transformera-t-il le commerce de son père ?



Ville récente et très stéréotypée, Laval étonne et déçoit, suscite l'envie ou provoque la moquerie. Ville créée pour et par des politiciens, ville de l'avenir, Laval a d'abord grandi à l'ombre de sa métropole, Montréal. Puis, progressivement, le déve-

loppement marqué des secteurs commerciaux et industriels a permis l'émergence d'une ville dynamique et diversifiée.

Des familles se construisent maintenant des maisons sur la rive nord de la rivière des Mille Îles pour vivre en banlieue de Laval. Est-ce le début d'un nouvel âge ?







Chapitre premier

UNE ÎLE DE VILLÉGIATURE

Le village de Sainte-Rose [...] est devenu un lieu de repos et de confort pour un grand nombre qui laissent le bruit de la ville pour vivre, ici, dans le calme et jouir de tous les charmes de cette belle nature.

Gédéon Ouimet,
ancien premier ministre du Québec, 1895.

Des étés romantiques, vers 1910

Le temps, tout comme la balançoire, semble s'être arrêté pour Marie-Anne Papineau et son mari, le docteur Jean-Élie Brault. À partir de 1907, ils quittent leur maison de la rue Saint-Laurent dans le Mile End, près de Montréal, pour passer l'été à la Villa Bellevue de Laval-des-Rapides. M. Brault prenait tous les matins le train pour se rendre à sa pharmacie pendant que sa femme, leurs onze enfants et les servantes profitaient de la campagne environnante. Le soir, il reprenait le train en se hâtant pour retrouver la fraîcheur des grands arbres tout en se berçant avec Marie-Anne.





Un but en commun

Photographés sur les terrains du Sainte-Rose Boating Club, tous ces hommes passent l'été près de la rivière des Mille Îles pour partager leur passion : les activités nautiques. Directeurs du club ou organisateurs de régates, ils vivent loin de Montréal et en profitent pour faire du canotage, de la voile, du « bateau à moteur ». Ils se créent, année après année, un monde de loisirs.

Photo : Inconnu, 1900, collection de l'auteur.



Passer l'été au chalet

Comme des milliers de familles, les Robert ont réalisé leur grand rêve de passer les vacances d'été à la campagne, loin de Montréal. Ici, ils ont loué le chalet « Les Érables », voisin de nombreux autres chalets semblables construits en série à Plage-Laval, aujourd'hui Laval-Ouest, non loin de la rivière des Mille Îles. Souvent les maris continuaient à travailler à Montréal et revenaient au chalet tous les soirs ou seulement la fin de semaine. La belle vie pour tous !

Photo : Studio Beauchamp, vers 1950, Saint-Eustache, collection de l'auteur.





Des chalets à louer

Contrairement à d'autres endroits où on construisait à la hâte quelques chalets pour faire un peu d'argent, le propriétaire a ici voulu donner un cachet particulier, très invitant, à son ensemble de résidences à louer. Frais peints, clôturés, différents les uns des autres, ces chalets assurent le calme et la détente à l'ombre des grands arbres plantés de façon régulière. De plus, les locataires profitent de la présence de la rivière des Mille Îles qui passe à quelques mètres de ces camps de Saint-François-de-Sales.

Photo : Charpentier, n° 4, Montréal, vers 1950, collection de l'auteur.



Un petit tour de chaloupe

Ces vacanciers de Saint-François-de-Sales font peu de cas des règles les plus élémentaires de sécurité nautique. Mais qui s'en soucie quand le temps est si beau pour faire un tour de chaloupe avec ses amis, quand on rame si fort pour impressionner sa nouvelle blonde?

Photo : Inconnu, carte postale vers 1945, pas d'éditeur, collection de l'auteur.





Le Château Sainte-Rose

Hôtel, salle de spectacles et restaurant à la mode dans les années 1940-1960, le Château Sainte-Rose attirait les foules non seulement par la qualité des spectacles offerts mais aussi par sa capacité d'accueil. L'ensemble de ses salles pouvait recevoir plus de mille personnes. L'une d'elles ne sera d'abord recouverte que d'une immense toile-auvent pour pouvoir souper et danser en profitant au maximum de la belle saison. Pour donner une idée de l'importance de l'endroit, le Château Sainte-Rose fut vendu 300 000 \$ en 1955. Vers 1969, pendant un spectacle du chanteur Jean Roger, un violent incendie rasa en quelques heures la totalité des bâtiments.

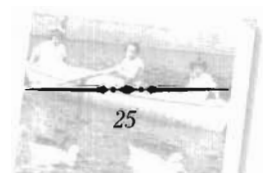
Photo : Beauchamp, vers 1950, Saint-Eustache, collection de l'auteur.



Le chalet de mes rêves

Bâti au cœur du vieux Sainte-Rose comme chalet ou résidence d'été, le château Normand, construit dans un bel environnement et d'une architecture impressionnante, a fait l'envie de milliers de personnes qui auraient tant aimé y vivre. L'architecte Joseph-Émile Vanier dessina les plans de sa résidence en 1910. Il y passait l'été entouré de sa famille, puis, l'automne venu, retournait vivre dans sa luxueuse résidence du carré Saint-Louis à Montréal. Quelques années après son décès survenu en 1934, sa superbe maison est transformée en hôtel avec bar et grill. En 1959, un incendie suspect détruit le château et les rêves de bien des gens.

Photo : Beauchamp, Saint-Eustache, vers 1950, collection de l'auteur.





L'île des Frères en 1939

De 1922 à 1941, cette petite île près de Sainte-Rose servit de camp de vacances pour les religieux de l'école Mont-Saint-Louis à Montréal. En été, les religieux s'adonnaient à la pêche et au golf. Malgré le peu d'espace disponible, on voit le frère Mandellus se concentrer sur son prochain coup. L'hiver, les Frères venaient souvent avec des élèves pratiquer la raquette et le ski de fond. En 1941, comme il n'y avait aucune possibilité d'agrandir le chalet sur une si petite île, la communauté la vendit et acheta une plus grande superficie à Saint-Adolphe-d'Howard.

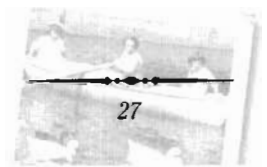
Photo : Inconnu, 1939, Archives des Frères des écoles chrétiennes.



Les golfeuses

Une petite partie de mini-golf? Rien de mieux pour se détendre par une belle journée d'été. Ces membres de la famille Brault de Laval-des-Rapides jouaient régulièrement quelques parties sur le petit circuit aménagé à l'arrière de la villa Bellevue, rue du Pacifique. Comme ces jeux se déroulaient en privé, entre femmes, elles ne pouvaient être accusées d'activités non conformes aux principes religieux très stricts de l'époque.

Photo : Inconnu, vers 1935, collection famille Brault.

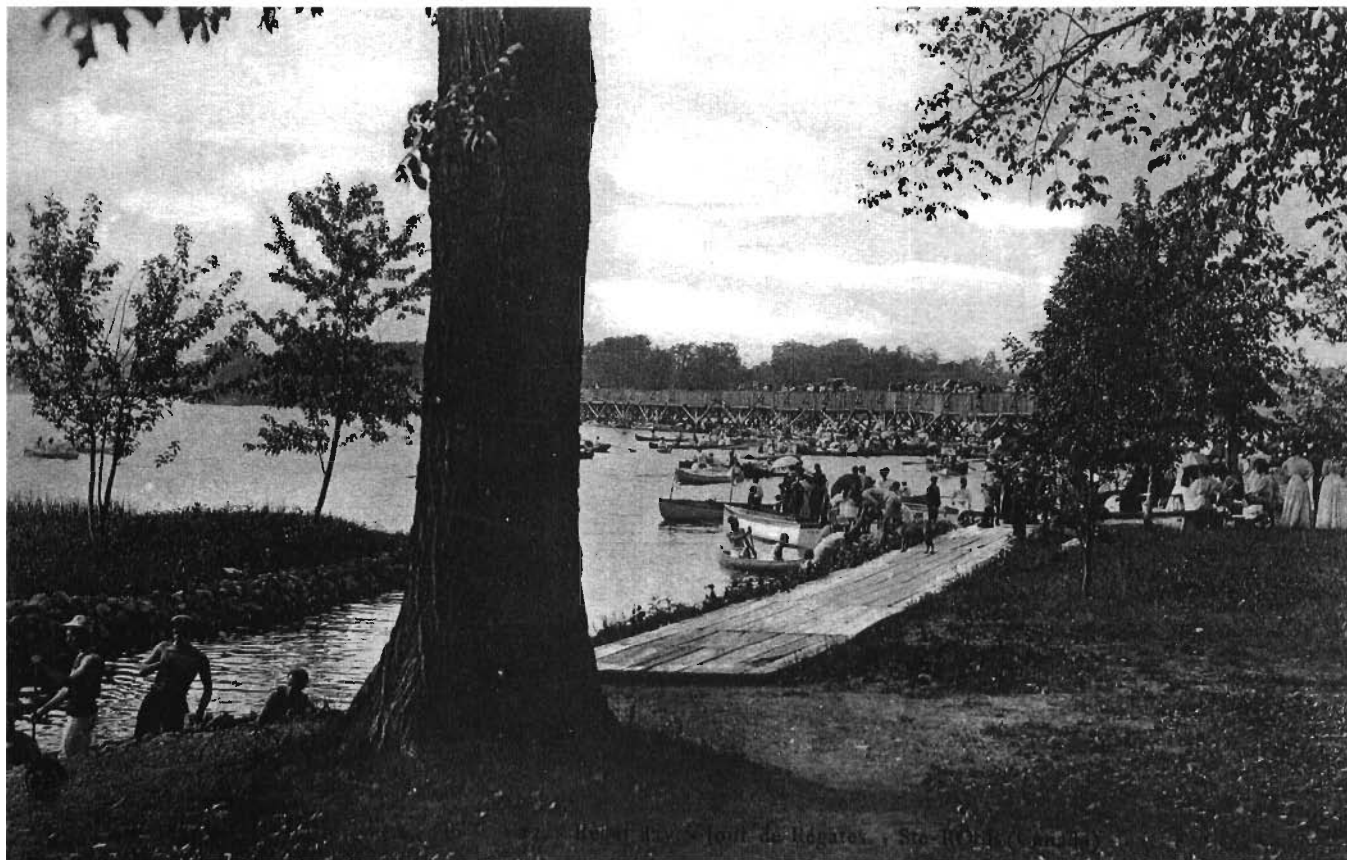




J'ai mon ombrelle

Sur le site du Sainte-Rose Boating Club, quelques membres se préparent à leur petite excursion quotidienne sur la rivière des Mille Îles. Robes longues et dentelles se froissent un peu dans l'embarcation. Les demoiselles tombent leur chapeau pour mieux se cacher sous l'ombrelle. L'après-midi sera doux comme la brise qui effleure l'onde. Moments magiques de communion avec la nature avant le grand bal de ce soir. Et demain ne sera que le miroir de l'instant présent.

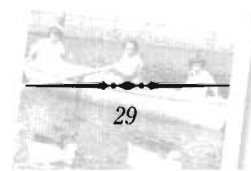
Photo : Pinsonneault, photographe-éditeur, n° 25, Trois-Rivières, collection de l'auteur.



Des régates populaires

Les nombreux villégiateurs qui envahissaient le village de Sainte-Rose entre 1880 et 1920 débordaient d'énergie et de projets. Dès 1887, ils fondèrent un club de récréation et de délasserment pour le corps : le Sainte-Rose Boating Club. Les dirigeants font construire un *club house* et organisent presque quotidiennement des activités. Les régates annuelles font accourir des milliers d'amateurs. On nolisent plusieurs trains en provenance de Montréal et Ottawa. Aux épreuves de canotage, de voile et de rame, on ajoute rapidement des courses de canot automobile et des épreuves de natation. Vers 1910, de nouvelles épreuves de natation pour femmes attirent l'attention de la gent masculine et les foudres du curé de la paroisse.

Photo : Pinsonneault, photographe-éditeur, no 22, vers 1905-1906, Trois-Rivières, collection de l'auteur.





Les baignoires

Se baigner en public n'était ni populaire ni moralement acceptable avant 1925-1930. Pour contourner les interdits sociaux et religieux, certaines familles francophones se construisaient une baignoire sur la rivière des Mille Îles. Ouverte vers le large mais fermée des trois autres côtés, la baignoire ou kiosque permettait de se baigner à l'abri des regards indiscrets. Hommes et femmes s'y rafraîchissaient séparément. La création et l'ouverture de plages publiques vers 1930-1935 rendirent les baignoires inutiles et on procéda à leur démolition rapidement.

Photo : Inconnu, vers 1915-1920, carte postale-photo, collection de l'auteur.



Habiter les îles

L'âge d'or de la villégiature à Sainte-Rose se situe entre 1880 et 1920. Durant ces quarante années, des milliers de personnes viennent passer l'été à Sainte-Rose. La famille s'installe pour une période de deux à trois mois pour fuir la chaleur étouffante de Montréal. La majorité des îles de la rivière des Mille Îles sont habitées. On y construit souvent un gros chalet au milieu de grands arbres qui procurent une certaine fraîcheur et qui isolent des voisins. Ici, cette île fut la propriété de la famille Corneil pendant des dizaines d'années. Yachts, chaloupes et canots font partie de l'équipement de cette famille qui passa plus de quarante étés dans son île. On y retrouvait aussi les familles Fortin, Fraser, Ouimet, Kennedy, Lacroix, Darling, Paré, celle du premier ministre Honoré Mercier, ou des clubs de canotage tel que le Hiawata Canoe Club of St-Rose.

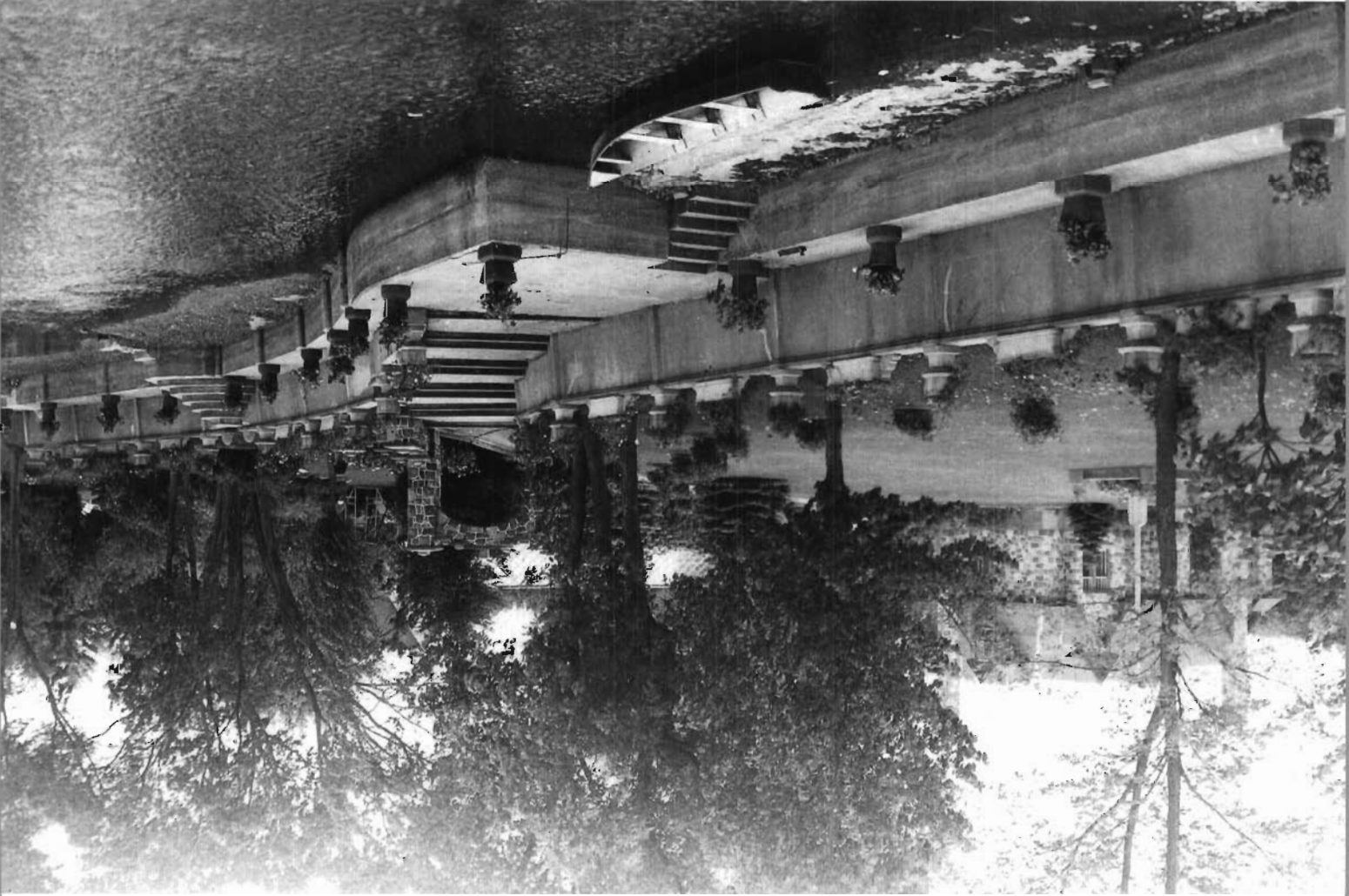
Photo : Inconnu, vers 1910, carte postale-photo, pas d'éditeur, collection de l'auteur.

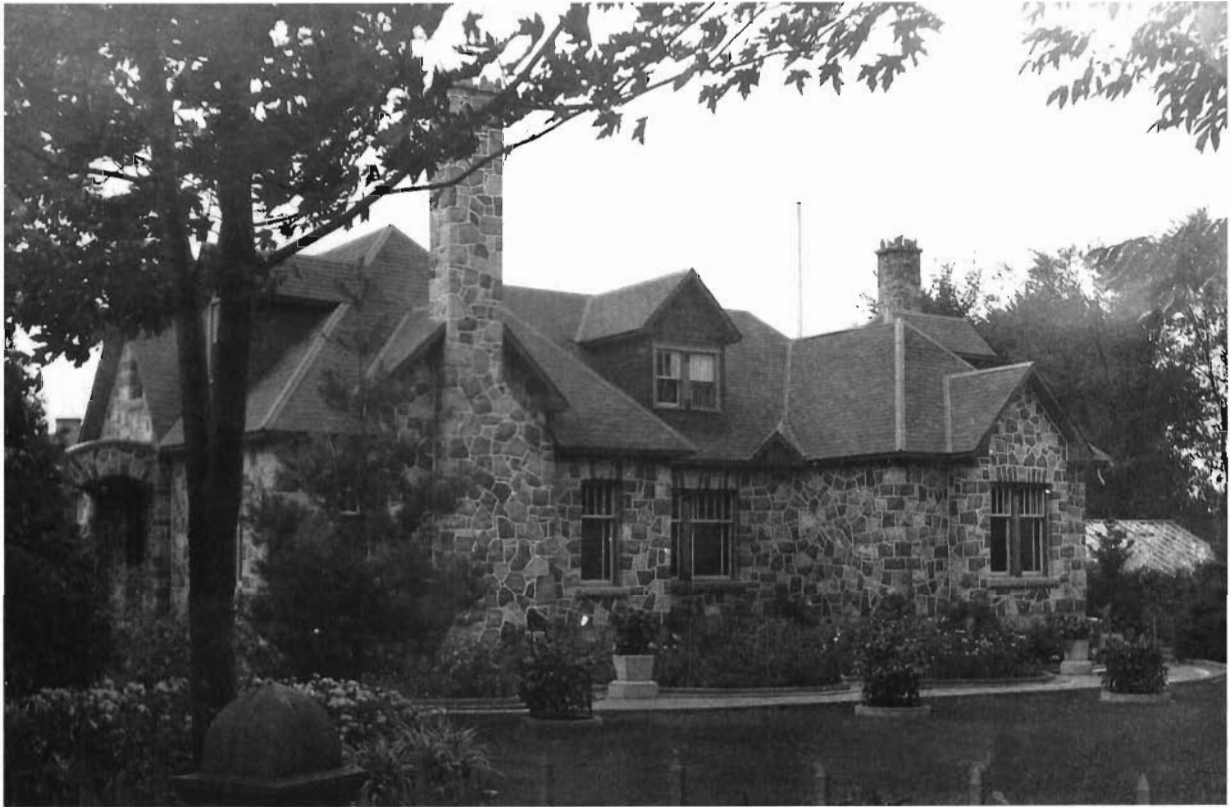


Photo : Inconnu, vers 1950-1955, carte postale-photo, collection de l'auteur.

Les berges aménagées, les dizaines de pots de fleurs, le large escalier et l'arche d'entrée nous donnent une excellente idée de ce qui attend le visiteur. Une villa, un manoir, une résidence de vedettes ou de politiciens ? Cette carte postale ne nous donne qu'un renseignement : *le Bigras Island*.

Un coin tranquille

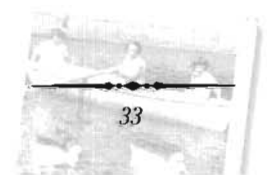




Des îles indépendantes

Le 20 mars 1941, les quelques centaines de citoyens d'un groupe d'îles situées dans la rivière des Prairies demandent et obtiennent de se séparer de Sainte-Dorothée pour former leur propre municipalité : Ville-des-Îles-Laval. D'abord lieu de villégiature, bons nombres de gens influents ou à l'aise s'y installent comme en fait foi la photo de cette résidence sur l'île Bigras, une des îles qui forment la ville. En 1965, beaucoup de citoyens s'opposent à la fusion forcée de leur ville avec les autres municipalités de l'île Jésus dont Sainte-Dorothée. Quelques années plus tard, une demande sera acheminée au gouvernement du Québec pour se séparer de la ville de Laval. Leur rêve ne se réalisera malheureusement pas.

Photo : Inconnu, pas d'éditeur, vers 1945-1950, collection de l'auteur.





Maman, on ne sort pas de la cour

Sur sa très grande propriété, rue Pacifique à Parc-Laval, devenu par la suite Laval-des-Rapides, le docteur-pharmacien-apothicaire Jean-Élie Brault avait fait creuser un immense bassin d'eau avec un kiosque au centre. Ses enfants pouvaient s'y promener en chaloupe ou en canot tout en poursuivant quelques canards apprivoisés.

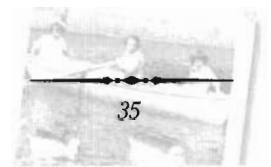
Photo : Inconnu, vers 1915-1920, collection André Brault.



Permis pour les femmes

Ce qui enrageait les bons catholiques de Sainte-Rose, en 1900-1910, c'était la tolérance et la permissivité que le Sainte-Rose Boating Club accordait aux femmes, mariées ou non. Parmi les activités hautement répréhensibles que le club organisait pour ses membres, on retrouvait la pratique de la voile, le canotage et la participation à des pique-niques mixtes, dans les îles, sous la surveillance de quatre ou cinq dames d'âge vénérable. Durant les régates annuelles, des courses de canot étaient exclusivement réservées aux jeunes filles et aux femmes mariées. Comme la majorité des participantes parlaient anglais et pratiquaient la religion protestante, les conséquences sur la moralité des jeunes francophones étaient dramatiques.

Photo : Inconnu, vers 1910, pas d'éditeur, collection de l'auteur.





La plage Sainte-Rose

Créée artificiellement vers 1935 au cœur du vieux Sainte-Rose, cette plage connaît rapidement une très grande popularité autant par la beauté du site que par la facilité d'y accéder par autobus depuis Montréal. Même si le fait de se baigner en public est un acte hautement répréhensible et décrié par le curé de Sainte-Rose, cela n'empêche pas gars et filles de s'y rendre, parfois en cachette de leurs parents. Mais au milieu des années 1950, les baigneurs développent des plaques et des rougeurs sur la peau. Après l'analyse de l'eau, on s'aperçoit soudainement que les égouts de la ville se jettent à quelques dizaines de mètres de cette plage privée. Celle-ci sera rapidement vendue par ses propriétaires au prix de 50 000 \$ à la ville de Sainte-Rose pour en faire un terrain de jeux pour les jeunes. Avec interdiction de s'y baigner!

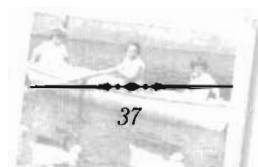
Photo : Inconnu, vers 1950, collection de l'auteur.



Chaloupes à louer, vers 1950

Le dimanche, la plage Bigras, à Fabreville, ne dérougit pas. Plus de 225 entrées en ce beau dimanche d'été. La baignade, c'est l'activité familiale par excellence. Et juste à côté de la plage, on peut se faire les bras en louant une solide chaloupe pour une couple d'heures.

Photo : Beauchamp, vers 1950, Saint-Eustache, collection de l'auteur.





Restaurant Haute-Rive, vers 1945

Un des nombreux petits restaurants ouverts l'été pour les vacanciers de Haute-Rive, près de la 26^e avenue à Sainte-Rose Ouest. On parle ici d'un restaurant dans un sens très large, un peu dans le style dépanneur. On pouvait souvent y déguster une patate et une boisson gazeuse ou savourer un cornet de crème glacée. On y achetait surtout ses cigarettes, ses journaux et quelques provisions que l'on n'avait pas apportées de la ville. Les annonces publicitaires donnent une bonne idée de sa vocation. L'entrée est en coin comme dans de nombreux restaurants de Montréal, à cette époque. Comme si on était à l'intersection de deux rues et que la porte d'entrée invitait autant les gens d'une rue que ceux de l'autre.

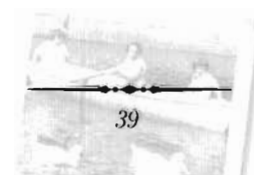
Photo : Studio Beauchamp, vers 1945-1950, Saint-Eustache, collection de l'auteur.



Chez Micheline

Ouvert durant la belle saison pour approvisionner les vacanciers, le restaurant Chez Micheline desservait le secteur Plage-des-Îles. Durant l'été, la population de Sainte-Rose-Ouest devenue Fabreville, doublait et même parfois triplait. En 1957, la population passait de 3500 à 8000 personnes durant l'été. On y achetait ou louait un petit chalet situé sur l'une des quarante-cinq petites avenues ou sur le chemin d'accès des nombreuses plages : plage Saint-Gérard, plage Lavoie, Creek Beach, plage Gravel, etc. Chacune y avait son petit restaurant-dépanneur qui devenait un centre d'approvisionnement et de nouvelles du coin. Mais Chez Micheline, c'était spécial! Il semblerait que, tous les soirs, on pouvait aussi y danser et y rencontrer les plus belles filles en vacances...

Photo : Beauchamp, carte postale vers 1950, Saint-Eustache, collection de l'auteur.





Les portes de Laval-sur-le-Lac

Érigées en 1926 par la municipalité à chacune des deux entrées de Laval-sur-le-lac, sur le chemin principal, les arches ou portes d'entrée symbolisaient à la fois les limites de la ville et le fait que le visiteur entrait dans un monde privilégié où l'espace, la verdure et les résidences cossues étaient la norme.

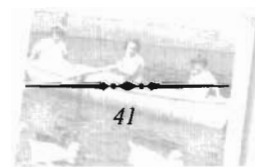
Photo : Inconnu, vers 1950, pas d'éditeur, collection de l'auteur.



Une ville créée pour la villégiature

L'idée de fonder une ville de villégiature francophone germa dans l'esprit d'Édouard Gohier vers 1910. En 1912, La Compagnie des Terrains de Laval acquiert tous les terrains de la pointe ouest de l'île Jésus dans le but d'en faire la vente chez des professionnels, des commerçants ou des industriels surtout francophones. La Compagnie fait dresser les plans de la ville de Laval-sur-le-Lac qui est officiellement constituée en mars 1915. Les nouveaux résidents construisent de luxueuses maisons entourées de jardins et surtout de nombreux arbres d'espèces très variées. En 1917, on fonde le club de golf de Laval-sur-le-Lac dont l'aménagement en fera un véritable parc, certains diront un jardin botanique.

Photo : Studio Beauchamp, vers 1950. Saint-Eustache, collection de l'auteur.





La plage Pizzagalli

Avec sa barrière ouverte, son arche d'entrée en rondins, les arbres et la rivière des Prairies à proximité, cette plage semble bien invitante. Entre 1935 et 1955, la demande pour des endroits de baignade était tellement forte qu'il s'ouvrait de petites plages un peu partout. Ici, le nom de cette plage privée vient probablement de celui de son propriétaire à Sainte-Dorothée. Au verso de cette carte postale, un certain Angelo écrit à sa tendre amie de Burlington, au Vermont, qu'il a passé du bon temps à la plage Pizzagalli et que ça démarre bien ses vacances.

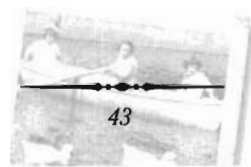
Photo : Studio Beauchamp, carte postale, vers 1945, Saint-Eustache, collection de l'auteur.

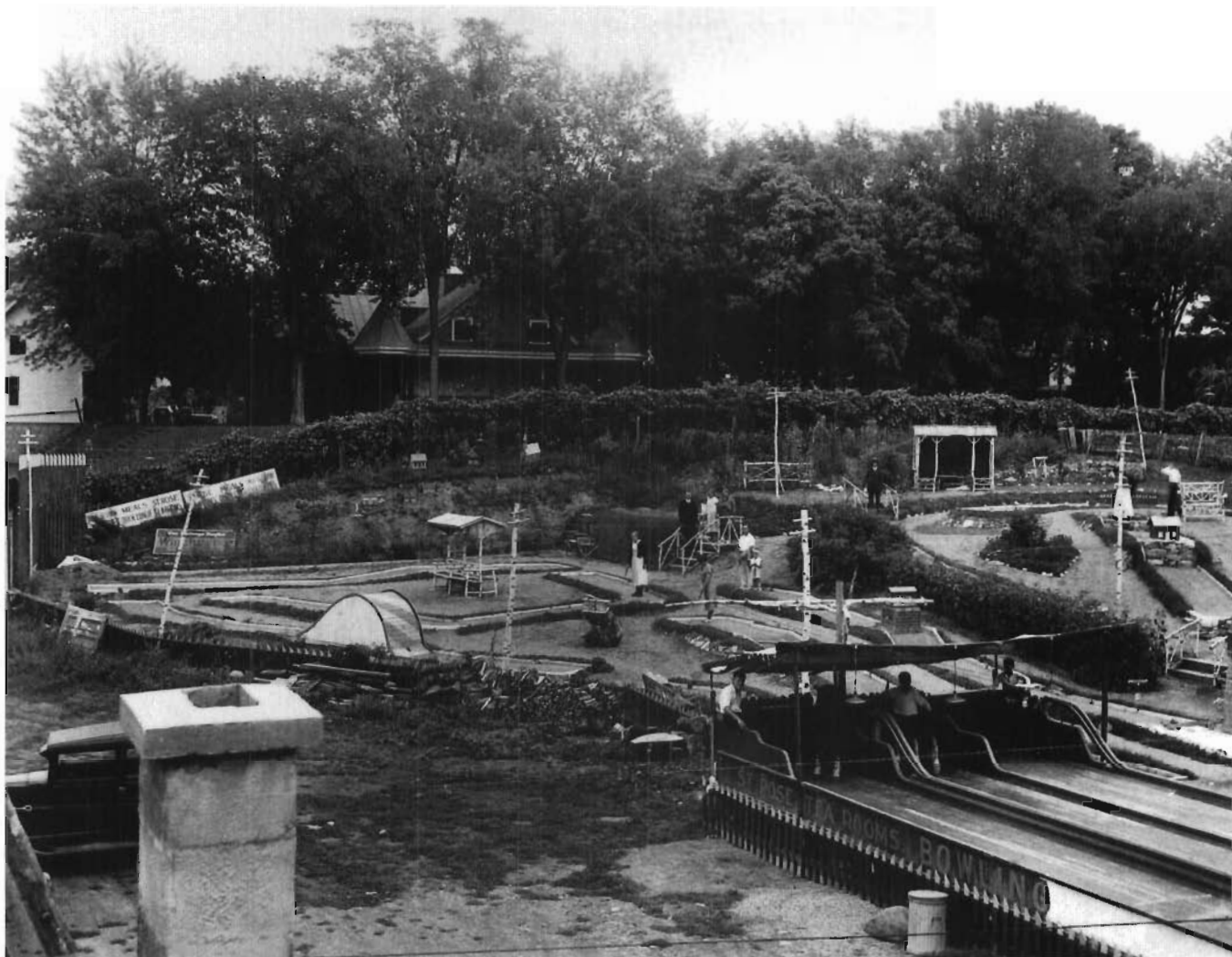


La rue Saint-Vincent vers l'est

Avec ses maisons de pierre ou de bois, son chemin de terre, ses trottoirs de bois et la voûte des arbres au loin, peu de gens reconnaissent le boulevard Lévesque à l'est de la montée Saint-François. À gauche, la pharmacie Laval puis l'Hôtel des Touristes, deux commerces au cœur du vieux Saint-Vincent-de-Paul. Tout ce secteur fut démoli, vers 1930-1931, par ordre du préfet du pénitencier qui ne voulait aucune habitation entre le vieux pénitencier et les nouveaux bâtiments en construction sur le boulevard Lévesque, anciennement rue Saint-Vincent.

Photo : Inconnu, 1909, pas d'éditeur, collection de l'auteur.





On n'a rien inventé...

Entre les deux grandes guerres, Donat Beaulieu créa près du pont Plessis-Bélair à Sainte-Rose, un véritable « complexe » de loisirs : plage, location d'embarcations, terrains de tennis, restaurant, jeux de quilles en plein air, maison de pension et salon de thé, golf miniature, jeux d'adresse. Toutes ces activités très populaires cessèrent vers 1944 lorsque le gouvernement du Québec expropria une partie de ces terrains pour l'élargissement du boulevard Labelle.

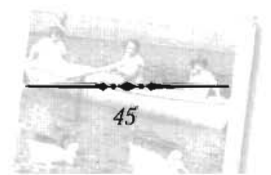
Photo : Inconnu, vers 1935-1940, collection de Pierrette Beaulieu.



Une vue surprenante

Les clubs de golf occupent une grande partie du territoire de l'ouest de l'île Jésus. Parmi les plus anciens, on compte celui de Laval-sur-le-Lac, fondé en 1917 et celui d'Islemere à Sainte-Dorothée. Véritable parc privé, ce dernier accueille des amateurs toujours inquiets de la justesse de leurs coups. Le photographe de ce cliché s'est volontairement placé dans une trappe de sable pour nous donner cette vue surprenante, au niveau de la balle elle-même.

Photo : Inconnu, vers 1950, collection de l'auteur.





À la fine pointe du confort

La publicité l'affirme : des cabines modernes avec des tapis moelleux mur à mur, salle de bains, radio et téléviseur. Et à deux pas, le restaurant Sainte-Rose Diner-Curb Service qui offre à son honorable clientèle des mets canadiens avec une spécialité de plats chinois ! Construit sur le boulevard Labelle, à Fabreville, cet ensemble typique de cabines et restaurant connaît une très grande popularité de 1950 jusqu'aux années 1990 alors que les unités de motel, maintes fois rénovées, sont démolies.

Photo : Inconnu, carte postale, vers 1955, pas d'éditeur, collection de l'auteur.



De chalets à résidences...

Des milliers et des milliers de familles envahissaient chaque été les rives de la rivière des Mille Îles. Vers 1950-1955, à la suite d'analyses régulières de l'eau, on a soudainement découvert qu'elle était très polluée. Puis, avec la construction de l'autoroute des Laurentides, le « Nord » devenait soudain très accessible. On a alors assisté à une vague de transformations de chalets en résidences permanentes. Des ouvriers de Montréal achetaient un petit chalet abandonné à un prix peu élevé et patiemment le transformaient en résidence pour leur famille. On fuyait ainsi la ville et, pour pas cher, on habitait la campagne. L'air ambiant était meilleur pour les enfants. Le prix de l'essence était peu élevé et le père de famille prenait l'autoroute pour se rendre à son travail à Montréal. Sur la photo, ces chalets de Haute-Rive à Fabreville, offerts en location, deviendront dans quelques années des résidences recherchées.

Photo : Studio Beauchamp, vers 1950-1955, Saint-Eustache, collection de l'auteur.





Laval-sur-le-Lac

Maisons espacées et luxueuses entourées de nombreuses variétés de conifères et de feuillus, ville de villégiature, ville-jardin : telle est l'image qu'ont voulu donner, dès sa conception, les fondateurs de Laval-sur-le-Lac.

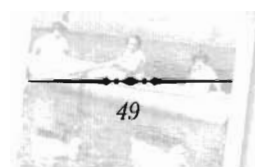
Photo : Beauchamp, Saint-Eustache, vers 1950, collection de l'auteur.



Le château de l'île Paton

Construit vers 1885-1890 pour sir Hugh Paton, ce manoir ou château de cinquante-deux pièces s'élevait sur l'île à Bourdeau rebaptisée île Paton, située dans la rivière des Prairies, près de L'Abord-à-Plouffe. Homme d'affaires et financier, grand amateur de chasse à courre et président du Montreal Hunt Club, Paton avait sa résidence principale rue Sherbrooke à Montréal. Il fit construire sa résidence secondaire et des écuries dans son île pour recevoir la haute bourgeoisie anglophone de Montréal et y organiser des chasses mémorables. En 1943, l'île fut vendue à Pamphile Du Tremblay, propriétaire du journal *La Presse*. Puis en 1963, elle fut cédée à l'entreprise Le Sporting Club de l'île Paton. Trois ans plus tard, un incendie détruisit, en même temps, le somptueux manoir et les écuries. L'île connut par la suite un intense développement immobilier d'appartements et de condos luxueux.

Photo : Inconnu, vers 1910, Archives Nationales du Québec à Montréal.





Le coin branché, vers 1945

Invitant par ses nombreuses publicités, le Kosy Corner offrait de tout : des cornets et des boissons gazeuses, des frites et des hot-dogs, de la musique et de la danse. Merveilleusement situé à l'intersection du boulevard Sainte-Rose et de la grande route qui menait au pont de Saint-Eustache, c'était l'endroit branché à découvrir ou à faire découvrir. La salle de danse était peu spacieuse mais il y régnait une ambiance exceptionnelle.

Photo : Studio Beauchamp, vers 1945-1950, Saint-Eustache, collection de l'auteur.



Le club house

À l'aide d'une campagne publicitaire agressive, le journal *La Patrie* et différents promoteurs réussirent entre 1925 et 1930 à vendre des centaines de terrains près des plages de la rivière des Mille Îles. Les acquéreurs se dépêchaient de construire un petit chalet pour y passer l'été en famille. En 1930, ils se regroupent et fondent le village de Plage-Laval qui devient une ville deux ans plus tard. Les résidents se dotent d'un *Club House* officiel et veulent se distinguer des simples baigneurs d'un jour, car les plages attirent toujours des milliers de personnes. Les propriétaires se plaignent de cet achalandage et du fait qu'ils ne peuvent se baigner en paix, eux qui paient des taxes. Les élus adoptent des règlements pour autoriser aux seuls résidents permanents, l'accès aux plages. En 1950, ils ne veulent plus que le nom de la ville soit associé à une image de plage publique et Plage-Laval devient officiellement Laval-Ouest.

Photo : Inconnu, vers 1940, collection de l'auteur.





C'est moi le plus fort!

À Saint-François-de-Sales, vers 1952-1953, Louis Metcalfe exhibe sa musculature d'homme fort devant son cousin, René Brault. Pour fuir la chaleur accablante de l'été à Montréal, les Metcalfe louaient, chaque année, l'un des six chalets construits près de la rivière des Mille Îles et qui assuraient un bon revenu supplémentaire à la ferme Brault. Indifférente aux prouesses des garçons, Danielle, la jeune sœur de René, promène dans son carrosse sa poule préférée : la Brune.

Photo : Inconnu, vers 1952-1953, collection famille Brault.



Souvenir de mon club

Grâce au Petit Train du nord, ces élèves de l'académie Saint-Louis de Montréal, pouvaient en moins d'une heure se rendre à Sainte-Rose pour faire de la raquette. Plutôt oublié de nos jours au profit du ski, le sport de la raquette comptait des centaines de clubs ayant chacun ses couleurs et sa ceinture fléchée distincte. Pour accueillir le club ou une compétition, le propriétaire de ce restaurant-magasin général avait sorti les banderoles et les drapeaux.

Photo : Inconnu, vers 1920-1930, collection de l'auteur.





Saratoga : côté plage

Près du pont de Saint-Eustache, la plage Saratoga connut une grande popularité durant les grandes vacances d'été. Située sur une petite butte, elle apportait un environnement de qualité aux Montréalais qui fuyaient la chaleur et l'humidité de l'été. La salle à manger offrait une vue sur la rivière et on pouvait y terminer la soirée en dansant sur les derniers airs à la mode. Complètement abandonné et sans bâtiment pendant des dizaines d'années, le site fait actuellement l'objet de projets de constructions de condos luxueux.

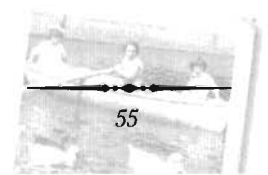
Photo : Beauchamp, vers 1935-1940, Saint-Eustache, collection de l'auteur.



Saratoga : côté route

Située à l'entrée du pont menant vers Saint-Eustache, la plage Saratoga doit probablement son nom à un groupe de touristes et d'investisseurs de l'État de New York qui spéculaient sur les terrains de Plage-Laval au début des années trente. Le site, admirablement situé dans une courbe de la route, offrait une plage naturelle, une salle de danse, un casse-croûte et une salle à manger.

Photo : Studio Beauchamp, vers 1940, Saint-Eustache, collection de l'auteur.





Les pieds dans l'eau

Des centaines de chalets furent construits le long des rives de la rivière des Mille îles, souvent à quelques mètres de distance de celle-ci. À cause de la crue printanière, ces chalets étaient souvent sur pilotis ou reposaient sur de simples blocs de béton aux quatre coins en guise de fondations. Tous les printemps, ils avaient plus ou moins les pieds dans l'eau. Et cela retardait de quelques jours ou semaines leur occupation. De 1950 à 1970, bon nombre de ces chalets rudimentaires seront progressivement transformés en résidences permanentes, avec sous-sol habité. Dans celui-ci, on installera jusqu'à quatre pompes, une à chacun des points cardinaux, pour contrer la crue printanière.

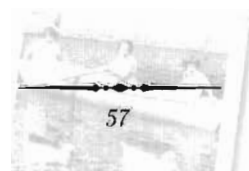
Photo : Ministère de l'Environnement et de la Faune, B-41-36, 1932, Fonds E57, Archives nationales du Québec à Québec.



Le marigot

Le marigot de Pont-Viau était cette étendue d'eau, souvent stagnante, qui s'avancait, telle une presqu'île à l'intérieur des terres. Avant 1930, l'endroit ressemblait davantage, l'été, à un marécage qu'à un bras de la rivière des Prairies. En raison de la construction du barrage hydro-électrique de Saint-Vincent-de-Paul, le niveau de la rivière s'est considérablement élevé en permanence. Devenu un coin paisible, de nombreux vacanciers et résidents y amarraient au large leur chaloupe ou leur yacht. Certains jeunes osaient même s'y baigner. Vers 1960, le conseil municipal de Pont-Viau décida de combler une partie du marigot pour y construire un nouvel hôtel de ville.

Photo : Michel Photo, vers 1950, Montréal, collection de l'auteur.





Le pavillon de danse de la Plage Idéale

Créée artificiellement en 1928-1930 sur les bords de la rivière des Mille Îles, la Plage Idéale devint rapidement très populaire. En soirée, des centaines de personnes s'y retrouvaient pour danser au pavillon Royal. Des orchestres de 10, 12 ou 20 musiciens déversaient sur la foule les dernières pièces à la mode. De véritables troncs d'arbres avec leur écorce soutenaient la structure de cette vaste salle où plusieurs centaines de couples pouvaient danser en même temps. La boule aux mille reflets, suspendue au centre, créait une ambiance unique dont se souviennent encore les gens qui y ont dansé il y a plus de 40 ou 50 ans.

Photo : Inconnu, 1936, carte postale publicitaire, collection de l'auteur.



Un petit cocktail ?

La renommée du Château Sainte-Rose tenait à un mélange de modernisme et de tradition. Le décor de celui-ci, résolument avant-gardiste pour les années 1950, est à la fois attirant et discret. À droite de la photo, le propriétaire des lieux, J.I. Bastien fils, possédait plusieurs autres hôtels et bars dans la région. Il finançait aussi des équipes locales de hockey ou de baseball et quelques chars allégoriques lors de la Saint-Jean-Baptiste.

Photo : Inconnu, vers 1950, collection de l'auteur.



Ferveur estivale

La chapelle de Sainte-Rose-Station ne servait qu'aux familles en vacances. Autrefois, les estivants ne se sentaient pas autorisés à manquer au précepte de la messe dominicale obligatoire. C'est pourquoi, dans les lieux de villégiature, on trouvait une chapelle pour permettre aux fidèles éloignés de leurs paroisses de s'acquitter de cette obligation. Une collecte servait à dédommager le prêtre desservant, souvent un professeur de séminaire. Pour autant, les fidèles n'étaient pas exemptés du paiement de la dîme dans leurs paroisses respectives.

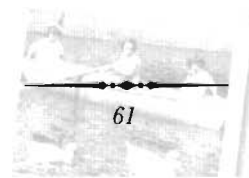
Photo : Inconnu, vers 1925. Collection famille M. Ouimet.



Le crieur public

La messe terminée, hommes et femmes se sont rassemblés aux portes de la chapelle de Sainte-Rose-Station pour écouter soit le crieur public soit un politicien venu solliciter leur appui. Autrefois, comme tous les catholiques allaient à la messe, on en profitait pour annoncer à haute voix les nouvelles municipales ou commerciales. Souvent des encans se tenaient après la grand-messe du dimanche. Chevaux, maisons, terrains trouvaient preneur parmi ces hommes endimanchés et leur dame portant un si joli et nouveau chapeau. Dans cette époque révolue depuis longtemps, la bonne tenue vestimentaire était de rigueur aussi bien à la campagne qu'à la ville. Que les temps sont changés!

Photo : Inconnu, vers 1925. Collection famille M. Ouhmet.





L'hôtel acheté par le roi George V

Construite avant 1843 pour Joseph Labelle, cette maison mansardée était située à l'entrée est du village de Saint-Vincent-de-Paul. Ses galeries finement décorées de multiples motifs retenaient le regard du passant. L'Hôtel des Touristes comme tous les édifices du secteur, fut acquis en février 1930 pour 29 500 \$ par Sa Majesté le roi George V et fut démoli. Les autorités du pénitencier firent raser des dizaines de maisons de crainte que des prisonniers s'évadent un jour et s'y cachent peut-être... Pendant ce temps, à l'ouest du village, les élèves du collège Laval jouaient innocemment au pied des murs du vieux pénitencier.

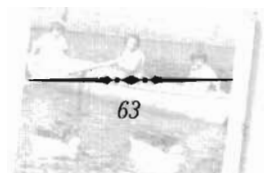
Photo : Pinsonneault, photo-éditeur, vers 1905-1906, Trois-Rivières, collection de l'auteur.



Ne pas couper S.V.P.

À l'intersection des actuels boulevards Labelle et Sainte-Rose, l'Hôtel Robert attirait, en 1900, une clientèle familiale et bourgeoise qui venait se divertir et profiter de la fraîcheur des arbres omniprésents dans le village. Écologistes avant l'heure, les propriétaires en ont conservé quelques-uns et ont construit la galerie autour de leur tronc. Bien avant 1843, cet immeuble abritait déjà l'Hôtel Bélair et c'est probablement le plus vieux commerce toujours en activité à Laval. Par contre, on n'y vient plus en famille, car les spectacles de danse qui y sont présentés ne conviendraient pas du tout aux enfants.

Photo : Pinsonneault, photographe-éditeur, n° 10, vers 1905-1906, Trois-Rivières, collection de l'auteur.





Une partie de golf royale

En juillet 1927, le club de golf de Laval-sur-le-Lac accueille le prince de Galles (futur Édouard VIII et duc de Windsor). L'événement est très publicisé et une foule enthousiaste suit chaque mouvement et chaque coup du golfeur royal. Sur cette photo, on le voit quitter le chalet en compagnie d'Armand Dupuis, le président du club.

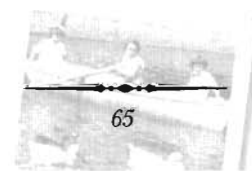
Photo : Inconnu, 1927, PA-159635, Archives nationales du Canada.



L'entrée de la plage Sainte-Rose, 1955

Créée artificiellement en 1930 par Henri Hébert, maître boucher, cette plage connut très rapidement une grande popularité. Pour quelques dizaines de sous, on pouvait, en famille, prendre l'autobus à Montréal et descendre à quelques mètres de l'entrée de la plage. Mais au milieu des années cinquante, à la suite de sérieux problèmes cutanés de plusieurs baigneurs, on s'aperçut soudain que les égouts municipaux se déversaient tout près de la plage Sainte-Rose. Le site fut fermé et transformé en parc...

Photo : Inconnu, vers 1955, collection Yves Ouimet





L'Hôtel Saint-Martin

Construit probablement vers 1880, l'Hôtel Saint-Martin profitait largement de sa situation privilégiée à la croisée de la rue Principale et de la Grande Rue qui menait à l'église. De style mansarde et construit en brique, ce bel hôtel offrait neuf chambres dont les prix en 1931 variaient de 75 ¢ à 2,50 \$ en occupation simple ou double et selon la situation et la grandeur de la chambre. Pour 75 ¢ par personne, on pouvait déjeuner, dîner ou souper copieusement. Toujours solide, peu modifié, l'édifice existe encore et a connu différentes vocations : taverne, grill, bar, brasserie, bar-café ou café-bar selon la mode et les ambitions de ses multiples propriétaires.

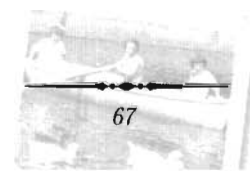
Photo : International Post Card Co., n° 455, vers 1910, Montréal, collection de l'auteur



Le pianiste Billy Eckstein

Pendant plus de quinze ans, le réputé pianiste Billy Eckstein anima les soirées du Château Sainte-Rose. Des milliers d'admirateurs enthousiastes revenaient l'entendre avec son trio. Son sourire engageant, sa bonne humeur et sa grande sociabilité ont fasciné le public. On se souvient de lui comme d'un ami (le premier, à droite sur la photo) qui venait s'asseoir à votre table et qui engageait la conversation avec une facilité déconcertante. Il était associé au succès du Château Sainte-Rose qui pouvait accueillir plus de mille personnes.

Photo : B. J. Hogue, Hawkesbury, Ontario, vers 1950-1955, collection de l'auteur.



STE. ROSE





Chapitre deux

DES CHEMINS DE TERRE ET DE FER

*Nos anciens se rappellent bien, eux,
les chemins de terre impraticables
aux jours de pluie et
à l'époque du dégel...*

Edmond Langevin-Lacroix,
Sainte-Dorothée, 1919.



Le V de la victoire

Vers 1940-1942, Rollande Clermont-Bastien, son fils Claude et Yvette Clermont se déplacent dans cette voiture à deux roues, qui semble faite de rotin ou de lattes tressées. Le groupe est photographié devant la gare de Sainte-Rose dont un des murs a conservé un graffiti très populaire lors de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit du V de la victoire, immortalisé par sir Winston Churchill.

Photo : Inconnu, vers 1940-1942, collection de l'auteur



Le Petit Train du nord

Tout comme plusieurs villages des Laurentides ont profité, comme le désirait le curé Labelle, de l'arrivée du train, quelques villages de l'île Jésus se sont radicalement transformés à son contact. Les villageois de Sainte-Rose voyaient, dès 1884, débarquer chez eux des trains entiers de vacanciers, de groupes sociaux qui venaient y faire leur pique-nique annuel ou d'amateurs de régates. Par exemple, le samedi 21 août 1886, plus de 2000 travailleurs du Canadien Pacifique descendent de plusieurs trains spéciaux et envahissent le village, accompagnés de fanfares et d'orchestres.

Photo : Inconnu, vers 1920-1925, collection de l'auteur.

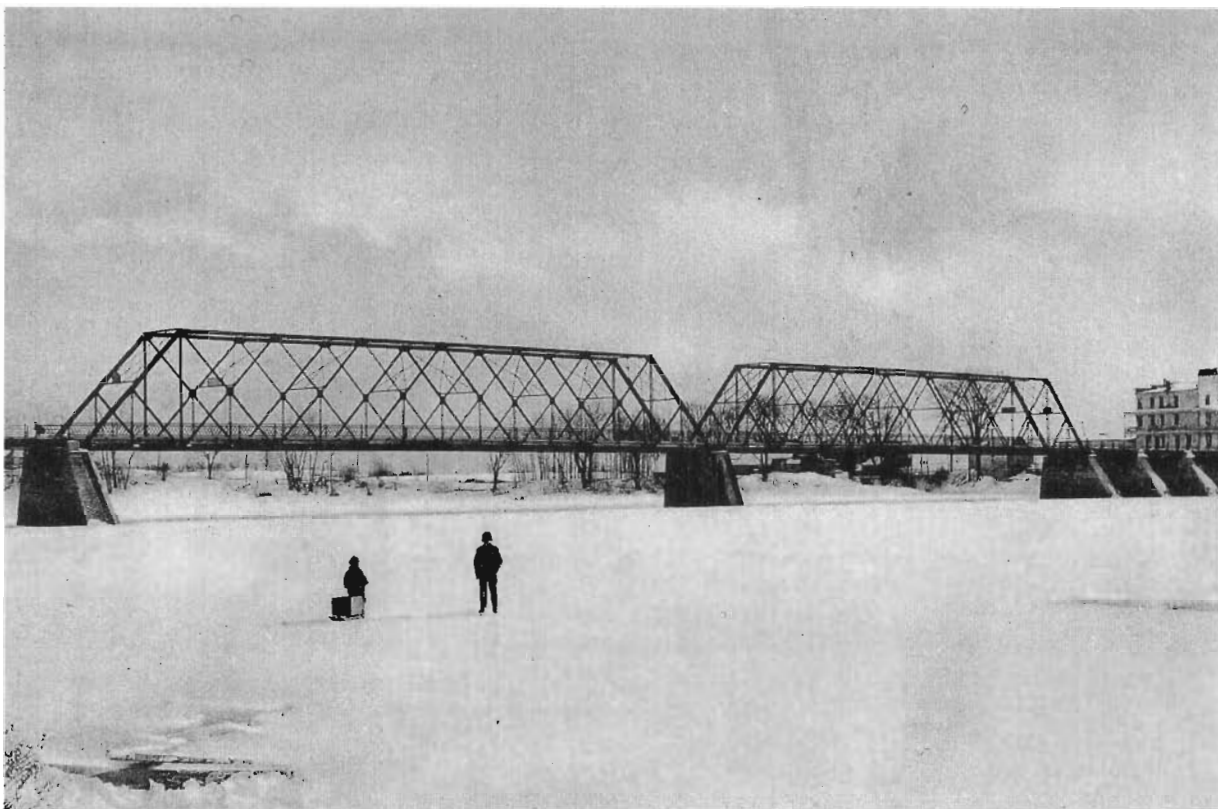


La gare de Sainte-Rose

Construite en 1876 par la Quebec, Montreal, Ottawa & Occidental Railway, la petite gare de Sainte-Rose accueillait des milliers de visiteurs et de villégiateurs dans ce petit village agricole. Les touristes étaient attirés par la rivière des Mille Îles et la fraîcheur des grands ormes si souvent peints par Marc-Aurèle Fortin. On pouvait venir du centre-ville de Montréal en moins d'une heure. C'était révolutionnaire. Pas de route en terre battue, pas de pont payant à traverser. Les cultivateurs pouvaient expédier rapidement des produits vers la grande ville. La gare de Sainte-Rose perdit progressivement de son importance au fur et à mesure que le transport par automobile gagnait en popularité. En 1983, inutile et désaffectée, elle fut démolie sans soulever d'intérêt pour sa conservation.

Photo : Inconnu, vers 1910, pas d'éditeur, collection de l'auteur.





Passage gratuit l'hiver

Avant 1920, tous les ponts de l'île Jésus étaient de propriété privée et quiconque désirant y passer devait payer son droit de passage. Beaucoup de gens attendaient avec impatience la venue des grands froids de janvier et de février pour pouvoir enfin traverser sur la glace sans payer. Les habitants se traçaient des chemins d'hiver souvent à quelques dizaines de pieds des ponts officiels et en assumaient tous les risques. Sur cette photographie de 1910, l'homme et son fils semblent être partis de Terrebonne pour se rendre gratuitement à Saint-François-de-Sales. En passant, ils pouvaient s'arrêter à l'hôtel, à droite, pour prendre un petit remontant ou une boisson chaude avant de continuer leur route. Ce populaire hôtel portait le nom de Oscar Dugas Hôtel en 1895 et d'Hôtel Guilbault vers 1910.

Photo : Inconnu, vers 1910, n° 133, International Post Card Co, Montréal, collection de l'auteur.



En route vers Laval

Cette belle journée chaude de l'été 1916 s'annonce parfaite pour un grand voyage. Les chevaux martèlent lourdement le tablier du pont Viau puis les voyageurs arrivent à Laval. Pas la ville, créée en 1965, mais le comté de Laval. Celui-ci érigé en 1853-1855 comprenait toutes les vieilles paroisses de l'île Jésus et rappelait le souvenir de M^{re} François de Laval, ancien seigneur. De 1791 à 1830, l'île Jésus fit partie du comté d'Effingham puis du comté de Terrebonne jusqu'en 1853.

Photo : Inconnu, 1916, pas d'éditeur, collection de l'auteur.





Et on est dans Laval?

L'utilisation croissante de l'automobile obligera souvent les municipalités à élargir les routes et à supprimer tous les grands arbres qui les bordaient et formaient souvent une arche de verdure. Cette photographie nous montre une partie de l'actuel boulevard Lévesque à Saint-Vincent-de-Paul, vers 1915. Il devait faire bon d'y vivre l'été avec tous ces arbres qui procuraient ombre et fraîcheur.

Photo : Inconnu, pas d'éditeur, vers 1915, collection de l'auteur.



Après la pluie à Saint-Vincent-de-Paul

Si beaucoup de gens expriment ouvertement leur nostalgie pour le bon vieux temps, peu d'entre eux accepteraient vraiment d'effectuer quotidiennement leurs déplacements sur des chemins de terre battue et quasi impraticables après une forte pluie. Contrainte supplémentaire, on avait privatisé plusieurs routes qui devenaient des chemins à barrière. Pour continuer son chemin vers la grande ville, le voyageur devait acquitter un droit de passage pour que le gardien lève la barrière. Et il devait repayer pour traverser le pont Viau ou celui de Cartierville, propriétés d'entrepreneurs privés.

Photo : Inconnu, 1916, collection de l'auteur.





Quelques heures ou quelques jours?

Le redoux du mois de décembre 1932 semble avoir été assez catastrophique le long de la rivière des Prairies à Laval-des-Rapides. Les autorités civiles surveillaient d'heure en heure la crue des eaux et en informaient les résidents anxieux, les journaux et les stations de radio. Des photographes professionnels étaient mandatés pour prendre régulièrement des clichés bien identifiés et donnant des précisions sur l'état de l'inondation. Cette photographie fut prise le 12 décembre à 11 h 30.

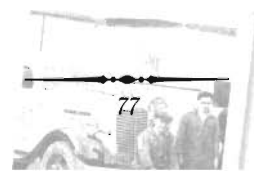
Photo : H. Sucliffe, Y-827, 1932, Fonds E57, Archives nationales du Québec à Québec.



La force de la glace en 1932

L'amas de glace près du pont Viau, en ce mois de décembre 1932, fait craindre un important embâcle sur la rivière des Prairies. Les piliers du pont, même distancés, peuvent retenir ces amoncellements de glace compacte et poussée par le très fort courant de la rivière.

Photo : Lindsay, Y-802, 1932, Fonds E57, Archives nationales du Québec à Québec.





Qui se souvient du ruisseau ?

Tout près, il y a la rue de la Montagne avec une dénivellation de quelques mètres. Ça fait sourire. Parallèle à celle-ci, la rue du Ruisseau longe le parc Notre-Dame et, en souriant, on essaie en vain d'entendre le doux murmure de l'eau. On a oublié. Moins de quarante ans ont suffi pour que le petit ruisseau de Sainte-Rose-Station sombre dans l'oubli. Lui qui si souvent le printemps recouvrait la route, la rue Dufferin. Lui qui nourrissait un marécage qu'un vieux pont de bois traversait. Lui que les hommes ont transformé en décharge publique. Lui qu'on a canalisé et caché comme une bête méchante. Qui se souvient d'un ruisseau sinon un photographe qui immobilisa son auto le temps d'une photo...

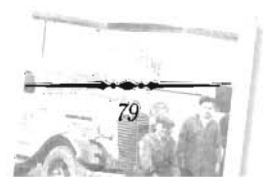
Photo : Inconnu, vers 1925, pas d'éditeur, collection de l'auteur.

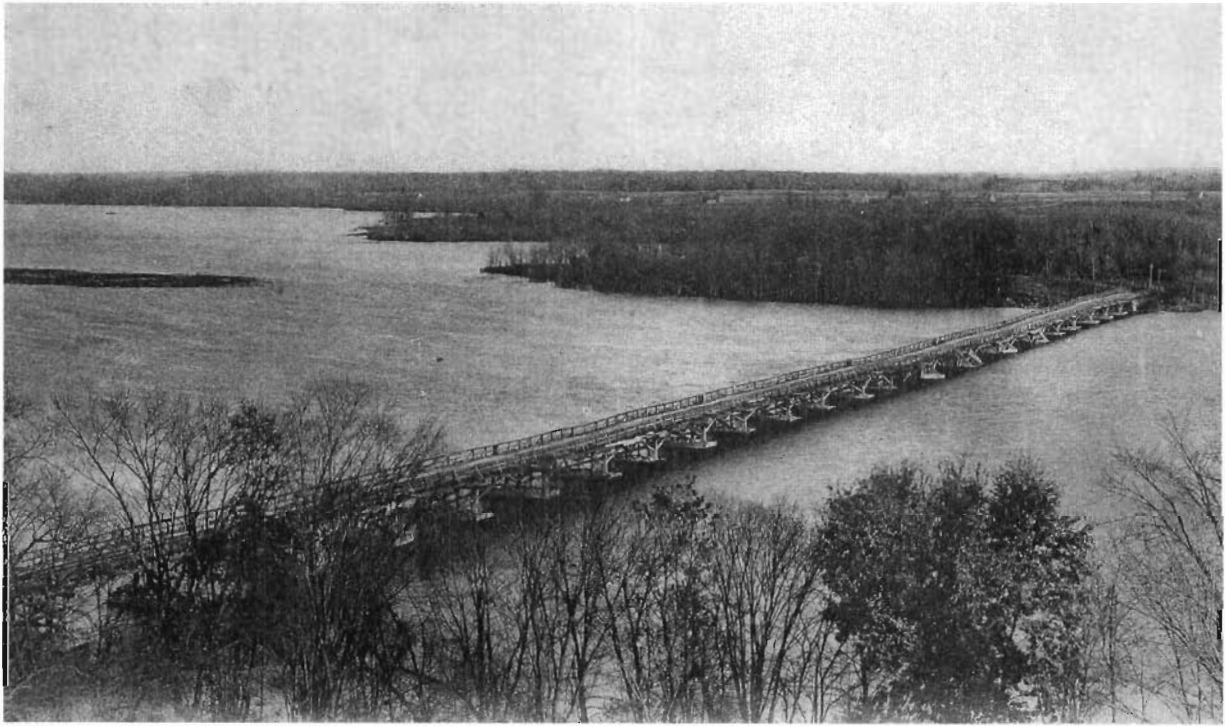


Je m'en vais au village...

Même si, en 1918, Sainte-Rose devenait officiellement une ville, ses résidents n'ont jamais perdu l'habitude de nommer Village, la partie commerciale la plus ancienne, autour de l'église paroissiale. Sur la photographie, à gauche de la pharmacie Lussier, on distingue une petite maison habitée en 1920 par des Chinois propriétaires de la buanderie du village. Depuis la prise de cette photo vers 1950, le boulevard a été élargi en supprimant tous les arbres mais, curieusement, la chaussée ne semble avoir ni vieilli ni rajeuni!

Photo : Beauchamp, n° 1, vers 1950, Saint-Eustache, collection de l'auteur.





Le pont de Bellefeuille

Ce pont privé et payant reliait Saint-Eustache à la partie ouest de la paroisse de Sainte-Rose qui est devenue Laval-Ouest. Il fut remplacé par une structure de béton : le pont Sauvé. En 1905, pour réaliser cette vue, le photographe Pinsonneault dut monter dans le clocher de l'église de Saint-Eustache, l'endroit le plus haut du village. Forêts et champs en culture dominent ce coin de l'île aujourd'hui très urbanisé.

Photo : Pinsonneault, photo-éditeur, Trois-rivières, vers 1905, collection de l'auteur.



Une grande entrée

Pour les milliers de Montréalais qui décidèrent d'habiter l'île Jésus ou d'y passer les vacances, le pont ferroviaire entre Bordeaux et Laval-des-Rapides était, entre 1880 et 1920, la grande porte d'entrée. Ce lien de fer symbolisait déjà la grande dépendance de l'île vis-à-vis de la métropole : villages d'abord surtout agricoles, villes de villégiature et de plages, villes-dortoirs.

Photo : P.F. Pinsonneault, n° 13, vers 1905-1906, photographe-éditeur, Trois-Rivières, collection de l'auteur.





Saint-Martin-Jonction, vers 1901

D'après les plans de l'architecte et arpenteur Joseph-Émile Vanier, le Canadien Pacifique aménagea l'embranchement de Saint-Martin-Jonction en 1892 qui permettait d'aller vers Québec. Malgré l'isolement du lieu et les nombreuses plaintes des voyageurs, la compagnie ferroviaire attendit une dizaine d'années avant de permettre la construction d'un hôtel près de l'embranchement. Celui-ci était fort utilisé si on tient compte de la longueur et de la largeur du quai d'embarquement tel que le montre cette photo de 1901. Le piquet, au premier plan, servait à empêcher les gens d'y monter avec carrioles et chevaux.

Photo : J.W. Heckman, vers 1901, n° A-12 753, Archives Canadian Pacific Ltd.



Parc Laval

Aménagée sommairement sur le terre-plein de la voie ferrée, la gare de Parc-Laval desservait surtout travailleurs et étudiants qui devaient se rendre quotidiennement à Montréal. Parc-Laval ne désignait pas une ville mais un secteur autour du pont ferroviaire que des spéculateurs de Montréal voulaient transformer en banlieue. Construite vers 1890-1895, la gare prit ensuite le nom de Laval-des-Rapides lors de la fondation en 1912 de la ville du même nom. Devant sa faible utilisation et compte tenu de l'existence d'un arrêt de l'autre côté du pont, près de l'actuel boulevard Gouin, le Canadien Pacifique la démolit vers 1925-1926. En l'an 2000, c'est le train de banlieue qui circule sur cette voie et la passerelle permet de relier les pistes cyclables de Montréal et Laval.

Photo : Inconnu, vers 1910, carte postale, pas d'éditeur, collection de l'auteur.





Toujours la pub

On ne voit qu'elle et ses concepteurs ont bien calculé l'angle à lui donner. La publicité pour les cigarettes Turret s'impose à tous les automobilistes qui, à partir du pont Viau, empruntent le boulevard Taschereau ou des Laurentides. Elle repose sur la structure de l'Hôtel Venda, qui pendant des dizaines d'années était le lieu populaire de rencontre des gens du coin.

Photo : Inconnu, pas d'éditeur, vers 1935, collection de l'auteur.



On va transporter des tonnes de glace

Tous les hommes de la famille Bastien posent près du nouveau camion qui servira à la livraison de la glace vers des détaillants, des commerces ou des usines. À gauche, on voit une petite partie de l'énorme entrepôt de glace de la compagnie Les Glacières Sainte-Rose Enrg. Vers 1955-1960, la popularité phénoménale des réfrigérateurs força la fermeture de l'entrepôt qui se dressait rue Thérèse-Casgrain.

Photo : Inconnu, vers 1940, collection de l'auteur.





Le pont sans nom

Dans l'après-midi du 18 août 1946, Maurice Duplessis, premier ministre du Québec et M^{re} Joseph Charbonneau inaugurent officiellement le nouveau pont Louis-Hippolyte-La Fontaine entre Sainte-Rose et Rosemère. Ce nouveau lien routier remplace le vieux pont de bois privé de la famille Plessis-Bélair. La cérémonie est retransmise par la station de radio CKAC de Montréal. En 1967, à l'inauguration du pont-tunnel Louis-Hippolyte-La Fontaine, le pont de Sainte-Rose perdra son identité et deviendra le pont sans nom. Ce n'est que vers 1985 qu'il sera rebaptisé pont Marius-Dufresne, du nom de l'ingénieur civil qui y est accidentellement décédé le 26 juillet 1945.

Photo : Inconnu, fonds E6, S7, P 41 228, Archives nationales du Québec à Montréal.



L'accident d'hydravion d'Andrew Darling en 1932

Vers 19 h, le 31 juillet 1932, le pilote Andrew Darling junior et deux compagnons quittèrent le quai de l'île Darling à bord de leur hydravion, accélèrent, frôlèrent le pont Plessis-Bélaïr et s'écrasèrent près de l'île Gagnon. Comme c'était un beau dimanche soir d'été, des centaines de personnes eurent connaissance du drame et s'y rendirent en canot, en chaloupe ou en yacht pour porter secours aux malheureux. Les trois occupants furent tués dans l'écrasement. Au lendemain de la tragédie, des citoyens de Sainte-Rose se déplacèrent, tôt le matin, jusqu'aux débris de l'hydravion et en arrachèrent quelques morceaux en guise de macabres souvenirs. On imprima même des cartes postales souvenirs de l'événement. De père en fils, les Darling venaient en villégiature à Sainte-Rose depuis 1884.

Photo : Inconnu, 1^{er} août 1932, pas d'éditeur, carte postale-photo, collection de l'auteur

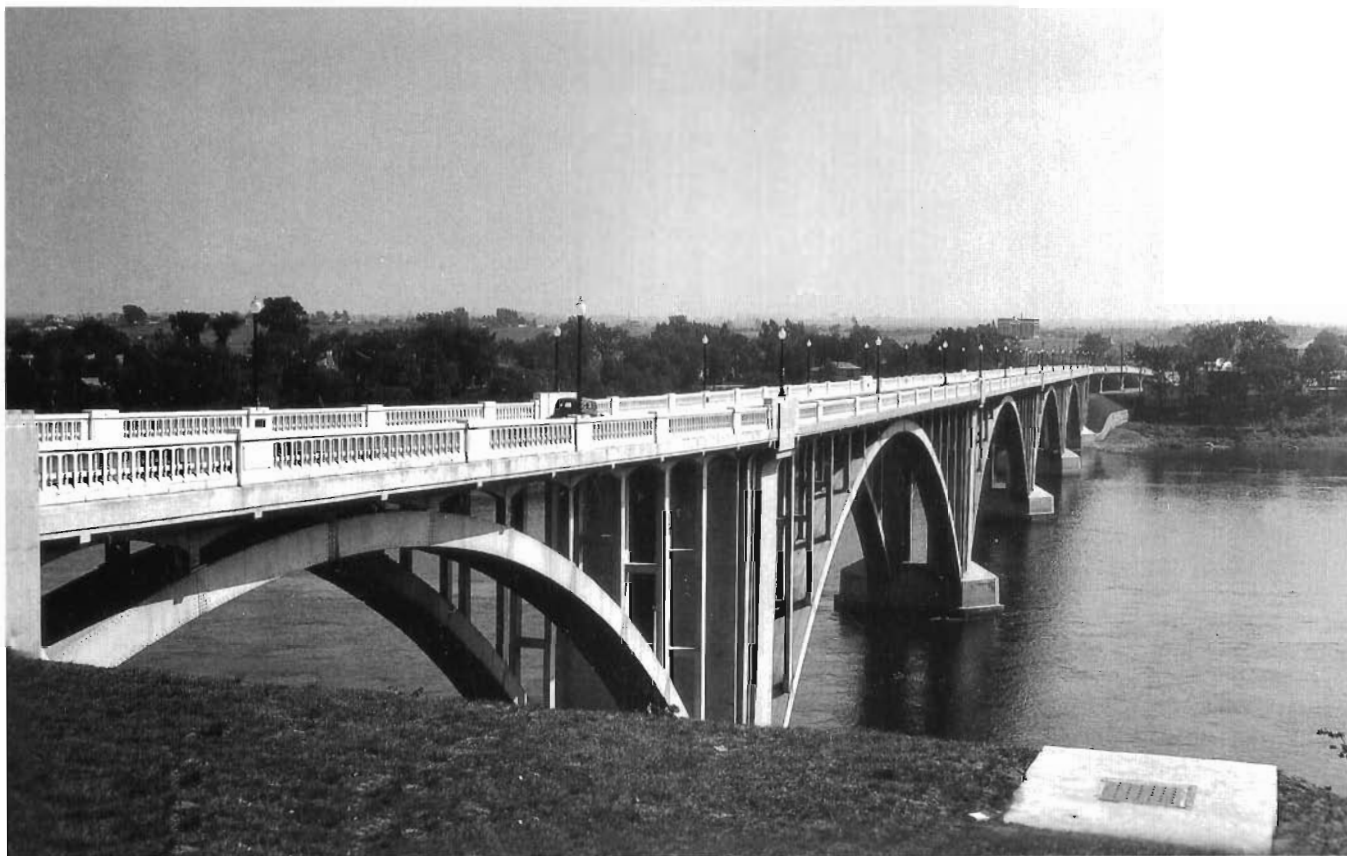




La traverse à Sigouin

Avant même la fondation de la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul en 1740, il existait des traverses sur la rivière des Prairies pour permettre l'accès à l'île de Montréal. Plusieurs générations de la famille Sigouin exploitèrent une traverse près de l'actuelle rue Bellevue à Saint-Vincent-de-Paul. Sur la photographie, les deux bacs allongés et relativement étroits sont surélevés aux extrémités pour faciliter l'accès des voitures à chevaux. Dans le fond du bac, deux rails de bois empêchent les roues de la voiture de glisser si la rivière est agitée par de forts vents. À droite, un système de fixation à un câble d'acier reliant les deux rives de la rivière, limite de beaucoup la dérive des bacs.

Photo : International Post Card Co, n° 73, vers 1910, Coteau Landing, collection de l'auteur.



Encore un pont

Prolongement du boulevard Pie-IX à Montréal, le pont du même nom fut construit vers 1930 pour procurer du travail aux chômeurs pendant la Grande Dépression. Au moment de sa construction, il donnait seulement accès au boulevard Lévesque puis le voyageur se dirigeait vers Pont-Viau ou Saint-Vincent-de-Paul. Malgré les six ponts qui enjambent la rivière des Prairies en 2002, seul le pont Pie-IX dessert la population de l'extrémité est de Laval. Depuis au moins trente ans, la population réclame un nouveau pont qui pourrait être construit en mettant bout à bout toutes les promesses électorales de nos politiciens.

Photo : L. Charpentier, n° 2, vers 1950, Montréal, collection de l'auteur.

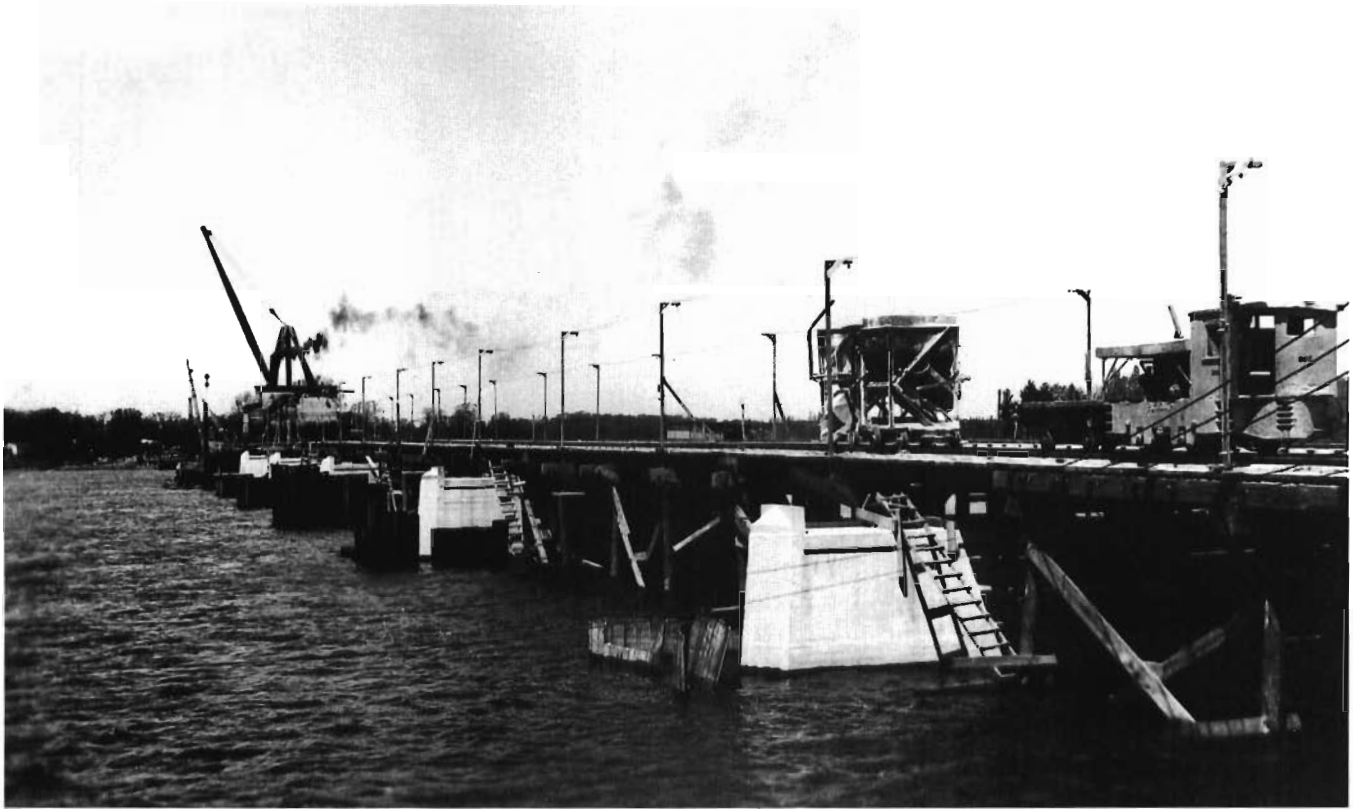




On charge encore un peu ?

Avec la mécanisation des fermes et l'achat de tracteurs et camions, il devenait souvent important d'essayer de rentabiliser au maximum l'équipement en accélérant le rythme du travail. La beauté du voyage de foin n'a plus beaucoup d'importance. On se dépêche de le transporter ou de le livrer par camion. Le voisin voudra posséder un camion identique ou s'en procurer un plus gros et plus moderne.

Photo : Inconnu, vers 1930-1935, collection Micheline Cloutier.

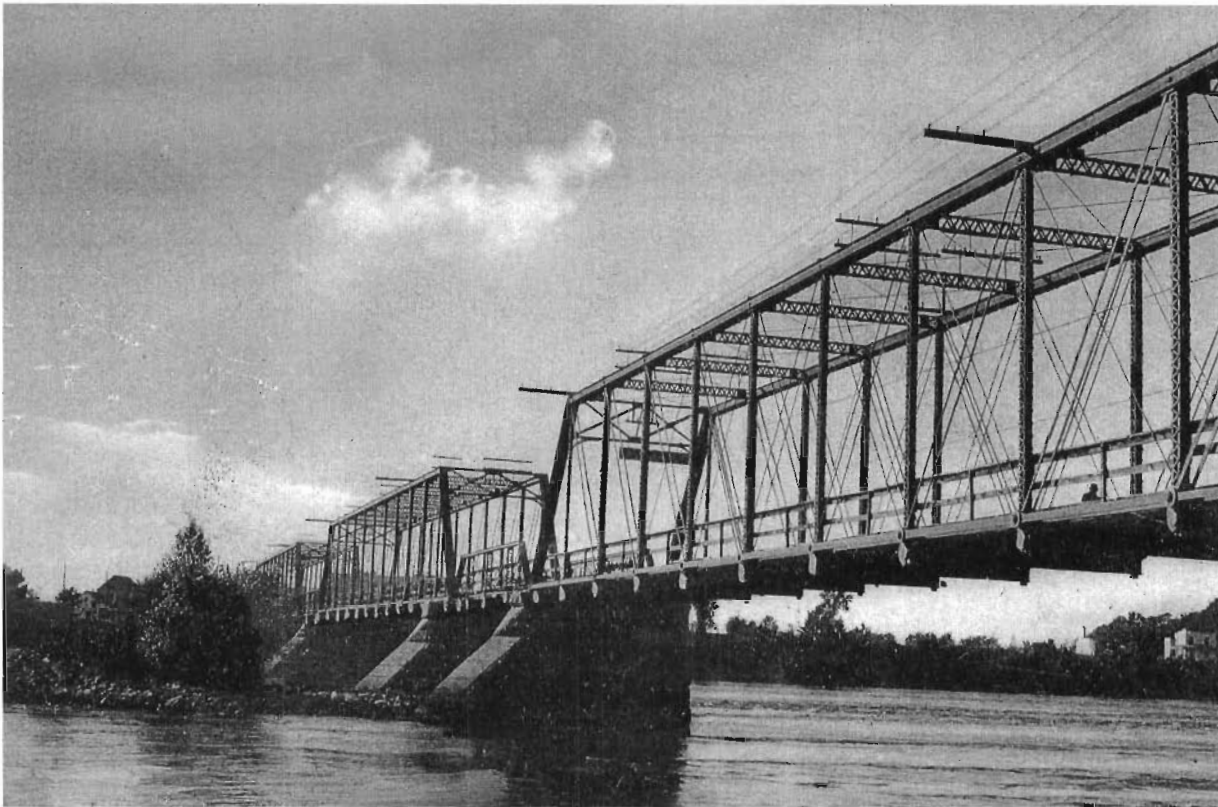


Des équipements performants

Pour la durée des travaux de construction du pont La Fontaine de Sainte-Rose vers Rosemère, la firme Dufresne Engineering Co. construisait une double voie ferrée au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Toute la machinerie se déplaçait sur rails y compris les énormes grues. Les travaux débutèrent en janvier 1945 pour se terminer en novembre au plus grand plaisir des utilisateurs. Construit d'acier et de béton armé, on prévoyait le conserver plus de cent ans. Mais le pont avait été érigé avec de l'acier de moindre qualité durant la guerre et le règne de Duplessis. En 1997, on procéda à sa démolition. Il était prématurément usé et vieilli.

Photo : Inconnu, 1945, négatif E 10 18 438, Archives nationales du Québec à Montréal.





Le pont Viau vers 1910

Cette structure métallique remplaçait en 1886 un premier pont en bois construit vers 1859 par le cultivateur Pierre Viau et des associés. La photographie évoque davantage un pont ferroviaire qu'un pont routier. Il repose sur d'imposants piliers de pierre de taille qui servent en même temps de brise-glaces. Dès 1930, on construit un nouveau pont de béton, l'actuel pont Viau qui a été maintes fois élargi, renforcé ou rajeuni.

Photo : International Post Card Co., n° 56, vers 1910, Coteau Landing, collection de l'auteur.



L'Abord-à-Plouffe

Il semblerait que ce curieux nom de ville désignait autrefois les deux rives de la rivière des Prairies au niveau du pont de Cartierville, puis uniquement la partie sur l'île Jésus. Avant la construction du pont, une famille Plouffe y exploitait un bac, une traverse. Des dizaines de familles Plouffe habitaient le long de la rivière. On allait sur le bord des Plouffe. Mais l'origine du nom viendrait plus vraisemblablement des cageux qui devaient s'arrêter avant les rapides du Moulin du Crochet. Ils mettaient pied à terre sur les terrains des Plouffe et se rendaient prendre un petit verre à l'Hôtel Plouffe. On disait qu'ils abordaient chez Plouffe. D'autres personnes prétendent que le nom viendrait de...

Photo : Inconnu, vers 1915, collection de l'auteur.





La charrue passe pas souvent

Le village de Saint-Martin semble encore tout endormi par cette belle journée de l'hiver 1910. Quelques bancs de neige formés par les bourrasques vallonnent doucement ce chemin ordinairement si uni. Dans quelques années, l'arrivée massive des automobiles obligera les municipalités à dégager plus rapidement et fréquemment les principales routes de leur territoire.

Photo : International Post Card Co, 1910, Montréal, collection de l'auteur.



L'arrivée de la traverse, vers 1910

Même en 1900, pour se rendre à Montréal, les citoyens de Saint-Vincent-de-Paul devaient soit se rendre au pont Viau à quelques milles de leur village, soit utiliser la traverse au pied du village. Dans les deux cas, ils devaient payer pour franchir la rivière des Prairies. On assiste ici à l'arrivée du bac qui transporte une voiture dont les passagers se cachent des rayons du soleil d'été. Avec les gens qui se promènent ou qui attendent, nous avons un peu l'impression d'une scène très bucolique, très pastorale, digne d'une peinture impressionniste.

Photo : Inconnu, vers 1910, carte postale, collection de l'auteur.





« 5 \$ demande »

Pour contrôler la fougue de certains conducteurs et de leur monture, l'administration municipale de Saint-Martin avait adopté des mesures dissuasives et fait placarder des affiches aux différentes entrées du village. Non loin de l'église, en face du populaire Hôtel Saint-Martin, on pouvait lire : « Il est interdit d'aller dans le village plus vite qu'au trot ordinaire, sous peine de \$ 5.00 demande. » L'histoire ne dit pas s'il y a eu contestation du règlement en raison de son ambiguïté.

Photo : Illustrated Post Card Co., n° 5248, Montréal, vers 1910, collection de l'auteur.

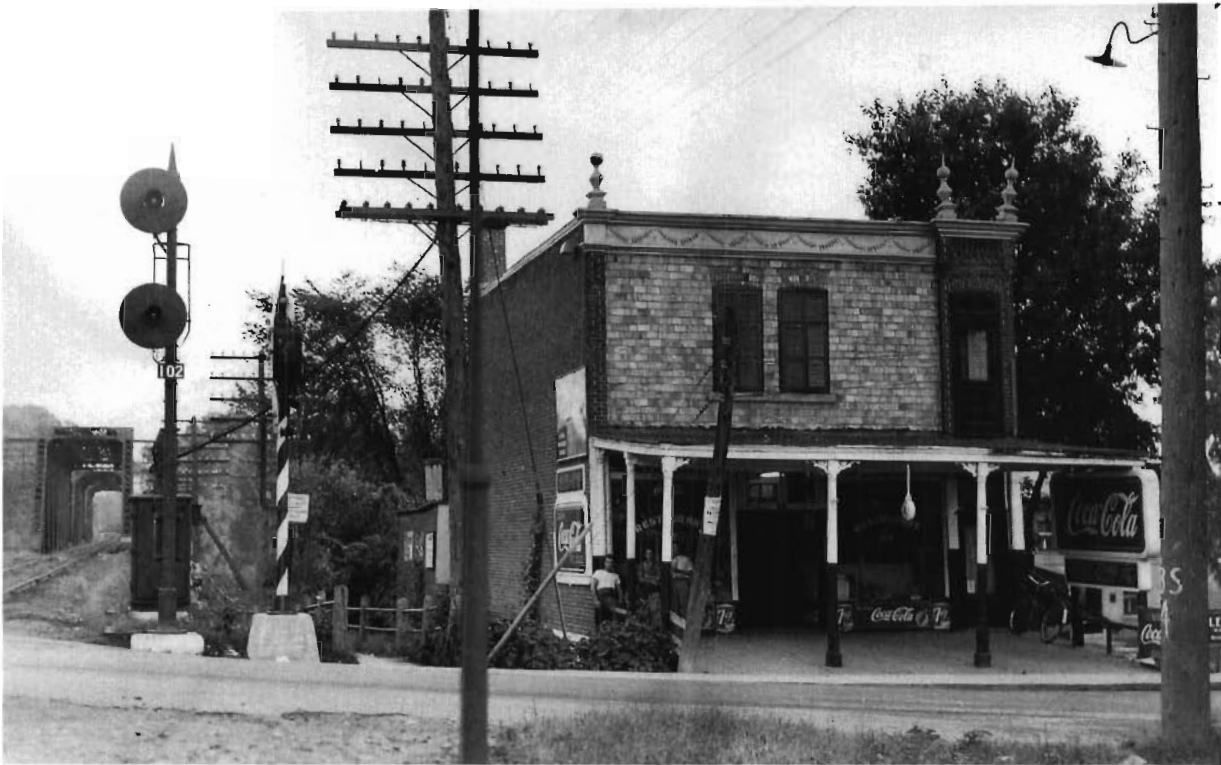


La rue de la pointe

Juste avant d'emprunter le pont Viau vers Montréal, le voyageur passait dans la rue de la Pointe qui regroupait quelques hôtels, commerces, charretiers ou boutique de forge. Le pont Viau a été construit par le cultivateur Pierre Viau sur ses terres. Il s'agissait d'un pont privé et le propriétaire exigeait un droit de passage comme la loi le lui permettait. Même si la ville de Pont-Viau n'est officiellement créée qu'en 1926, les gens utilisaient ce vocable depuis des dizaines d'années pour désigner leur patelin.

Photo : Inconnu, vers 1910-1915, Société d'histoire et de généalogie de l'île Jésus.





Le restaurant Léonard

Près de la voie ferrée et au cœur du vieux Laval-des-Rapides, le restaurant (style dépanneur) Léonard occupe un bâtiment qui, de mémoire d'homme, a toujours connu une vocation commerciale. Comme tout bon restaurant, les annonces publicitaires de boissons gazeuses et de cigarettes attirent les gens du coin et les employés municipaux de l'hôtel de ville situé à proximité. Sa clientèle se composait aussi de gens qui, matin et soir, empruntaient le passage, le long du pont ferroviaire, pour se rendre à Montréal. Un mini-parc ou halte municipale occupe aujourd'hui l'emplacement.

Photo : Inconnu, vers 1950, pas d'éditeur, collection de l'auteur.



La gare de Saint-Vincent-de-Paul

La majorité des marchandises destinées au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul transitaient par cette gare construite à proximité des édifices carcéraux. Il semblerait que, pendant un certain nombre d'années, on ne pouvait y prendre le train de peur qu'un prisonnier évadé ne se mêle aux voyageurs. Devenue inutile à la suite du développement du transport routier, elle fut démolie en 1974.

Photo : Inconnu, Illustrated Post Card, Montréal, collection de l'auteur.





L'ancêtre du garage-dépanneur

Déjà bien avant 1880, sur ce site, le maître forgeron Jean-Baptiste Jasmin recevait dans sa boutique la population de Saint-François-de-Sales et les nombreux voyageurs qui empruntaient le pont de Terrebonne dont l'entrée n'est qu'à quelques dizaines de mètres. Dans les années 1950, J.-H. Charbonneau y tenait un restaurant-épicerie-garage fort apprécié de tous. Le dimanche, après la messe, pendant que leurs parents se procuraient *Le Petit Journal* ou *La Patrie*, les enfants achetaient d'extraordinaires bonbons à 3 pour 1 ¢ ou de petits outils en chocolat pour 5 ¢. Et on avait déjà hâte à dimanche prochain.

Photo : L. Charpentier, n° 1, vers 1955, Montréal, collection de l'auteur.



Le transport du lait

Dans les années 1930, il y avait des dizaines d'exploitations laitières sur l'île Jésus et le fermier ne pouvait, tous les matins, transporter sa production de lait et de crème vers les grandes usines d'embouteillage de Montréal. On faisait appel à de petites entreprises spécialisées qui avaient une « route », un circuit quotidien de cueillette. Pour le photographe, les employés et le patron de l'entreprise de M. Bastien prennent quelques minutes de repos devant les deux camions de la compagnie. Sept jours par semaine, ils ramassaient les bidons de lait et les transportaient à La Ferme Saint-Laurent de Montréal.

Photo : Inconnu, 1936, collection de l'auteur.





L'équipe au repos

Tous les employés de G.E. Belliveau, «contracteur» en plomberie et chauffage, prennent quelques minutes d'arrêt pour cette photo publicitaire qui met aussi en évidence les deux camions Studebaker de la compagnie. Parmi les Labelle, Desjardins, et «Manu», Fernand Paquette, à l'extrême droite, fondera sa propre entreprise dans les années 1950. Il la cédera à son fils, Gilles, qui donnera une solide expansion industrielle à la plomberie familiale de Sainte-Rose. Ses propres enfants en assurent maintenant la direction.

Photo : Inconnu, 1948, famille Fernand Paquette.



Une petite bière froide

En 1942, en pleine Deuxième Guerre mondiale, la coupe de la glace devient une activité importante. Les Glacières Sainte-Rose, propriété de Bastien et Ouimet, approvisionnent différentes industries dont l'entrepôt de bière de la brasserie Dow à Lachute.

Photo : Inconnu, 1942, collection de l'auteur.





Encore un petit tour, grand-maman!

Devant le château Vanier, Marie-Olivine Vanier veille sur ses petits-enfants, le temps que le photographe s'exécute. Les deux garçons, Pierre-Vanier Beaulieu et son frère Gérard somnolent tout en espérant que leur grand-mère leur fera faire un autre petit tour de brouette dans les allées du château. Époque oblige, les jeunes garçons portent une petite robe tout comme les filles.

Photo : Inconnu, vers 1913-1915, collection Claude Beaulieu.



À l'image du château

Évidemment, la construction du château Vanier, imposant et original, ne pouvait qu'émerveiller la population du village de Sainte-Rose. Tout avait été minutieusement pensé et même les arrivées et départs étaient empreints de dignité. Le cocher, portant veston, cravate et chapeau haut-de-forme, prenait ou faisait descendre les membres de la famille sous la voûte d'entrée. Sur la photo, même le superbe cheval semble fier et digne comme s'il venait de gagner un concours de beauté, comme s'il était conscient de son importance.

Photo : Inconnu, vers 1915, collection Claude Beaulieu.







Chapitre trois

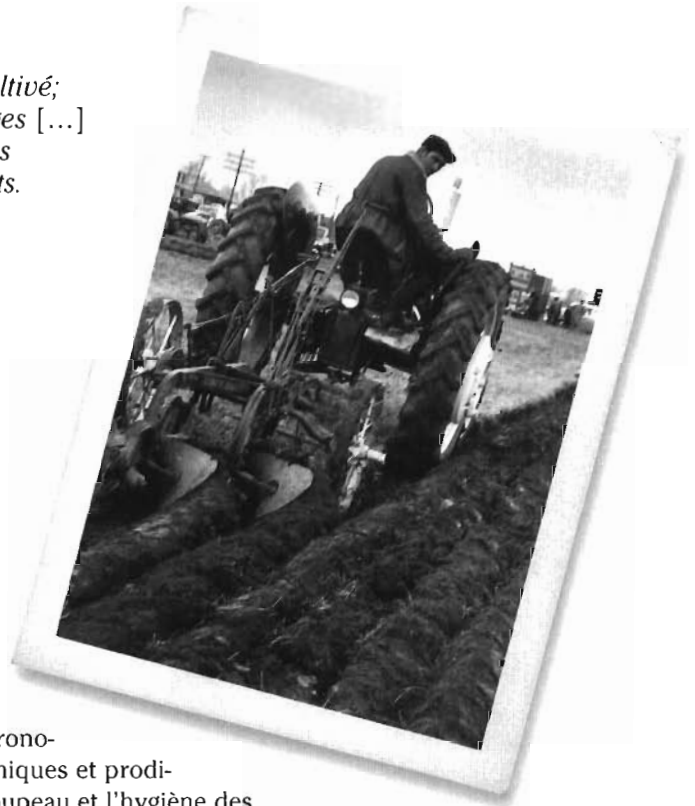
DES FRAISES ET DU TABAC

*Le terrain est partout uni, gras et bien cultivé;
au sud-est [...] il y a d'excellents pâturages [...] les autres parties produisent du grain, des légumes et des fruits parfaits et abondants.*

Joseph Bouchette,
1815

Le point de mire...

Comme dans de nombreuses autres paroisses du Québec, on organisait régulièrement des conférences agricoles au village de Saint-Martin. L'agronome invité vulgarisait ainsi certaines nouveautés techniques et prodiguait de multiples conseils pour l'amélioration du troupeau et l'hygiène des animaux. Peu importe l'âge des participants, on manifeste un grand intérêt pour le sujet de la conférence qui ne semble absolument pas dérangé que l'on parle de lui et de son avenir.





Mon nouveau tracteur

Acheté seulement depuis quelques heures, le nouveau tracteur de Georges Gravel procure déjà une grande fierté à son propriétaire. Celui-ci devait moderniser et mécaniser la ferme familiale, située en face de l'actuelle école Horizon-Jeunesse à Auteuil, pour pouvoir l'exploiter au maximum. L'achat d'un tracteur Massey-Harris performant permet d'envisager l'avenir avec optimisme.

Photo : Inconnu, 1947, collection Serge Gravel.



Des journées de vingt heures...

Vers 1950, Réjeanne Laniel en plus de s'occuper de ses enfants, de son ménage et de son potager, conduisait le tracteur et secondait son mari dans l'exploitation de la ferme familiale. Quelques années plus tard, pour assurer un revenu supplémentaire au couple, elle ouvrira, durant l'été, un petit casse-croûte pour les vacanciers de Saint-François-de-Sales.

Photo : Inconnu, vers 1950, collection famille Brault.





Ça, c'est se sucrer le bec!

Vers 1955, René Charbonneau déguste allègrement l'eau de sève fraîche d'une érablière artisanale du rang de l'Équerre. Aujourd'hui complètement disparue du territoire de Laval, cette activité agricole et récréative apportait un important revenu saisonnier. La spéculation foncière, le développement domiciliaire à grande échelle et les immenses centres commerciaux entourés de stationnements aussi grands que certains villages, ont grugé progressivement les quelques érablières encore existantes au moment de la fusion forcée de Laval en 1965.

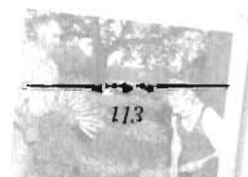
Photo : Inconnu, vers 1955, collection de l'auteur.



La coupe de la glace, vers 1930

Des employés des Glacières Sainte-Rose sous la direction de José Locas découpent à la scie d'énormes blocs de glace qui seront soulevés manuellement à l'aide de pinces au bout d'un système de levier artisanal. Jusqu'à la belle saison, la glace sera entreposée entre des couches de bran de scie avant d'être livrée à domicile. Beaucoup d'agriculteurs iront faire de la glace comme revenu d'appoint durant la saison hivernale. Ici, la coupe se fait non loin du vieux pont Plessis-Bélair, près de l'île Gagnon, propriété actuelle de la célèbre chanteuse Céline Dion.

Photo : Inconnu, vers 1930, collection de l'auteur.





Une grosse production de sucre

Sur le territoire de la paroisse de Saint-Martin, plusieurs agriculteurs vont convertir une partie de leurs terres, sinon la totalité, à la culture de la betterave à sucre. Publicisée et encouragée par le gouvernement, cette nouvelle forme de production agricole ne semble pas trop harassante pour les fils d'Édouard Labelle. On transportera ensuite ces dizaines de milliers de betteraves jusqu'à la raffinerie de Saint-Hilaire. Cette nouvelle culture s'avérait aussi très populaire à Saint-Vincent-de-Paul. En 1950, Georges Meunier était proclamé le meilleur producteur de tout le comté de Laval.

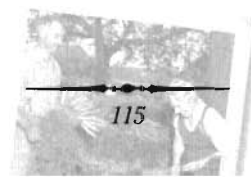
Photo : Omer Beaudoin, 1950, 78152-50, Archives nationales du Québec à Québec.



Le temps des fraises

Toutes les mains disponibles s'unissent pour récolter rapidement les fraises juteuses de la ferme de Napoléon Sauriol à Saint-Vincent-de-Paul. Courbés ou agenouillés, les cueilleurs passent de longues heures, souvent dès l'aube, à trier ces petits fruits que le soleil dorlote. Les premiers jours, on en mange beaucoup, avidement, puis, une fois rassasié, on les cueille tout simplement en oubliant la chaleur et le temps.

Photo : Omer Beaudoin, 1950, 78 464-50, Archives nationales du Québec à Québec.





Il y en aura pour tous

Toujours affamés et nerveux, ces dindons dodus surveillent constamment les allées et venues de Dorsina Desjardins, dans la ferme familiale du rang de l'Équerre. Tout en glougloutant, ils semblent passer leurs commentaires sur la qualité du repas ou la rapidité de la fermière.

Photo : Inconnu, vers 1920, collection Pierrette Desjardins.

Anachronique au milieu des résidences de la rue Saint-Hubert à Pont-Viau, le Couvoir coopératif connaît une grande période d'activités de 1937 à 1983. Spécialisé dans l'incubation des œufs et la production de poussins d'un jour, le Couvoir offrait, à l'époque, ce service aux aviculteurs de la région. Sa situation en pleine ville s'explique en partie par la facilité d'y accéder par le boulevard Taschereau (boulevard des Laurentides) et par le fait qu'il ne soit qu'à quelques centaines de pieds du pont Viau, de la grande voie d'accès à Montréal. Différents commerces se sont succédé dans l'ancien couvoir dont un de réparations et de vente de motos.

Le couvoir coopératif de Pont-Viau





Le plus beau voyage de foin, vers 1920

Dans la ferme Cloutier à Sainte-Rose, même le transport du foin s'avérait une tâche importante. Avant d'entrer dans le village, on peignait, à l'aide d'un grand râteau, le voyage de foin pour l'aligner et l'égaliser. On pouvait ainsi faire une entrée plus remarquée et montrer à tous qu'on n'avait pas peur du travail bien fait.

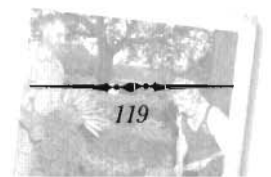
Photo : Inconnu, vers 1920, collection Micheline Cloutier.



Un petit tour de cheval

En visite chez son frère aîné, Georges Brault, la jeune Marguerite en profite pour faire un peu d'équitation sur le boulevard des Mille-Îles à Saint-François-de-Sales. Vers 1936, il y a peu de circulation, car l'endroit n'est pas encore à la mode pour y passer ses vacances d'été.

Photo : Inconnu, vers 1936, collection Danielle Brault.





Quelques arpents de maïs

Pour économiser et rentabiliser son exploitation agricole, le fermier devait très souvent faire preuve d'ingéniosité et exercer trente-six métiers. Pour ne pas être obligé de l'acheter ou de faire appel à des spécialistes de la ville, Édouard Labelle a ainsi bricolé un système d'arrosage performant. Tout en travaillant dix ou douze heures par jour sur sa terre de Saint-Martin, il peut admirer, au loin, le mont Royal.

Photo : Omer Beaudoin, 1950, 78156-50, Archives nationales du Québec à Québec.



Ancien et moderne

À Saint-Martin, Godefroi Chabot remplit le réservoir de son arrosoir de fabrication artisanale attelé à son cheval. Le tracteur et le camion vont progressivement remplacer les chevaux si indispensables au fermier depuis l'établissement des premières fermes sur l'île Jésus avant 1700. En 1765, on dénombre sur l'île 715 chevaux pour une population totale de 2379 personnes. En 1851, on compte 2994 chevaux soit près de deux par famille en incluant celles des villages. Puis le cheval-vapeur envahit le paysage; on recense alors 1211 chevaux en 1951 et seulement 195 dix ans plus tard.

Photo : Omer Beaudoin, 1950, 78154-50, Archives nationales du Québec à Québec.





Un paysage irréel...

Cette exploitation agricole propre et bien organisée a été acquise vers 1953 par Maurice Boisvert à l'angle de la côte des Perron et de l'ancien boulevard Taschereau (boulevard des Laurentides). Les bâtiments de ferme et les troupeaux ont cédé la place à des centaines de duplex, triplex et multiplex bien alignés où le peu de terrain disponible sert d'espace de stationnement.

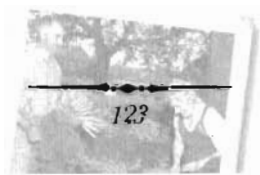
Photo : Fonds Point du Jour Aviation, 1960, P690, S1, Archives nationales du Québec à Montréal.



Vraies ou fausses?

Cette belle grosse maison de ferme en pierre accroche notre regard par ses deux cheminées doubles, situées à chacune des extrémités du bâtiment. Souvent, une seule servait vraiment, l'autre étant qualifiée de menteuse. Bâtie à quelques dizaines de pieds de la rivière des Mille Îles à Saint-François-de-Sales, cette maison étonne par le grand nombre d'arbres conservés dans son périmètre immédiat. Ceux-ci étaient souvent considérés comme l'ennemi de l'agriculteur. À gauche, le bâtiment de ferme possède une toiture aux pentes asymétriques comme bon nombre de granges ou d'écuries sur l'île Jésus.

Photo : Fonds Point du Jour Aviation, vers 1960, P 690, S1, Archives nationales du Québec à Montréal.





La laiterie

Sur la terre familiale de la côte des Ouimet (boulevard Sainte-Rose) à Auteuil, Rosaire Gravel range dans la laiterie les bidons de lait qu'il vient de transporter avec sa charrette à bras. À ses pieds, il a déposé la trayeuse chromée qui sera par la suite soigneusement nettoyée et rangée. On aperçoit les bidons empilés dans le bâtiment isolé, la laiterie, en attendant qu'une firme spécialisée vienne les cueillir et les transporter vers une usine de tranformation. Ces bidons feraient aujourd'hui le bonheur de nombreux amateurs d'antiquités.

Photo: Inconnu, 1956, collection Yvonne Durocher et Rosaire Gravel.



La corvée des clôtures

Des clôtures bien alignées, c'est beau mais c'est de l'ouvrage! Des centaines de piquets à planter dans le sol, des centaines de mètres de broche à installer ou à consolider. Il faut délimiter des enclos pour les animaux et parfois ceinturer sa terre d'une clôture qui suit parfaitement la division cadastrale pour éviter que le voisin intente une chicane, une poursuite parce qu'il conteste l'emplacement d'un poteau de quelques pieds ou pouces. Mais ici Rosaire Gravel semble plus qu'heureux de donner les derniers coups de masse de bois sur ce piquet fraîchement installé sur sa terre de la côte des Ouimet à Auteuil.

Photo : Inconnu, 1948, collection Yvonne Durocher et Rosaire Gravel.





Encore un petit coup de pompe...

Durant la saison estivale, à la ferme d'Aldéric Ouimet, on a résolu les problèmes d'approvisionnement en eau pour le troupeau par cette installation ultra-moderne. Sous la surveillance d'un consommateur régulier, un des fils Ouimet actionne énergiquement la pompe pour remplir l'abreuvoir.

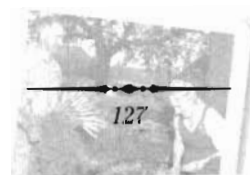
Photo : Omer Beaudoin, 1950, 78140-50, Archives nationales du Québec à Québec.



Le repos du midi

Cette carte postale de l'éditeur Pinsonneault nous donne une excellente idée de ce qu'ont découvert des milliers de villégiateurs dans le village de Sainte-Rose, entre 1880 et 1920. Ils se laissaient envahir par la douceur des paysages, les grands arbres, la fraîcheur de la rivière et des îles inhabitées. Exactement à l'emplacement où ces braves bêtes se protègent de l'ardeur des rayons du soleil, on retrouve aujourd'hui l'organisme Éco-Nature et le Parc de la Rivière-des-Mille-Îles. À cet endroit, les gens peuvent louer un rabaska ou un canot et découvrir, avec stupéfaction, la surprenante beauté de la rivière et de ses îles tout comme leurs arrière-grands-parents l'ont peut-être fait.

Photo : Pinsonneault, photographe-éditeur, vers 1905-1906, Trois-Rivières, collection de l'auteur.





Des heures de travail... à genoux

Dans son potager, près de la maison, à genoux dans la terre fertile, Nelley Joly Durocher arrache les échalotes puis les attache pour former des paquets de sept ou huit qui seront prêts pour la vente au marché. Traditionnellement, pendant que les hommes travaillent aux champs, ce sont les femmes et les jeunes filles qui s'occupent surtout du potager tout en préparant les repas et en entretenant la maison. Sur la photo, on observe aussi qu'on a conservé quelques arbres pour donner de la fraîcheur à la façade de cette maison de la Petite-Côte de Sainte-Rose.

Photo : Inconnu, vers 1957, collection Yvonne Durocher et Rosaire Gravel.



Du tabac à Laval

Avant d'être une banlieue-dortoir de Montréal puis une ville de plus en plus industrialisée, le territoire de Laval recelait de nombreuses et riches exploitations agricoles. En 1921, on y faisait même la culture du tabac : plus de 30 acres à Sainte-Dorothée et près de 50 acres à Saint-Martin et Sainte-Rose. Ici, sur la terre familiale, les demoiselles Ouimet veillent à ce que leur plantation de tabac produise des plants d'excellente qualité. En 2002, la rue Plateau-Ouimet à Sainte-Rose occupe tout l'espace de cet ancien champ de tabac.

Photo : Inconnu, vers 1930-1935, collection Jacqueline Ouimet Fournier.





Les plus beaux labours du comté en 1952

Sous l'œil critique et expérimenté du juge, un fermier du comté de Laval laboure les quelques sillons réglementaires et tente de se mériter l'une des médailles convoitées. Ces concours dits « des plus beaux labours » se tenaient régulièrement dans l'une ou l'autre des vieilles paroisses de l'île Jésus et donnaient, en même temps, l'occasion de rencontres, d'échanges et de tractations. La Société d'agriculture du comté de Laval organisait déjà de telles compétitions en 1881.

Photo : M. Lafortune, 1952, Office du film du Québec, E6, S7, SS1, P51113, Archives nationales du Québec à Montréal.



Encore des carottes pour souper

Des dizaines d'heures de nettoyage et de classement attendent l'épouse de Victor Legault, de Saint-Vincent-de-Paul, avant que la récolte ne soit complètement vendue au marché. Les bottes de carottes sont débarrassées de la terre puis étalées sur le terrain pour s'assécher et offrir un produit plus attrayant. Leur chien semble tellement intéressé qu'on se demande s'il n'attrape pas au vol les quelques carottes moins belles dont on se débarrasse.

Photo : Omer Beaudoin, 1950, 78 458-50, Archives nationales du Québec à Québec.





La grotte de la ferme Sainte-Thérèse

Souvent à la croisée des chemins, on retrouve dans les campagnes des croix de chemin : croix de tempérance, de remerciements ou de ferveur religieuse. Souvent près des maisons, on aperçoit une statue de la Vierge sous un abri ou au creux d'une petite grotte. On se retrouve, sur cette carte postale, avec une statue au centre d'une large et solide grotte de pierre surmontée d'une croix de chemin. Son auteur y exprime sa très grande ferveur religieuse. Cinquante ans plus tard, la grotte est disparue mais la statue a été conservée et déplacée, juste à côté, près de la vieille maison familiale à Fabreville. Un terrain de golf et de luxueuses maisons ont remplacé la ferme et ses bâtiments.

Photo : Beauchamp, vers 1950, Saint-Eustache, collection de l'auteur.



La coopérative agricole de Sainte-Dorothée

On comparait souvent Sainte-Dorothée à un immense jardin maraîcher qui approvisionnait Montréal en primeurs et en légumes frais entre 1900 et 1960. Selon M^{re} Laurin, historien de Sainte-Dorothée, toute la population vivait de l'industrie maraîchère et de la culture en couches chaudes (plus de 20 000, vers 1940). Les membres de la coopérative agricole débordaient de dynamisme et d'optimisme jusqu'au début des années cinquante alors qu'ils durent affronter la concurrence des légumes importés en grande quantité et vendus dans les nouvelles grandes chaînes d'alimentation. Aujourd'hui, la production en serres de fleurs et de plants domine l'économie de ce secteur de Laval.

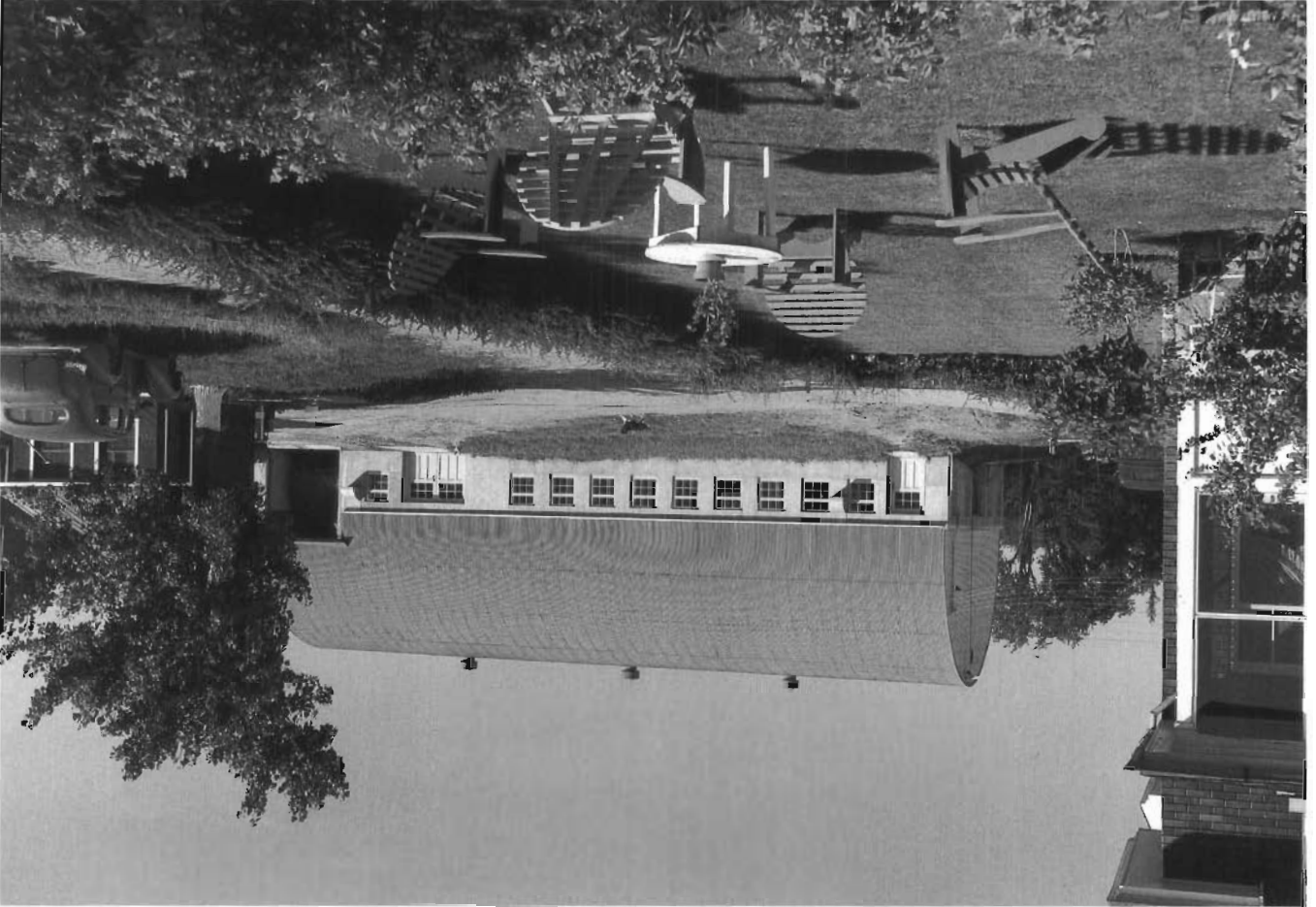
Photo : Joseph Guilbeault, juin 1950, E6, S7, SSI, P 50 137, Archives Nationales du Québec à Montréal.



Photo : Omer Beaudoin, 1950, 78158-50, Archives nationales du Québec à Québec.

Habituellement utilisées le dimanche, les chaises de parterre semblent déplacées dans cette prospère ferme d'Aldéric Ouimet de Sainte-Rose. Les Ouimet sont omniprésents dans l'île Jésus. Ainsi en 1858, 37 terres leur appartenaient dont 31 dans la seule paroisse de Sainte-Rose. En 1948, plus de 200 Ouimet habitaient Sainte-Rose : fermiers, industriels, laitiers, bouchers et maire! On parlait de la côte des Ouimet, du rang des Ouimet, de la montée des Ouimet, du coin des Ouimet. Et chose certaine, tous ces Ouimet, travailleurs prospères, n'ont pas dû utiliser quotidiennement leurs chaises de parterre.

Un coin de repos





Un bon dimanche après-midi

À Saint-Martin, vers 1940-1950, on profite du beau temps pour sortir l'auto et aller jaser avec la parenté à l'ombre des rares arbres conservés autour de la ferme familiale. Pour la visite, le maître de la maison a sorti les berçantes, les transatlantiques et les bonnes vieilles chaises droites en érable... On se regroupe, on forme cercle, on échange les nouvelles de la semaine, on parle des morts, des maladies et des naissances. Et on recommencera dimanche prochain.

Photo : Inconnu, vers 1940-1945, collection de l'auteur.

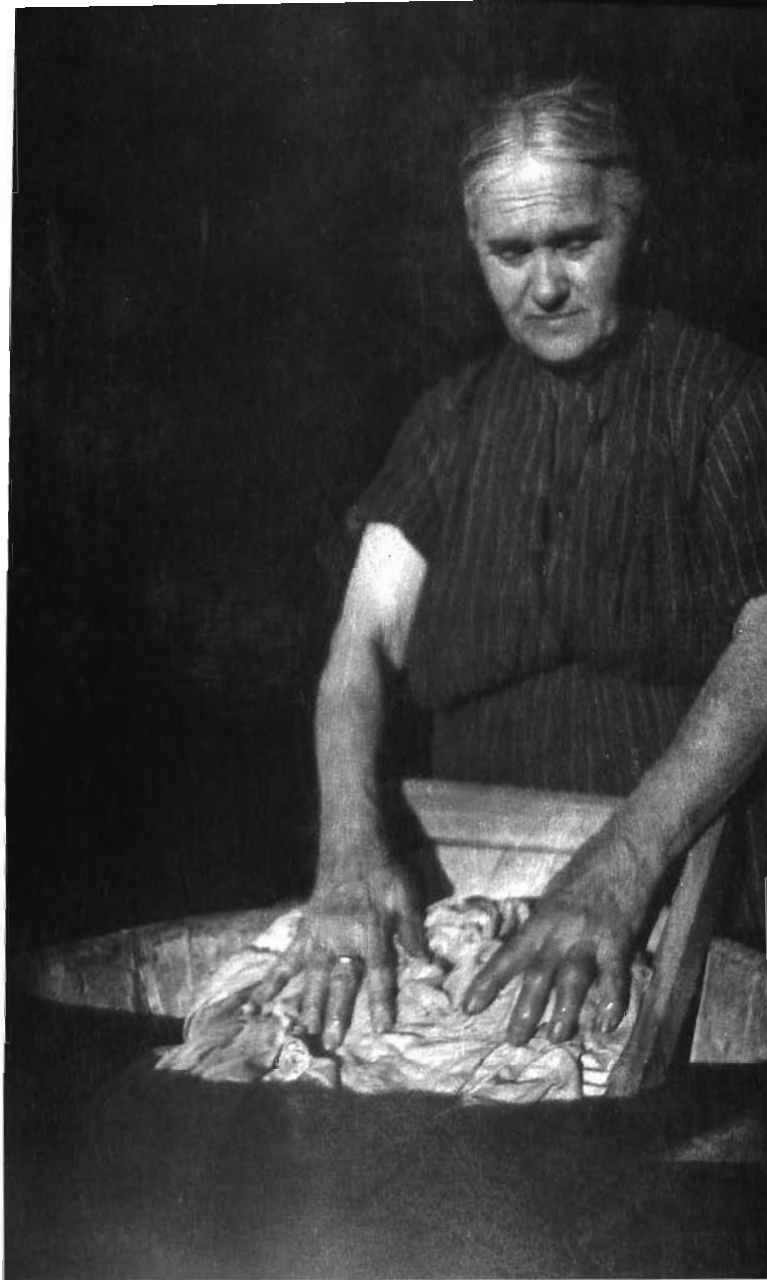




Du cœur à l'ouvrage, de père en fils

Sans trop se parler, en respectant le pas régulier des chevaux, Léonidas Gravel et son fils Georges exécutent les gestes familiers de la récolte. En quelques instants, le fils lie une gerbe d'avoine qui terminera de sécher sur la terre familiale de la côte des Ouimet.

Photo : Inconnu, vers 1942, collection Serge Gravel.



Des mains qui ont tant travaillé

Malgré son âge avancé, M^{me} Anselme Ouimet, née Émilie Gauthier, doit encore quotidiennement s'occuper de la corvée du lavage pour elle-même et son mari. Ses mains noueuses et musclées semblent pétrir ces vêtements qu'il faudra ensuite frotter, tordre, rincer et étendre au soleil. Une corvée qu'elle accomplit depuis son enfance. Une corvée solitaire et silencieuse. Une corvée de femme.

Photo : Inconnu, vers 1915-1920, collection Thérèse André.





La ferme Chartrand

Prospère agriculteur de la côte des Lacasse, Adelbert Chartrand s'occupait activement de la vie sociale et économique de son milieu. En 1948, il siège comme conseiller municipal puis est élu maire de Sainte-Rose-Est qui deviendra Auteuil en 1961. Il est l'un des directeurs de la Société d'agriculture du comté de Laval. De plus, Chartrand siège au bureau de direction de La Compagnie d'Assurance Mutuelle contre le Feu de la Paroisse Sainte-Rose qui gère plusieurs millions de dollars d'assurances sur les fermes de la région.

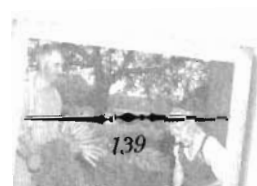
Photo : Omer Beaudoin, 1950, 78135-50, Archives nationales du Québec à Québec.



Encore un petit pas

En 1944, Henri Brault aide son fils René à faire ses premiers pas dans l'entrée cahoteuse de sa ferme de Saint-François-de-Sales. Quelques rares minutes d'intimité avant de retourner aux durs travaux des champs.

Photo : Inconnu, 1944, collection famille Brault.







Chapitre quatre

AU TEMPS DES VILLAGES

*La rive du sud, moins occupée par le tourisme,
l'est davantage par les résidents.
C'est le surplus de la grande ville qui y déborde.
Ainsi les petites villes de Pont-Viau,
Laval-des-Rapides, de L'Abord-à-Plouffe
y ont grandi avec une incroyable rapidité.*

Abbé J.-U. Demers,
1957

Vivre sur la galerie

La belle galerie de la maison Ouimet existe toujours sur le boulevard Sainte-Rose presque identique à cette photo de 1910-1915. Espace entre la vie intime des pièces de la maison et le chemin public, la galerie était un endroit très populaire avant l'invention de la télévision. On s'y assyait pour observer le va-et-vient des voisins, des enfants, des voitures à chevaux puis des automobiles. Après le souper, plusieurs familles faisaient une marche dans le village dans le but d'aller jaser avec des voisins assis sur leur galerie. On n'aurait jamais osé entrer dans la maison pour demander des nouvelles ou parler des futures récoltes comme on le fait familièrement sur la galerie. Les belles, comme ici les demoiselles Ouimet, pouvaient fièrement porter leur nouvelle robe commandée par le catalogue d'Eaton.

Photo : Inconnu, vers 1910-1915, collection de Thérèse André.





Le vieux pen, vers 1898

Le premier pénitencier fut d'abord aménagé dans une école que le gouvernement fédéral acheta aux Religieuses du Sacré-Cœur vers 1861. Celle-ci fut ravagée par un incendie et l'on construisit un nouvel édifice qui accueillait, dès 1872, ses premiers prisonniers. Au fil des ans, on élève de nouveaux bâtiments et les prisonniers deviennent tailleurs de pierre et maçons. On aperçoit d'ailleurs, à droite, un amoncellement de pierre et l'équipement pour les déplacer. Le vieux pen fermera ses portes en 1988 après d'innombrables critiques sur les conditions de détention et d'hygiène des prisonniers.

Photo : Larocque, Saint-Jean, vers 1898, mise en carte postale vers 1910, collection de l'auteur.

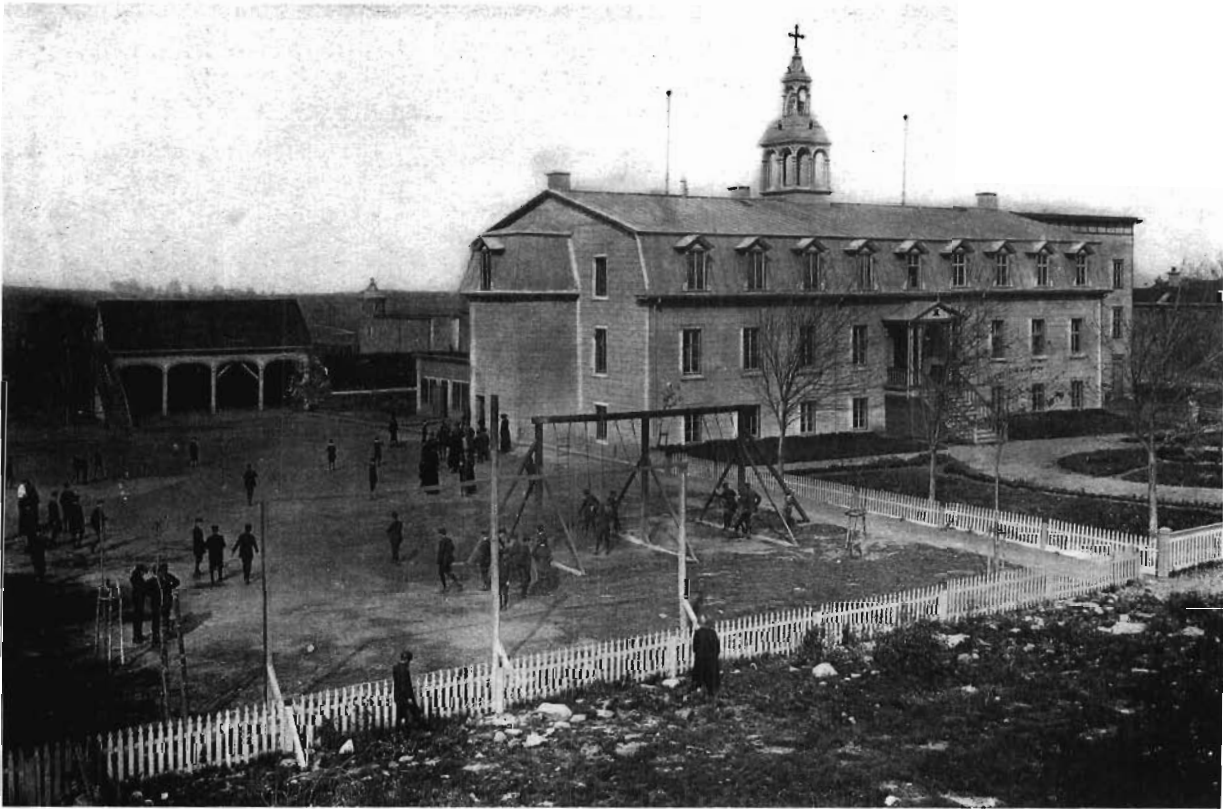


La prison et la ville

Le mariage forcé entre Saint-Vincent-de-Paul et le pénitencier fédéral engendra des situations parfois positives, parfois plus que discutables. La municipalité dépendait du pénitencier pour son approvisionnement en eau potable et l'éclairage d'une partie de ses rues. Véritable ville dans la ville, le vieux pen suscitait à la fois l'admiration pour son organisation efficace et la crainte d'évasions. Des parents et des amis y travaillaient. Évidemment c'était une prison, mais même les gardiens vivaient constamment dans la crainte des décisions administratives sans avoir le droit de parler, de communiquer entre eux sous peine de renvoi immédiat.

Photo : Inconnu, vers 1910-1920, carte postale-photo, collection de l'auteur.





Le collège Laval, vers 1910

Institution dont M^{sr} Ignace Bourget bénit solennellement le premier édifice en 1859, le collège Laval prend vraiment son envol avec l'arrivée des Frères maristes en 1888. Il devient une « école modèle » en 1892. Au fil des années et des décennies, cette institution s'est taillée une solide réputation grâce à un heureux mariage d'enseignement rigoureux et d'activités sportives. Comme un peu partout sur le territoire de Saint-Vincent-de-Paul, on ne peut que constater l'incontournable présence du vieux pénitencier.

Photo : Librairie Beauchemin, vers 1910, Montréal, collection de l'auteur.



L'école des Frères

Construit vers 1822 comme école du village de Saint-Martin, cet édifice devient le couvent Saint-Michel en 1847 pour dispenser un enseignement de base aux jeunes filles de la paroisse sous la direction des Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs. On y transfère les classes de jeunes garçons en 1881 et les filles reprennent l'ancien couvent, l'actuel CLSC Norman-Bethune. Les Frères de Saint-Gabriel y dispensent leur enseignement à partir de 1896 et ajoutent, en 1904, deux nouvelles classes dans une annexe en bois. En 1928, on construit une nouvelle école plus moderne près du couvent des filles et qui prendra le nom d'école Leblanc.

Photo : International Post Card Co, vers 1910, Montréal, collection de l'auteur.

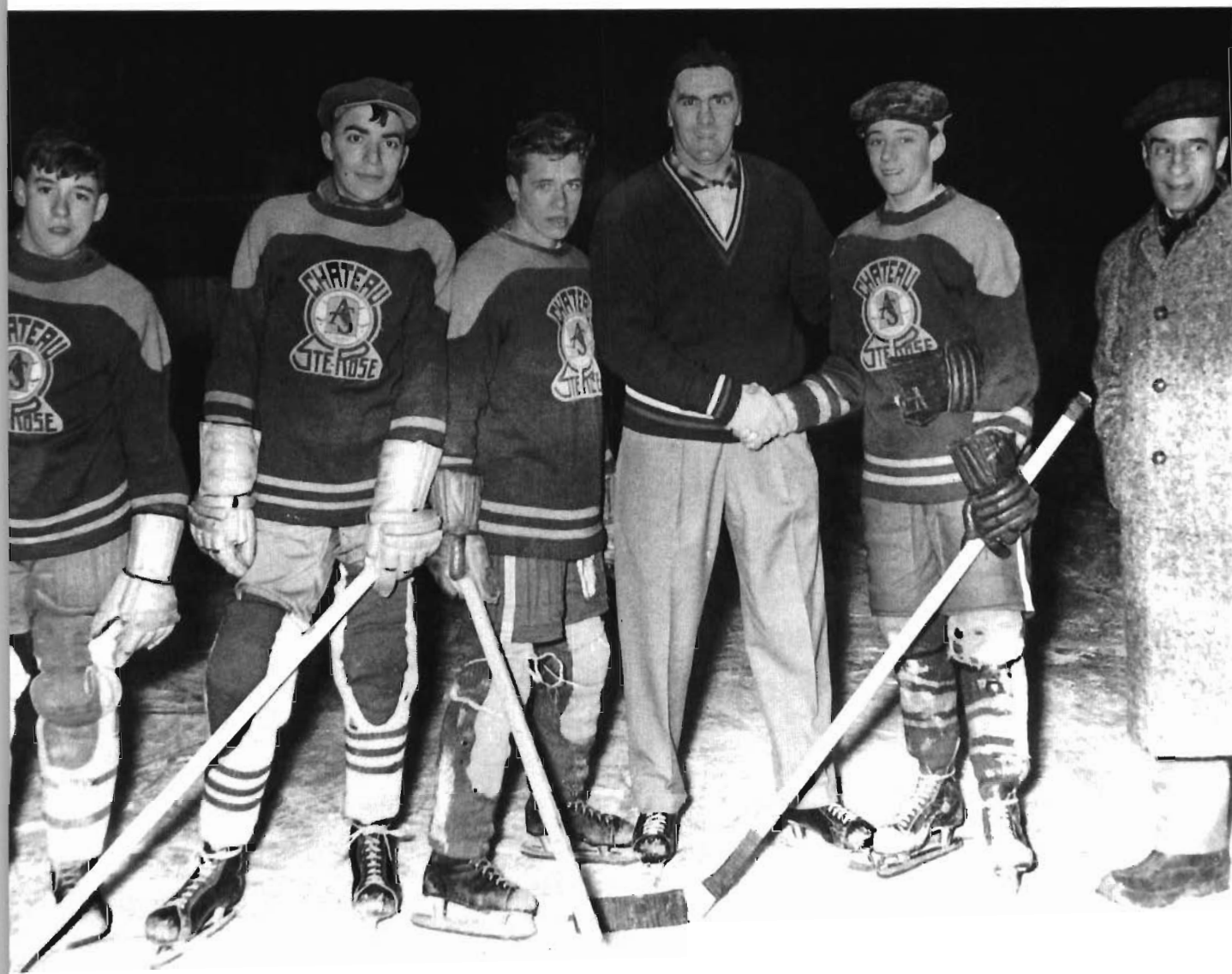




Gérard Côté au marathon du comté de Laval en 1949

Accompagné de M^{lle} Annette Bastien, reine des Sports et de la petite Nicole Larocque, bouquetière, le marathonien Gérard Côté participe à l'inauguration du marathon du comté de Laval en 1949. Cette course, commanditée par des hôteliers et restaurateurs, débutait près de l'Hôtel Venda à Pont-Viau pour se terminer au célèbre restaurant Château Sainte-Rose. Gérard Côté, quatre fois gagnant du marathon de Boston, était un athlète respecté et sa présence à Pont-Viau attira une foule d'admirateurs et d'admiratrices. Il peut paraître étonnant de le voir ici avec un cigare à la main...

Photo : Lèveillé Photo, Montée Sainte-Dorothée, 1949, collection de l'auteur.

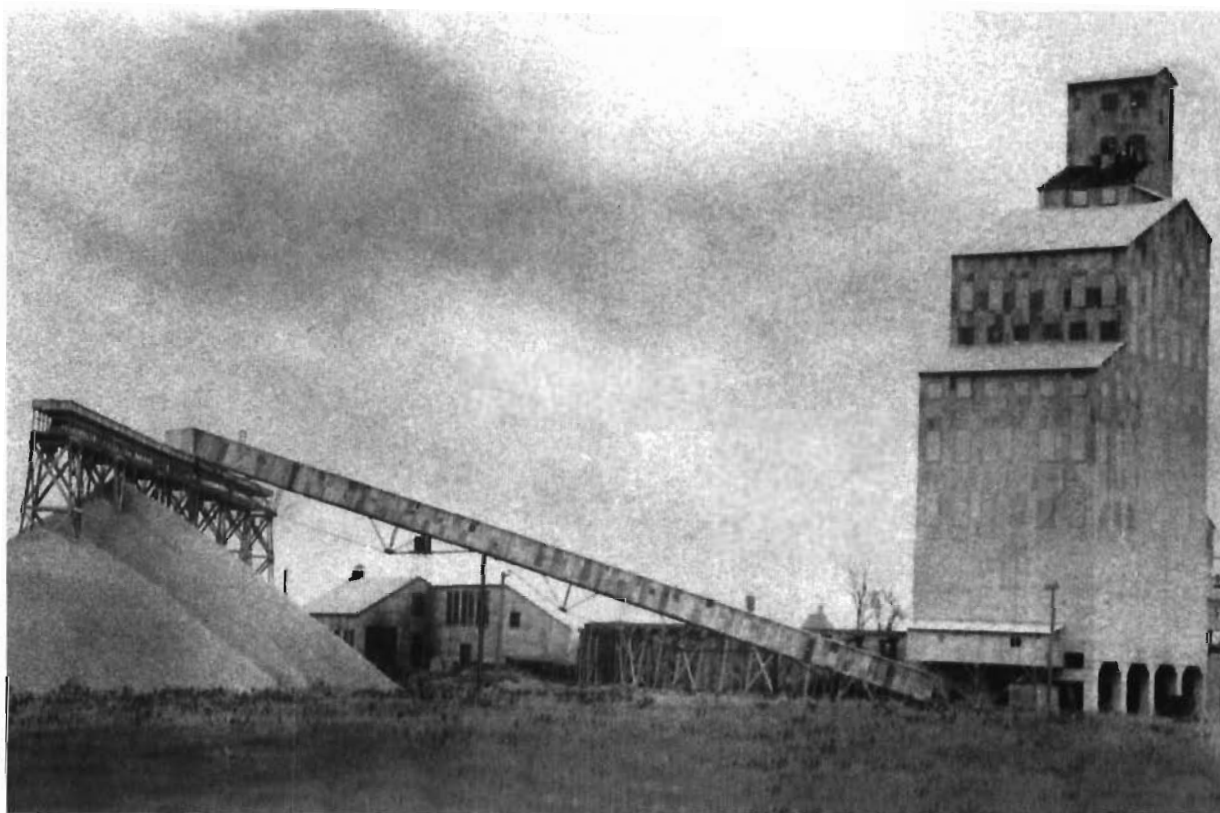


Maurice Richard à Sainte-Rose

Pour attirer davantage de spectateurs aux tournois locaux de hockey, les Frères de Saint-Gabriel et l'Association sportive de Sainte-Rose engageaient le célèbre Maurice Rocket Richard à venir soit faire la première mise au jeu soit arbitrer la partie. Malgré le froid, des centaines de personnes se déplaçaient pour voir leur idole. Et cela faisait une excellente publicité pour les commanditaires tels que le Château Sainte-Rose ou le Garage Landry Automobile. Pour d'autres parties, les organisateurs invitaient Jean Béliveau pendant qu'à Duvernay, on s'assurait des services de Jacques Plante.

Photo : Inconnu, vers 1954-1955, Archives des Frères de Saint-Gabriel.





On y chargeait quatre wagons simultanément

Cet imposant concasseur de 208 pieds de hauteur permettait de charger simultanément et de pierres différentes, quatre wagons de chemins de fer sous ses entrées voûtées. La Montreal Crushed Stones Co. Ltd acheta cette carrière en 1919 et l'exploita jusque vers 1932-1934 à Saint-Vincent-de-Paul. L'électricité nécessaire à cette exploitation provenait du quartier Hochelaga à Montréal et était transportée par un réseau appartenant à la compagnie. Des câbles sous-marins traversaient la rivière des Prairies et acheminaient l'énergie au concasseur dont on a conservé la base au Centre de la nature, parc construit sur le site de l'ancienne carrière.

Photo : Inconnu, vers 1920, Archives du Collège Laval.

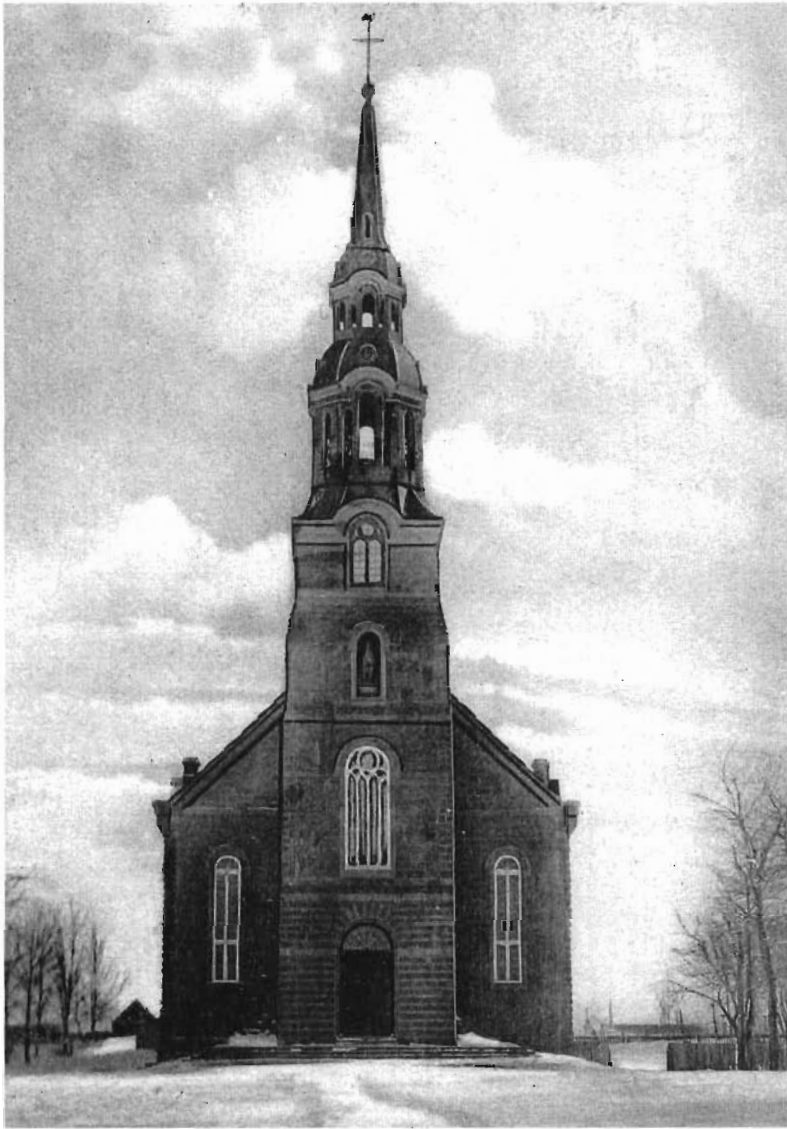


L'urbanisation

Sur cette photographie de 1959, on observe la poussée des développements résidentiels vers des zones industrielles jusque-là en pleine campagne. Cette carrière à l'intersection du boulevard des Laurentides et du boulevard Saint-Martin sera progressivement envahie par des commerces et des restaurants en façade et par un ensemble d'immeubles à logements sur la butte à droite. Bien entendu, on se plaindra du bruit et de la poussière en mangeant à la terrasse d'un restaurant ou en étendant son linge sur la corde. Mais la ville a accordé des permis pour y vivre...

Photo : Fonds Point du Jour Aviation, 1959, P 690, S1, Archives nationales du Québec à Montréal.

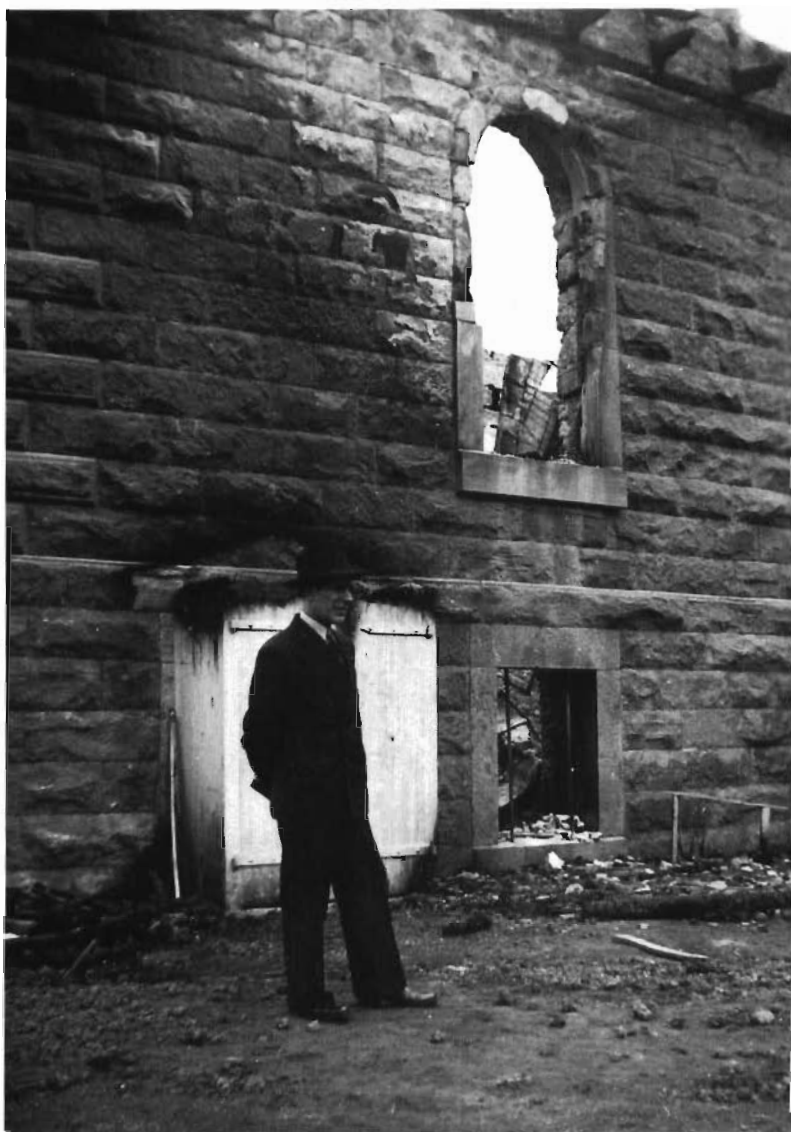




L'église de Saint-Martin, vers 1910

La construction, entre 1870 et 1874, de leur nouvelle église s'avéra une charge très lourde et très contestée pour les paroissiens de Saint-Martin qui venaient de subir un désastre : la moitié de leur village détruit par un gigantesque incendie en 1868. Son aménagement intérieur ne se termina que vers 1892. Comme dans bons nombres de villages québécois, le très haut clocher de l'église en fait le bâtiment le plus élevé et celui sur lequel on se fie naturellement pour s'orienter.

Photo : International Post Card Co., no. 453, vers 1910, collection de l'auteur

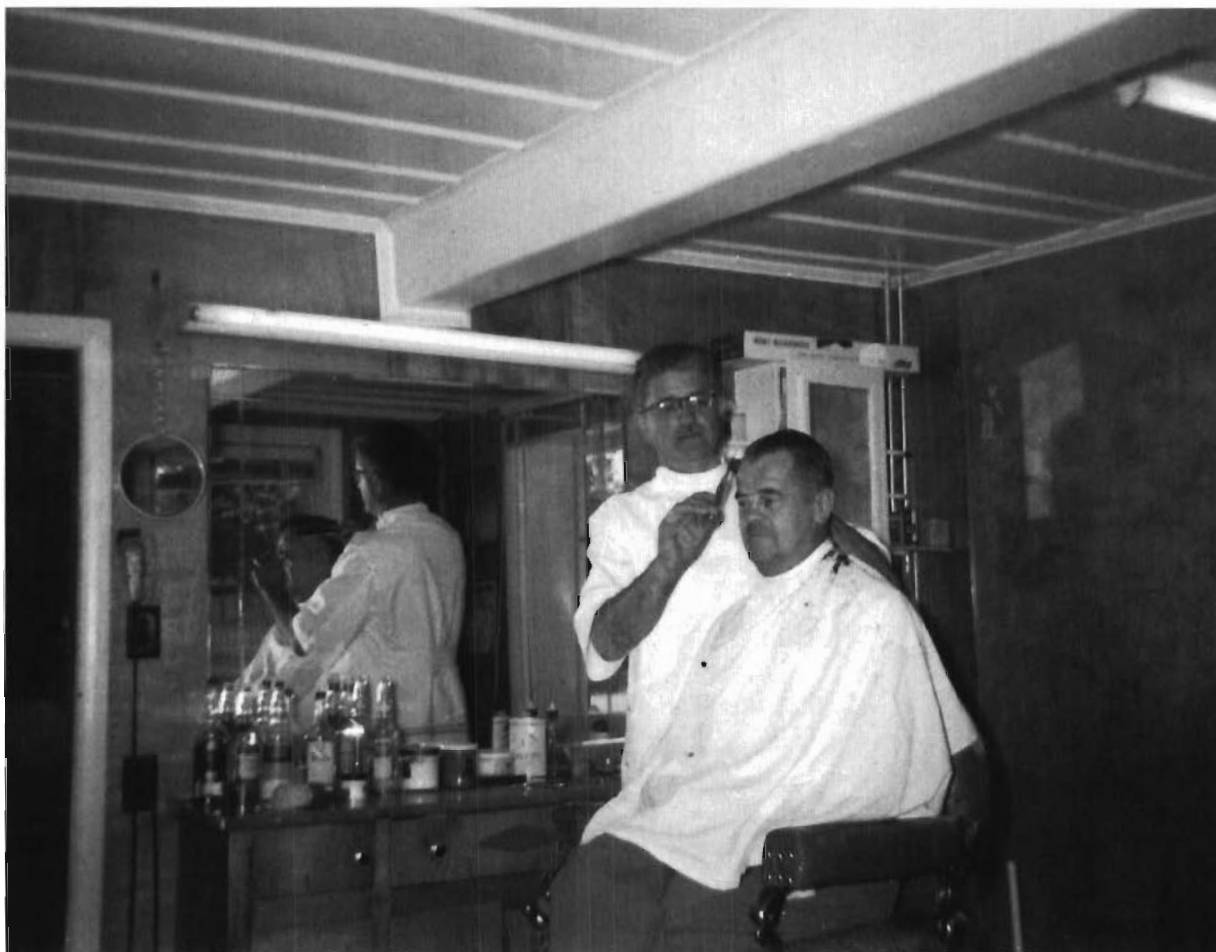


Une décision discutable

Le mardi 19 mai 1942 vers 18h 15, la foudre déclencha un incendie dans le clocher de l'église de Saint-Martin, inaugurée en 1874. Comme il n'y avait ni aqueduc, ni rivière ou lac à proximité, les paroissiens craignirent que le feu se propage à tout l'édifice. M. Lagacé, propriétaire d'une carrière située à proximité, offrit de dynamiter le clocher et ainsi d'empêcher la propagation des flammes. Le curé s'y opposa vivement déclarant qu'« on ne dynamite pas une église consacrée ». Vers 20 h, le clocher de bois tombe, les flammes gagnent l'église... Le lendemain matin, seuls les murs de pierre se dressent encore sur le site. Les paroissiens frustrés attendirent près de huit ans avant de permettre à leur curé de construire un nouveau temple.

Photo : Inconnu, 20 mai 1942, collection de l'auteur.





Le barbier du village

Confident, blagueur, colporteur de nouvelles, le barbier Sylva Charbonneau a coupé les cheveux ou fait la barbe à des centaines d'hommes et à leurs garçons pendant quelques dizaines d'années. Sa « barber shop », comme on disait à l'époque, était située au cœur de l'ancien village de Sainte-Rose. Avec minutie, il termine la coupe habituelle de M. Archambault. Sa femme, Yvonne, dans l'autre moitié de la maison, coiffait les épouses de ses clients.

Photo : Inconnu, vers 1955, collection de l'auteur.

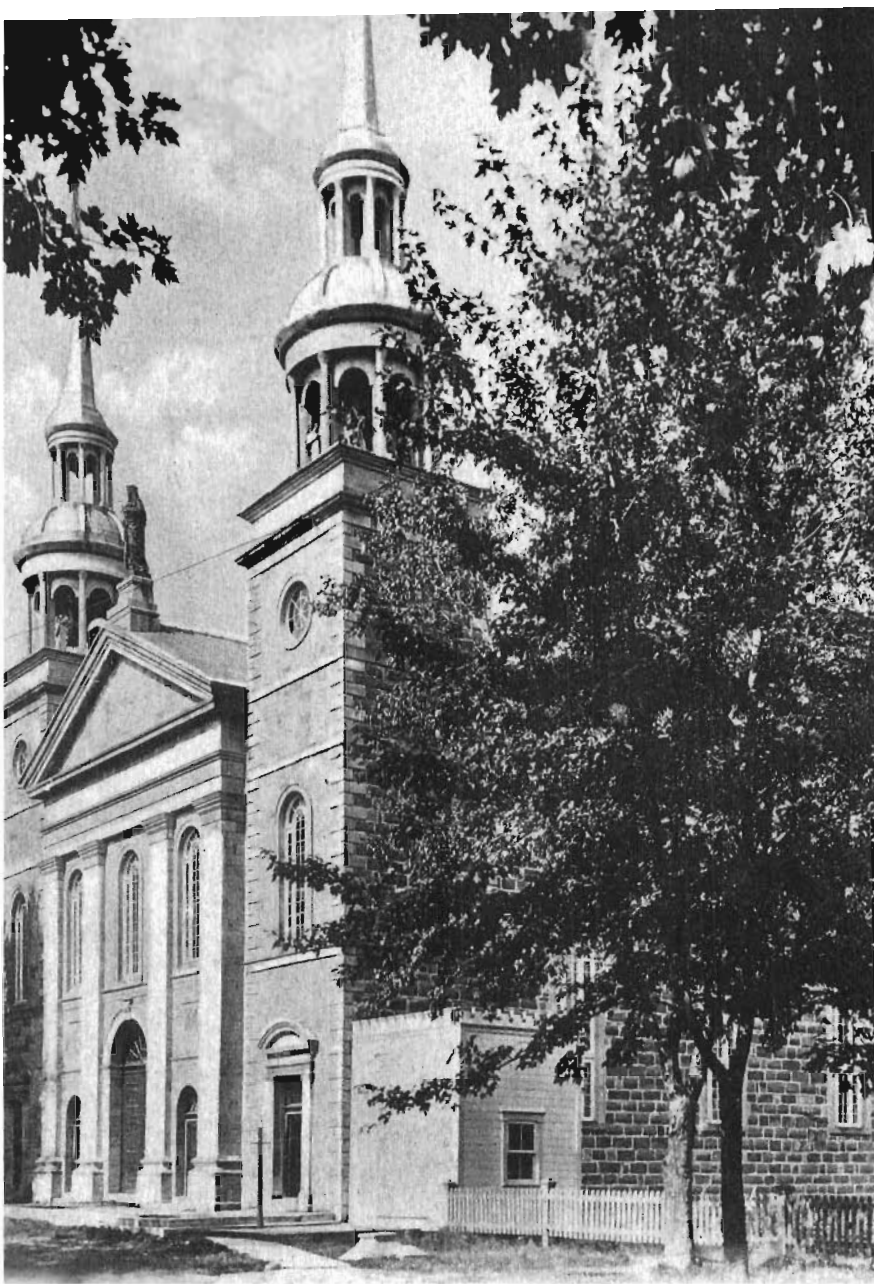


Un restaurant typique

Congélateur à crème glacée et réfrigérateur à boissons gazeuses sont mis en valeur dans ce petit restaurant-magasin de la rue principale à Saint-Martin. M^{lle} Lavoie connaît son inventaire par cœur et est toujours prête à vous servir. Elle s'entretient avec tous ses clients, s'inquiète de leur santé, discute des conditions météorologiques. Ses clients, c'est un peu comme sa famille.

Photo : Inconnu, vers 1950, collection de l'auteur.





L'église de Sainte-Rose-de-Lima

Construite à partir de 1851 selon les plans de l'architecte Victor Bourgeau, l'église Sainte-Rose-de-Lima a été reconnue bien culturel en 1974. Longtemps l'édifice le plus élevé et imposant de toute la paroisse, elle conserve toujours une décoration intérieure remarquable et propice au recueillement. Elle desservait à l'origine un immense territoire qui comprenait les anciennes municipalités de Laval-Ouest, Fabreville, Sainte-Rose et Auteuil.

Photo : Pinsonneault, photographe-éditeur, vers 1905-1906, collection de l'auteur.



Un riche patrimoine religieux

Contrairement à bon nombre d'autres églises de la région, celle de Sainte-Rose n'a pas subi de défiguration irréparable lors de la modernisation des rites du culte. La majorité des éléments décoratifs ou religieux que l'on peut observer sur cette photo prise vers 1915 sont encore présents ou ont été conservés. La chaire, véritable trésor, occupe encore son emplacement d'origine.

Photo : Inconnu, vers 1915, carte postale, collection de l'auteur.





Saint-Vincent-de-Paul

L'église de Saint-Vincent-de-Paul fut érigée selon les plans de l'architecte Victor Bourgeau sur un des coteaux les plus élevés de la paroisse. La construction débuta en 1854 et les tours furent achevées en 1857. La décoration intérieure a subi de malheureuses transformations à partir de 1965 à la faveur d'un courant de modernisation et d'actualisation liturgique. En 1964, un nouveau presbytère très moderne remplaça l'ancien dont la construction remontait à 1883.

Photo : Pinsonneault, vers 1905, Trois-Rivières, collection de l'auteur.

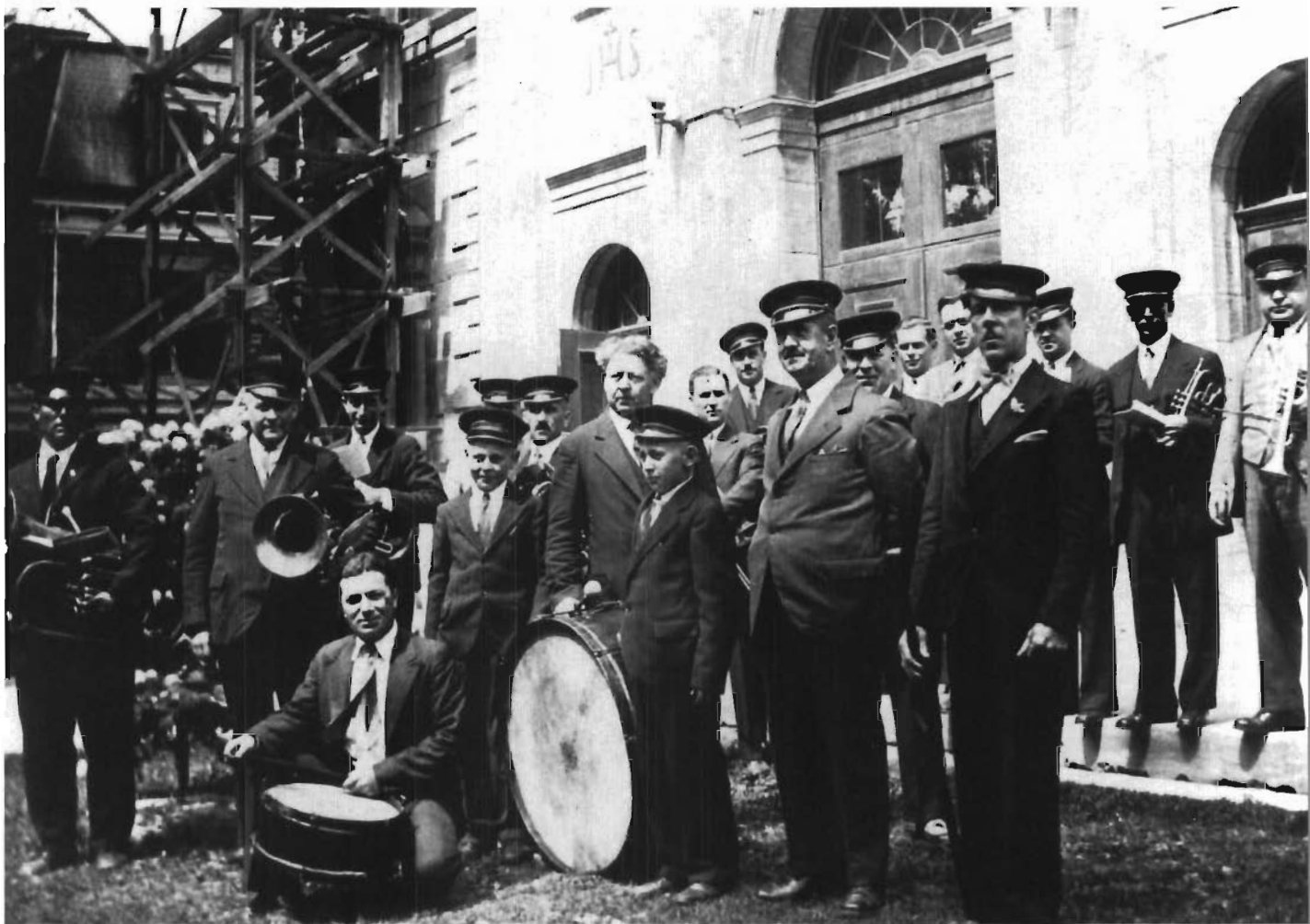


L'heure de la messe

Les derniers fidèles se hâtent pour éviter d'être en retard à la grand-messe du dimanche matin à l'église de Sainte-Rose. Les stationnements débordent comme à chaque semaine. Le curé et ses vicaires célèbrent cinq ou six messes chaque dimanche devant une nef presque toujours comble. Nous sommes en 1960, tout le monde va à la messe. La quête est bonne et les paroissiens paient leur dîme annuelle. On est bien loin des années 2000 où l'on doit, à Laval comme à Montréal, regrouper des paroisses et songer à vendre des églises.

Photo : Fonds Point du Jour Aviation, 1959-60, P 690, S1, Archives nationales du Québec à Montréal.





Une vraie fanfare

Sous la direction de Donat Beaulieu (à droite, première rangée), la fanfare de Sainte-Rose rassemble des hommes de tous âges ayant comme loisir ou passion la musique. Commerçants, politiciens ou manœuvres, les membres de cette fanfare, autorisée par les autorités religieuses, se démarquaient par le côté populaire de leur bénévolat. Évidemment, aucune personne du sexe féminin ne pouvait revendiquer l'honneur de jouer et de parader en public.

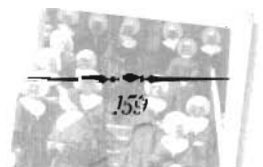
Photo : Inconnu, vers 1940, collection Pierrette Beaulieu.



Étudier en oubliant la prison

Vers 1910, les membres de la fanfare du collège Laval de Saint-Vincent-de-Paul se sont rassemblés pour la traditionnelle photo de groupe. Nullement impressionné, le groupe se place devant l'école et les murs et miradors du pénitencier. Pour eux, comme pour la population du village, c'est devenu un décor familier, normal et omniprésent. Il est assez étonnant que l'on ait, durant des dizaines d'années, maintes fois agrandi une école à l'ombre d'un pénitencier. Des mauvaises langues disaient qu'autrefois on menaçait certains élèves trop indisciplinés de se retrouver de l'autre côté du mur dans quelques années...

Photo : Inconnu, vers 1910, Librairie Beauchemin, éd., Montréal, collection de l'auteur.





La première église de Sainte-Dorothée

Les paroissiens de Sainte-Dorothée, fondée en 1869, se dotèrent d'une église richement décorée dont la construction s'échelonna de 1870 à 1873. Mais un feu se déclara dans la sacristie le 22 octobre 1936, vers 8 heures. Comme la municipalité n'avait pas de service d'incendie, c'est avec des chaudières d'eau qu'une centaine d'hommes essayèrent d'abord d'éteindre le feu. On fit appel aux pompiers de Montréal qui arrivèrent plus d'une heure après le début du sinistre. Ils durent aller pomper l'eau depuis la rivière des Prairies à près de deux kilomètres. L'église fut une perte totale, mais les pompiers réussirent à empêcher la propagation du feu au presbytère et aux maisons environnantes.

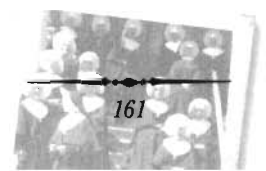
Photo : D.O. ?, Cartierville, 1919, collection de l'auteur.

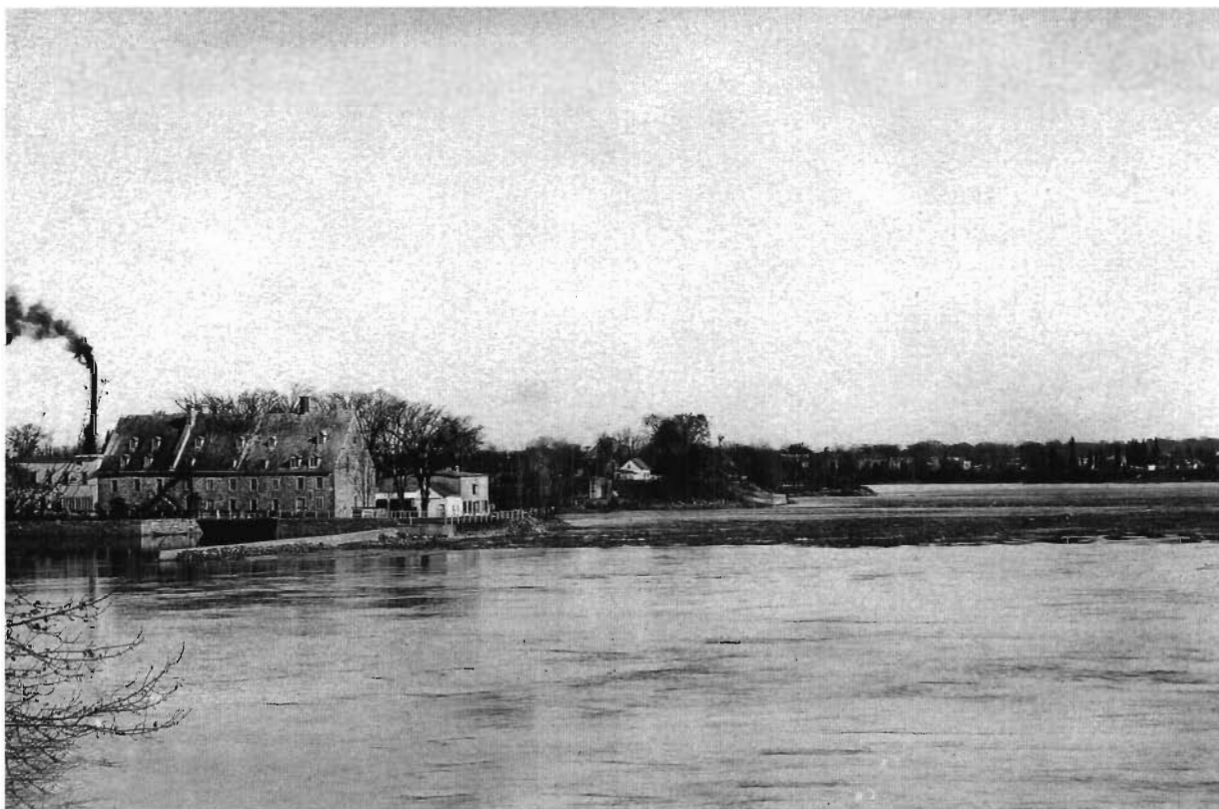


La deuxième église de Sainte-Dorothée

Loin de se laisser décourager par l'incendie de 1936, les paroissiens de Sainte-Dorothée firent preuve d'une grande solidarité en reconstruisant leur église rapidement. Dès décembre 1937, un nouveau temple accueillait les fidèles. Ses dimensions sont plus modestes mais la nouvelle construction rappelle, par ses ouvertures et la pierre conservée après l'incendie, l'architecture de la première église.

Photo : Inconnu, pas d'éditeur, vers 1950, collection de l'auteur.

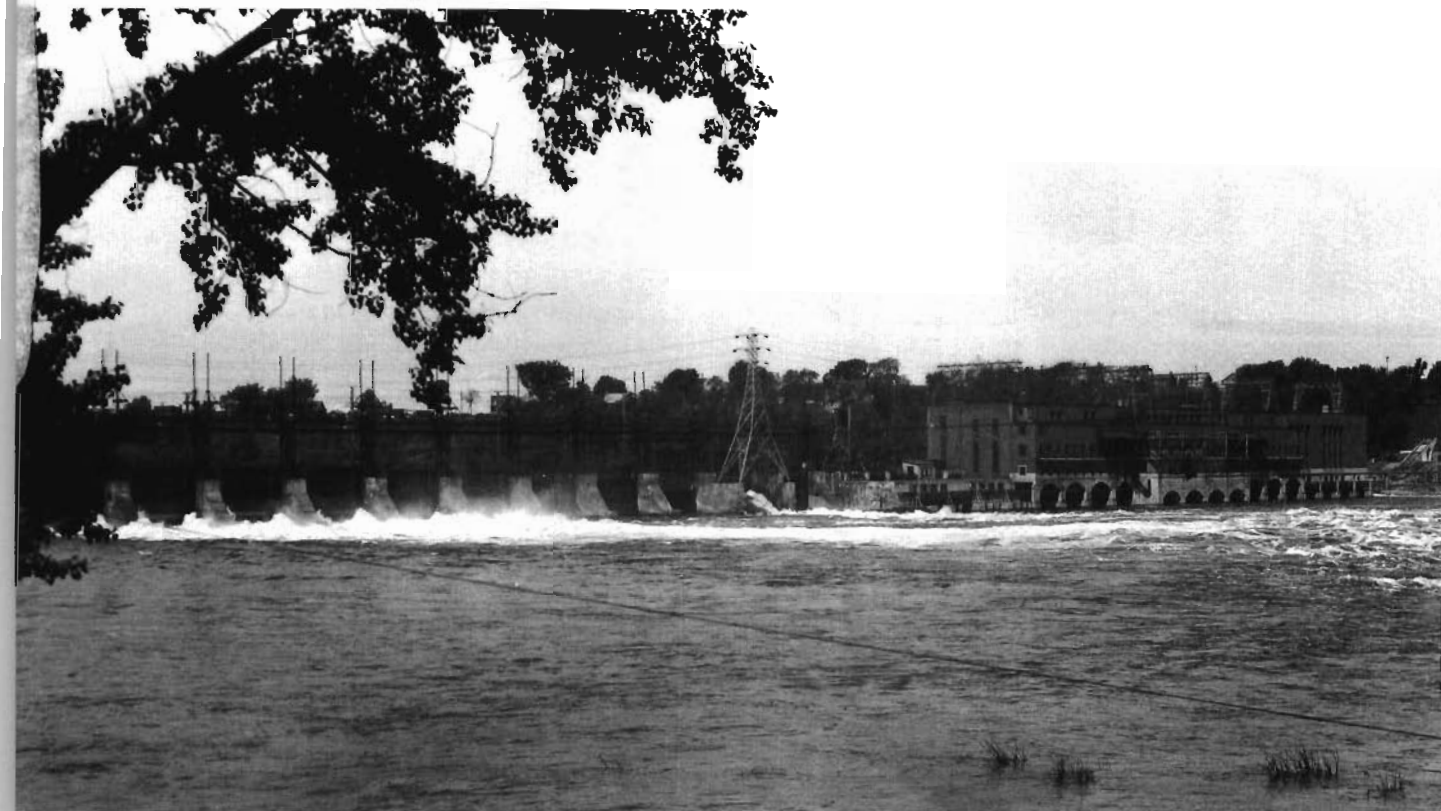




Le moulin du Crochet

La construction du barrage hydro-électrique à Saint-Vincent-de-Paul à partir de 1928, a eu comme conséquence de hausser de plusieurs pieds le niveau de la rivière des Prairies et d'en régulariser le cours. Près du moulin du Crochet, les rapides du Gros-Sault étaient redoutables. Les cageux devaient défaire leurs cages de bois et laisser les énormes madriers sauter les rapides. Avec le barrage, les rapides ont disparu et on s'est dépêché de démolir le moulin qui datait du XVIII^e siècle, avant que le niveau de la rivière ne recouvre presque entièrement l'île où il était construit.

Photo : Inconnu, vers 1915, carte postale-photo, collection de l'auteur.

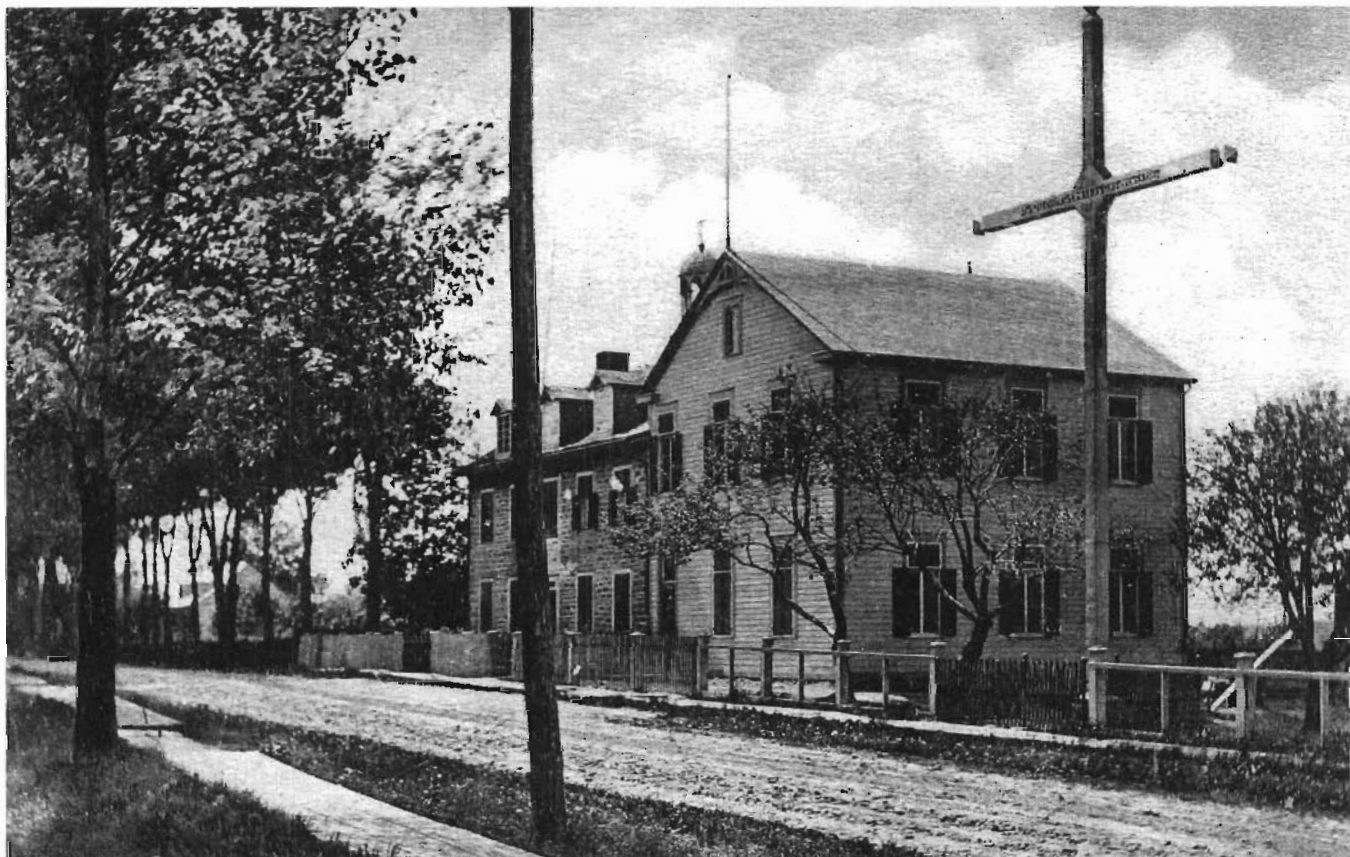


Là, ça mord!

La centrale hydro-électrique de la rivière des Prairies fut construite de 1928 à 1930 à Saint-Vincent-de-Paul au coût de plusieurs millions de dollars. Sa construction eut un énorme impact sur l'environnement en amont du barrage. Le niveau de la rivière s'éleva de plusieurs pieds et supprima les violents rapides du Gros-Sault que redoutaient les cageux du dix-neuvième siècle. Du même coup, on comprenait difficilement l'étymologie du nom de la ville de Laval-des-Rapides puisque les rapides n'existaient plus. Le barrage ou évacuateur de crue fut reconstruit en 1983. À ses pieds, au printemps, la pêche à l'alose savoureuse attire tous les jours des centaines de pêcheurs comblés.

Photo : Charpentier, photographe et éditeur, vers 1950, Montréal, collection de l'auteur.





La croix de chemin

En face de l'église paroissiale de Saint-Martin, près de l'école modèle des garçons, se dresse une croix de chemin d'une simplicité attachante. Résultats de promesses à Dieu, de vœux ou de preuves de sa grande foi, les croix de chemin, autrefois nombreuses sur l'île Jésus, ont été abandonnées, déplacées ou carrément jetées. Quelques-unes ont miraculeusement survécu, disséminées sur tout le territoire de Laval et que la Société d'histoire et de généalogie de l'île Jésus essaie de mettre en valeur et de préserver. On a même publié un guide proposant une visite des emplacements des croix encore existantes.

Photo : Inconnu, International Post Card, vers 1910, Montréal, collection de l'auteur.

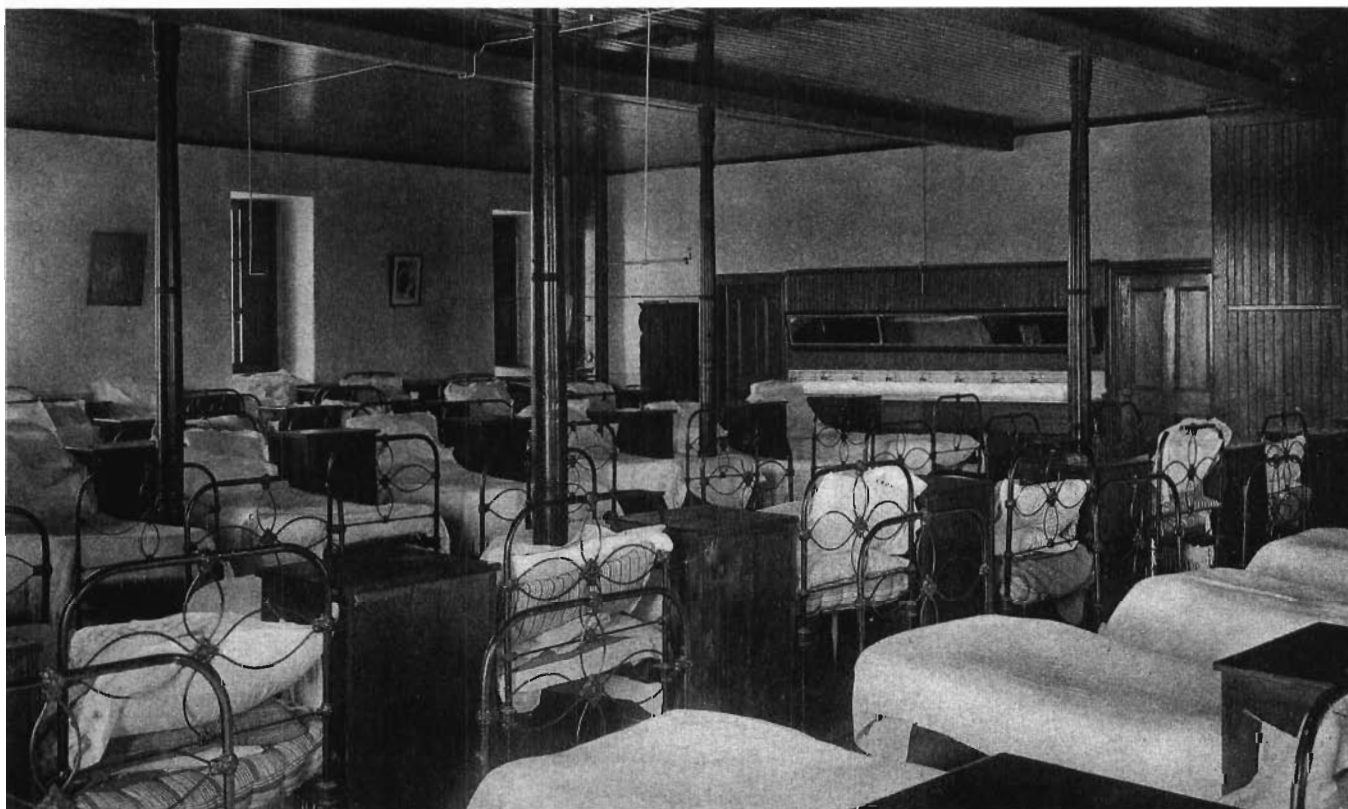


Le prince de l'église

Accueillir le cardinal Léger constituait un événement grandiose pour les citoyens de Sainte-Rose. On parlait alors de cette venue comme de celle d'un prince ou d'un roi, tellement la religion catholique était omniprésente dans tous les moments de la vie. Le bon cardinal visita régulièrement le sanatorium Saint-Éphrem pour tuberculeux et le chalet construit par les citoyens de Sainte-Rose. En 2002, ces édifices correspondent aux locaux du Parc de la Rivière-des-Mille-Îles.

Photo : Marcel Simard, photographe, Sainte-Rose, vers 1955-1956, collection de l'auteur.

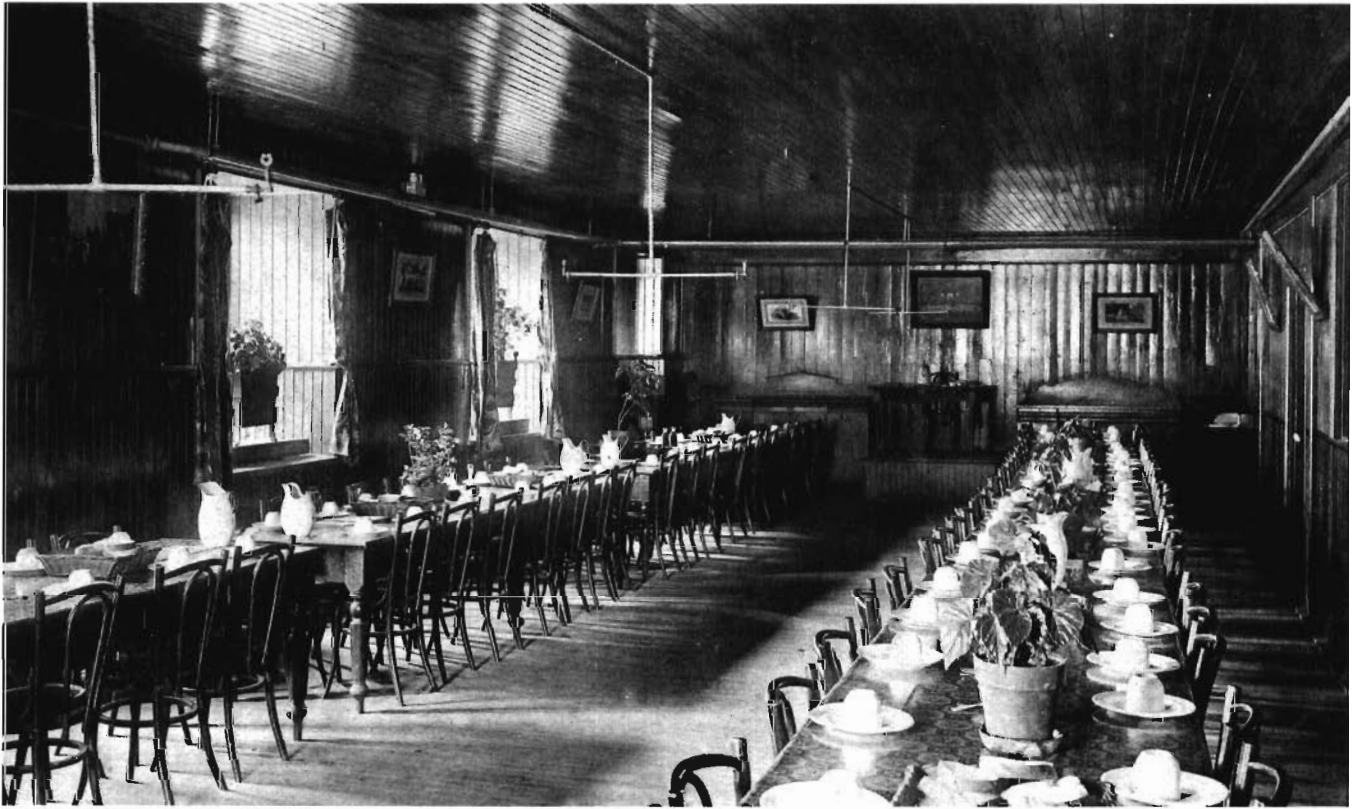




Dormir en paix

Cette carte postale du collège Laval présente une image bien traditionnelle d'un dortoir : des dizaines de lits et de petites armoires bien alignés dans une salle sobre, sans décoration. On est bien loin de notre époque où chaque enfant rêve d'avoir, dans sa propre chambre, télévision, jeux vidéo, téléphone, ordinateur en plus de dizaines de jeux et de gadgets parfois parfaitement inutiles mais jugés indispensables à la vie. En 1910, les familles étaient beaucoup plus nombreuses et les enfants couchaient souvent à cinq ou six dans une même chambre. Devenir pensionnaire et coucher seul dans son lit et avoir sa commode, ça s'endurait assez bien. Mais il y régnait une discipline rigide et s'y conformer était la règle.

Photo : Inconnu, vers 1910, Beauchemin éditeur, collection de l'auteur.



Manger avec rectitude

Tout respire l'ordre et la propreté dans le réfectoire du collège Laval. Même les murs et plafonds brillent comme un sou neuf. Les repas sont des événements sérieux et importants dans la vie de l'élève. Il doit lui-même fournir son service de table, c'est-à-dire cuillers, fourchette, couteau et serviettes. Dans les règlements émis par le frère directeur, il est expressément mentionné que les élèves ne peuvent recevoir de la nourriture de leurs parents, sauf des bonbons ou des friandises qui se mangent en dehors du réfectoire. Une permission qui devait souvent compenser la rigueur des autres règlements.

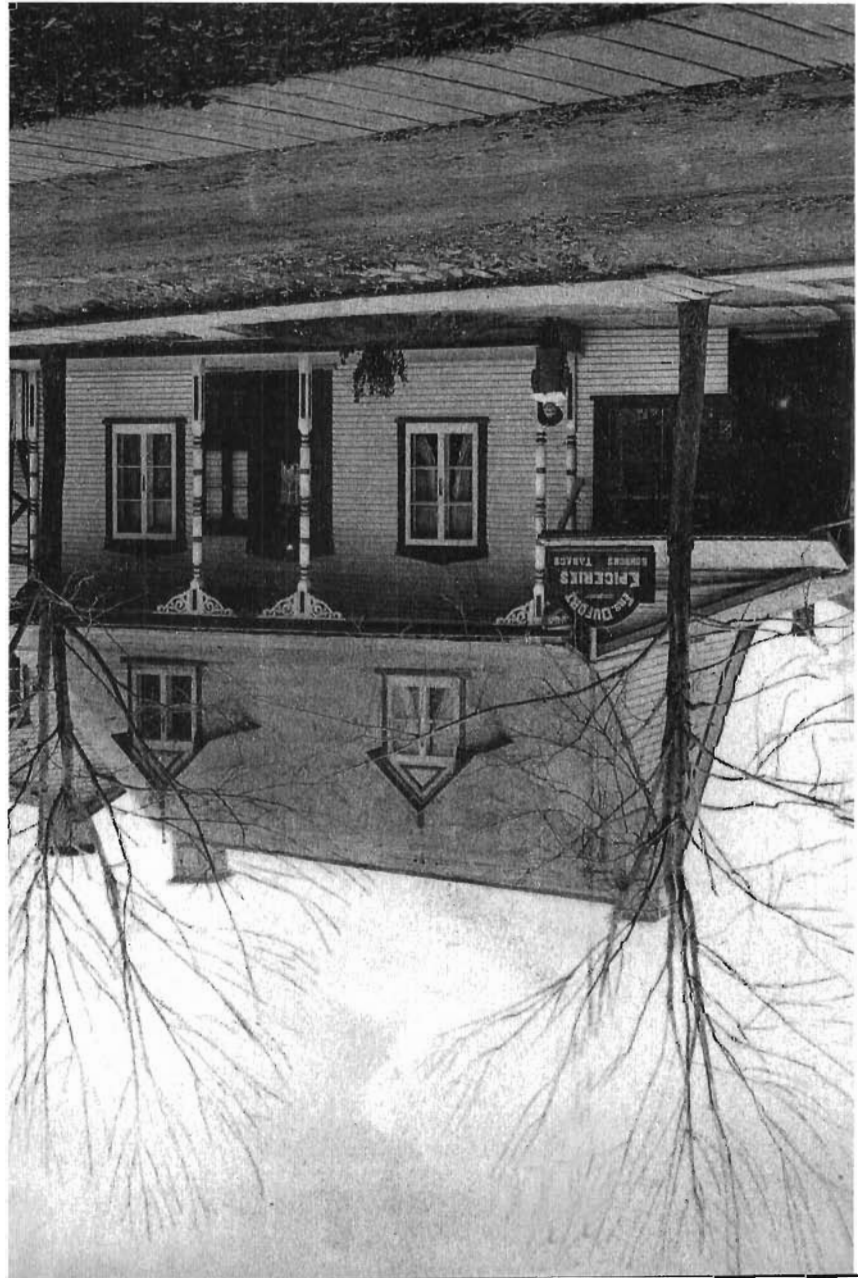
Photo : Inconnu, vers 1915, Librairie Beauchemin, éd., Montréal, collection de l'auteur.



Photo : Inconnu, vers 1910, International Post Card Co., Coteau Landing, n° 71, collection de l'auteur.

Très appréciée de sa clientèle, la petite épicerie de M^{lle} Dufort, attenante à sa maison, se spécialisait dans les bonbons et les produits du tabac. Un enfant, probablement un gros consommateur de friandises, se tient près de l'entrée. Au fil des ans, cette coquette maison aux poteaux de galerie bien tournés, devint un duplex et l'épicerie fut convertie en restaurant.

L'épicerie de mademoiselle Françoise Dufort

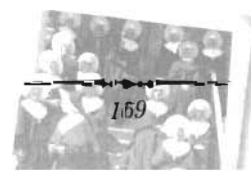




Le magasin général Sévigny

Comme les immenses centres commerciaux de Laval n'étaient pas encore construits en 1950, de nombreux petits magasins familiaux desservaient plus humainement la population locale. Sur cette photographie, le magasin général Sévigny de Sainte-Dorothée offrait aussi le service de vente d'essence pour la compagnie Imperial Oil. Dans ces petits magasins, toute la famille se relayait toute la journée pour assurer un bon service. Ça ressemblait à nos dépanneurs-stations-services mais le propriétaire vivait sur les lieux et fraternisait avec sa clientèle.

Photo : Inconnu, vers 1950, carte postale-photo, collection de l'auteur.





La première église de Laval-sur-le-Lac

Ville créée en 1915 spécialement pour la villégiature, Laval-sur-le-Lac attirait de riches Montréalais désireux de se retrouver entre eux dans de luxueuses maisons tout en pratiquant le golf à leur club privé. Aussi est-il assez étonnant de voir comment leur première petite église ou chapelle n'était aucunement leur richesse collective contrairement au club de golf de Laval-sur-le-Lac. En réalité, il s'agissait non d'une paroisse catholique mais d'une desserte estivale pour favoriser le culte des résidents.

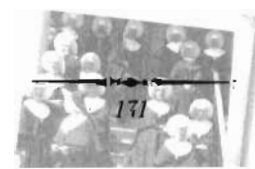
Photo : Carte postale, vers 1920-1925, pas d'éditeur, collection de l'auteur.



La deuxième église

Comme à peu près tous les édifices de Laval-sur-le-Lac, la nouvelle église se dresse au milieu de grands arbres, rue des Érables. Le 12 septembre 1951, on y érigeait une paroisse sous le nom, peu connu, de Saint-Jean-Gualbert. À la fois sobre et moderne, elle semble nous indiquer le chemin du ciel autant par son clocher que par le design de sa façade.

Photo : Beauchamp, vers 1950, Saint-Eustache, collection de l'auteur.





La banque d'Hochelaga, vers 1919

Première banque à s'établir à Saint-Martin vers 1915, la banque d'Hochelaga emménagea dans le commerce de Pierre Célestin Gratton en 1920. Celui-ci, à gauche sur la photo, dirigea cette succursale pendant plus de vingt ans. Par suite de fusions et d'acquisitions, cette banque devint la Banque Canadienne Nationale en 1924 puis la Banque Nationale (1979).

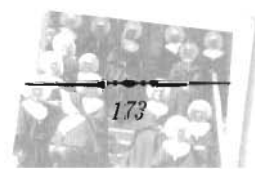
Photo : D.O., Cartierville, vers 1919, collection de l'auteur.



Wilfrid Viau, commerçant

Vers 1920, Wilfrid Viau achète d'Azarias Bélanger son commerce de Saint-Martin. On y vend un peu de tout : du bois, du charbon, de la peinture, des tasses, des lampes, des engrais... En costume-cravate, M. Viau attend son prochain client pendant qu'un enfant, peut-être son fils, semble si heureux ou insouciant de poser pour le photographe.

Photo : Inconnu, vers 1925, coll. Barrière, n° 2804, Bibliothèque Nationale du Québec.





La dernière mode

Les quatre belles de la famille Lachaine du rang de l'Équerre prennent la pose avec désinvolture appuyées sur la corde de bois. Chapeaux à la mode et manteaux à collet de renard dominant mais ces mains féminines semblent se moquer du froid.

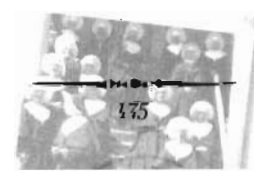
Photo : Inconnu, vers 1920, collection de l'auteur.



La fondatrice

Mademoiselle Anna Ouimet fonde, en 1922, le Cercle des fermières de Sainte-Rose, organisme qui existe toujours. Lors d'une fête, en 1937, elle déploie fièrement le drapeau de son groupe.

Photo : Inconnu, 1937, collection Jacqueline Ouimet Fournier.





L'église de Saint-François-de-Sales

L'emplacement de l'église paroissiale provoquait autrefois de sérieuses querelles entre les citoyens eux-mêmes ou avec leur évêque. Avant 1810, l'église de Saint-François-de-Sales s'élevait sur l'extrême pointe est de l'île Jésus. Comme sa situation était loin d'être centrale dans la paroisse, les autorités religieuses voulurent construire un temple plus à l'ouest, en face de Terrebonne. Les paroissiens refusèrent et demandèrent la suppression de la paroisse. Ce qui fut fait de 1806 à 1846 environ. Pour les services religieux, les habitants se rendaient dans les paroisses à proximité. En 1847, à l'emplacement projeté, une nouvelle église fut bénite et la paroisse rétablie. Malgré une excellente restauration récente, on a négligé de refaire les deux clochets sur les murs latéraux de l'église, qui lui donnaient un charme particulier.

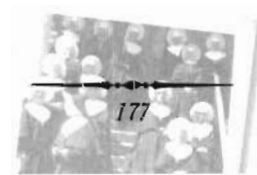
Photo : L. Charpentier, vers 1950, Montréal, collection de l'auteur.



L'église du Bon-Pasteur

Construite vers 1917-1918, l'église du Bon-Pasteur fut ainsi nommée pour rendre hommage aux Religieuses du Bon-Pasteur qui depuis 1895 exploitaient le moulin du Crochet et avaient fondé un orphelinat dans l'ancien manoir seigneurial. Dans celui-ci, elles avaient même aménagé une chapelle publique dont elles assumaient totalement l'entretien. Cette église, malgré ses dimensions réduites, combla les besoins liturgiques de la paroisse jusqu'en 1957, année où un temple plus spacieux et plus moderne fut construit.

Photo : Inconnu, vers 1925, collection de l'auteur.





De couvent à CLSC

Construit avant 1850, le vieux couvent a d'abord servi comme école modèle pour les garçons. En 1881, le curé Leblanc de Saint-Martin ordonna que dorénavant les garçons étudieraient dans l'école des filles et inversement. Dirigée par les Religieuses de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs, le couvent fut agrandi vers 1905 et jouissait d'une excellente réputation qui attirait des jeunes filles de bonne famille de Montréal. Édifice scolaire utilisé jusqu'aux années 1960, le couvent servit ensuite de résidence aux religieuses pour devenir, quelques années plus tard, le CLSC Norman-Bethune. Sur son terrain, l'extraordinaire maison où vécut le patriote, notaire, maire et député André-Benjamin Papineau.

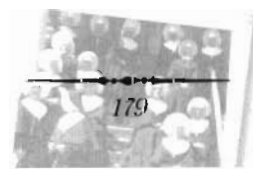
Photo : Inconnu, vers 1910, International Post Card, Montréal, collection de l'auteur.



Et vive la Saint-Jean-Baptiste!

Cette vingtaine de religieuses de la communauté des Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs participent sobrement aux réjouissances qui entourent le défilé quasi annuel de la Saint-Jean-Baptiste dans le chef-lieu de l'île Jésus : Sainte-Rose. Comme le voulaient la morale et les coutumes de l'époque, elles se tiennent à l'écart du peuple, entre elles, à la limite de leur couvent, sur les marches du grand escalier. L'une d'elles agite un petit drapeau patriotique. Subira-t-elle les foudres de la sœur supérieure?

Photo : Inconnu, vers 1950, collection de l'auteur.

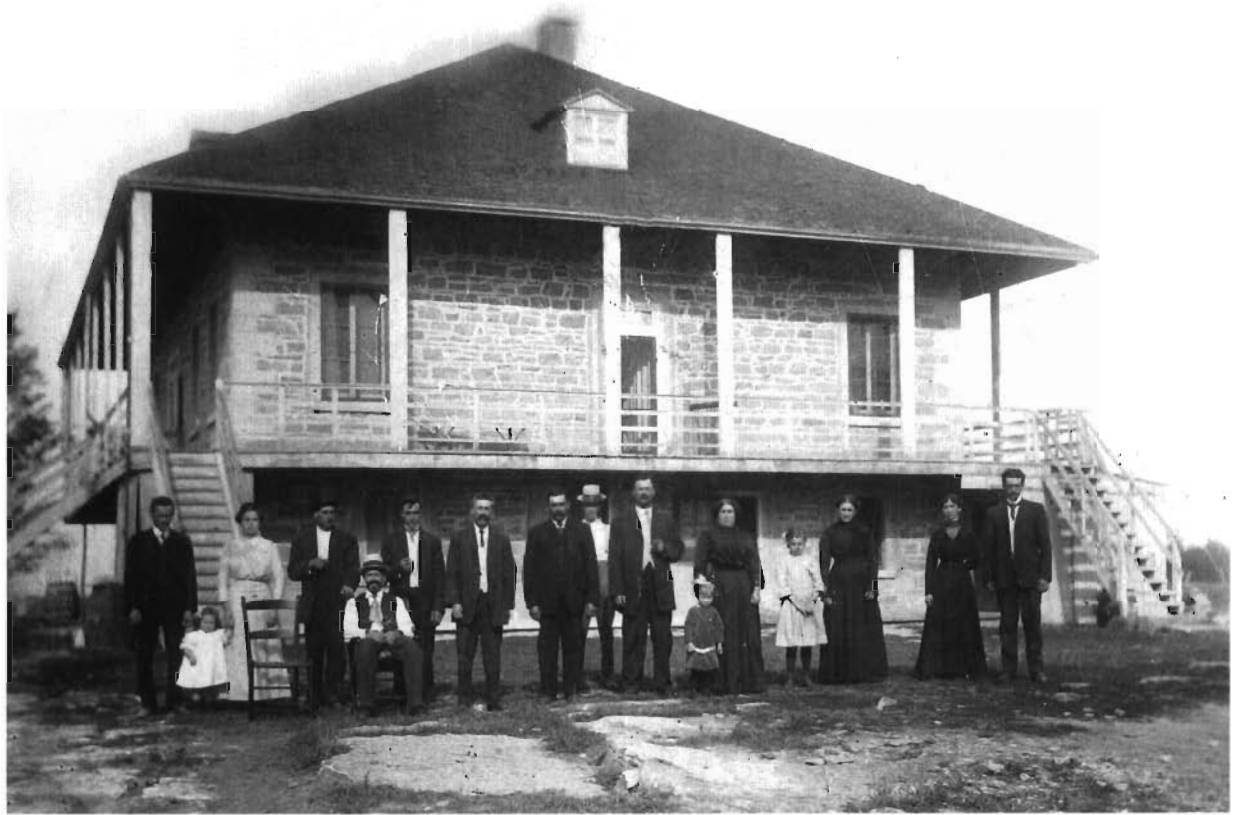




La maison natale de Marc-Aurèle Fortin, vers 1940

Dans cette maison du vieux Sainte-Rose, le réputé peintre Marc-Aurèle Fortin vit le jour en 1888. Son père, l'avocat Thomas Fortin, enseignait le droit à l'Université Mc Gill. De 1896 à 1901, les électeurs du comté de Laval le choisirent comme député à la Chambre des Communes; il fut ensuite nommé juge à la Cour supérieure du district de Montréal. Malheureusement, cette belle maison fut démolie au début des années 1950 pour faire place à un gros bungalow à la mode du temps.

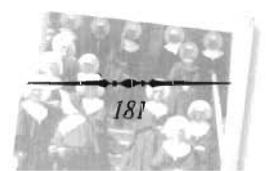
Photo : Inconnu, vers 1940-1950, Société d'histoire et de généalogie de l'île Jésus.



La maison de M^{gr} Vinet

Vers 1850, M^{gr} Jacques Vinet, curé de Sault-au-Récollet, fait construire cette maison à Cap-Saint-Martin. Il voulait y créer une corporation d'ouvriers spécialisés en travaux de maçonnerie tout en développant les carrières environnantes. Ayant échoué dans son projet, l'imposante maison fut cédée à la corporation du collège Sainte-Marie de Montréal. M^{gr} Vinet désirait aussi construire une église et fonder une nouvelle paroisse sur le site. Il entra fréquemment en chicane avec le curé de Saint-Martin qui ne voulait rien savoir des projets d'un étranger dans sa paroisse. La maison, au fil des décennies, connut plusieurs vocations : maison de campagne, résidence, auberge, restaurant gastronomique, centre d'accueil et d'hébergement. Sur la photo, vers 1915-1920, des membres des familles Pagé, Chartrand, Meilleur et Paquette se sont alignés pour permettre au photographe de prendre une photo avec une bonne profondeur de champ.

Photo : Inconnu, vers 1915-1920, collection famille M. Ouimet.





La semaine du grand nettoyage

Premier village incorporé de l'île Jésus en 1857, puis ville en 1918, Sainte-Rose fut le chef-lieu du comté de Laval jusqu'à la fusion forcée de 1965 pour créer la ville de Laval. La ville était dynamique et comme aujourd'hui, un certain souci de l'environnement animait sa population et ses dirigeants. En mai 1947, on organisait et publicisait déjà une Semaine de nettoyage et d'embellissement. Pour sensibiliser les citoyens, une parade mettant en évidence des jeunes filles tout de blanc vêtues précédait la reine des Fleurs en voiture décapotable. Sur la photo, on aperçoit, en arrière-plan, l'académie Sainte-Rose devenue l'école Villemaire.

Photo : Inconnu, 1947, collection famille M. Ouimet.

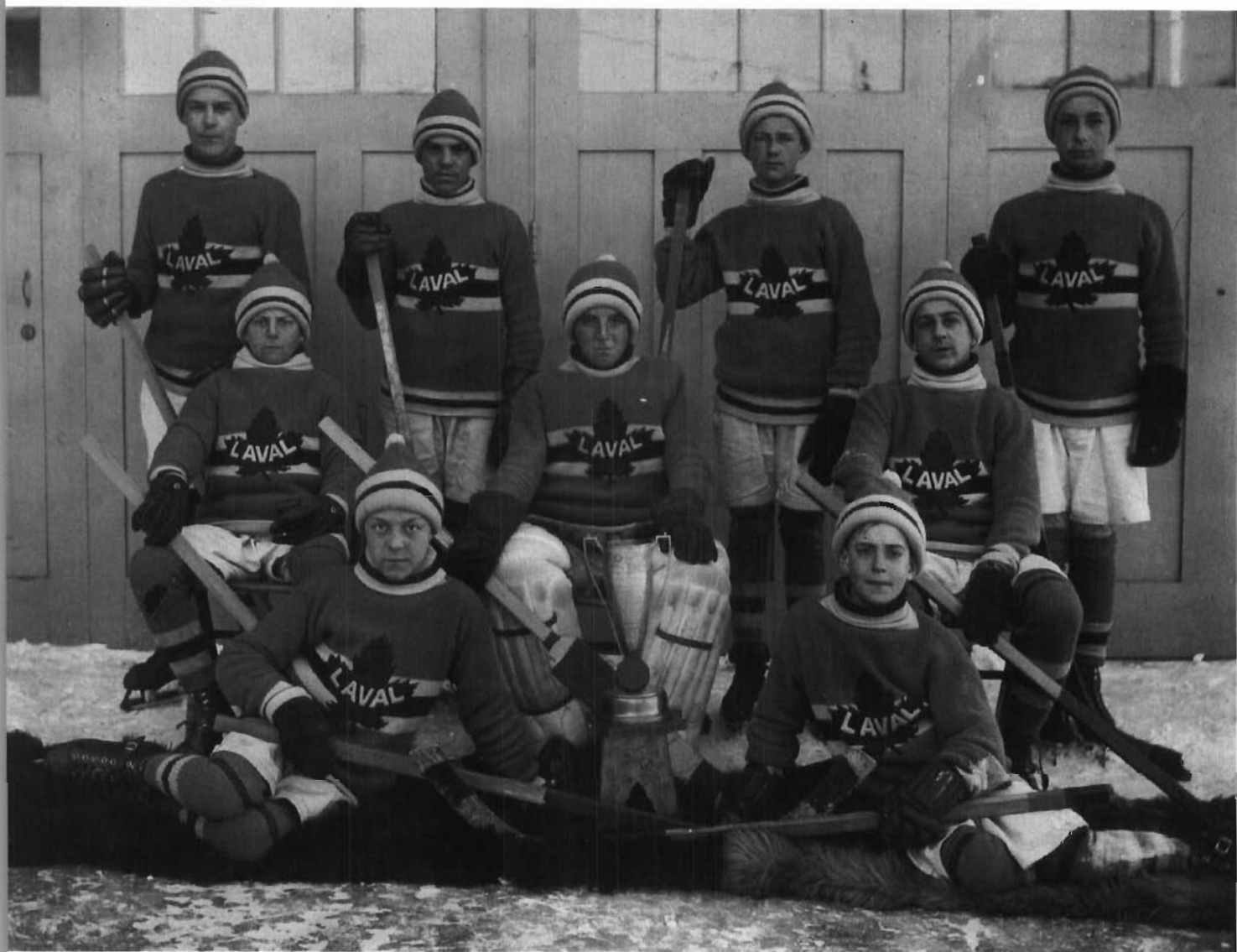


Le cyclone de 1892

Pendant l'après-midi du 14 juin 1892, l'humidité et la chaleur étaient devenues insupportables et un petit cyclone s'abattit sur une maison d'école de rang de Sainte-Rose-Est, aujourd'hui Auteuil. Le cyclone arracha littéralement l'école de ses fondations et la projeta à des dizaines de pieds. Trois enfants perdirent la vie dans cette tragédie : Stanislas Debien, 8 ans, Rose Joly, 6 ans, Ernest Ouimet, 8 ans. L'école ne comptait qu'une classe et sur les vingt-cinq enfants présents plus de la moitié furent sérieusement blessés. Dans les journaux de l'époque, on précise que la « maîtresse est dans un état précaire ». Soixante ans plus tard, un char allégorique reconstitue la tragédie pendant le défilé de la Saint-Jean-Baptiste. Les citoyens n'ont pas oublié.

Photo : Inconnu, 1952, collection de l'auteur.





Club de hockey du collège Laval

Réputé pour les nombreuses activités sportives offertes aux élèves, le collège Laval a formé des générations de jeunes qui ont pris à cœur leurs études tout en pratiquant, en équipe, leur sport préféré. Avant 1920-1930, plusieurs clubs ou divisions existaient à l'intérieur même du collège. Les jeunes pouvaient aussi faire partie d'un club de baseball. On organisait parfois un grand tournoi de gymnastique ou un festival sportif qui mettaient en compétition les élèves des différentes écoles dirigées par les Frères maristes.

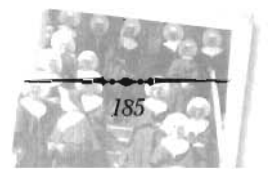
Photo : Inconnu, vers 1930-1935, collection de Tauter.



L'association sportive

Pour procurer aux jeunes des activités récréatives, Napoléon Charbonneau fonde, en 1944, l'Association sportive de Sainte-Rose. Incorporée en 1946, elle connaît des débuts modestes mais reçoit de l'aide des autorités municipales et religieuses. Sur la photographie, on voit l'intérieur du local, derrière l'église, que la fabrique prêtait à l'Association sportive. En plus des tables de billard, on avait aménagé sur le terrain des courts de tennis qu'on transformait en patinoire l'hiver.

Photo : Inconnu, vers 1950-1955, collection famille M. Ouimet.





Des orphelines iroquoises en 1899

À Saint-Martin, la communauté du Bon-Pasteur avait transformé le manoir seigneurial de l'île Jésus en orphelinat et centre de « préservation » pour jeunes filles. En 1899, les religieuses accueillent un groupe d'orphelines iroquoises de Caughnawaga. Elles ne parlent ni le français, ni l'anglais mais leur missionnaire veut les préserver des dangers qui les guettent et les confie aux religieuses.

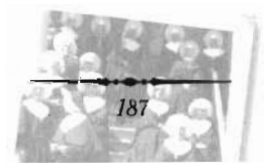
Photo : Inconnu, 1899, Annales de la Maison Sainte-Domitille.



La parade de la Fête-Dieu, vers 1950

Au début des années 1950, les jeunes filles du pensionnat Saint-Charles ou couvent de Sainte-Rose attendent pour se mettre en marche lors de la traditionnelle procession de la Fête-Dieu. En costume noir obligatoire, des plus petites aux plus grandes, toutes se devaient de suivre la procession et de faire honneur à leur école.

Photo : Inconnu, vers 1950-1955, collection de l'auteur.

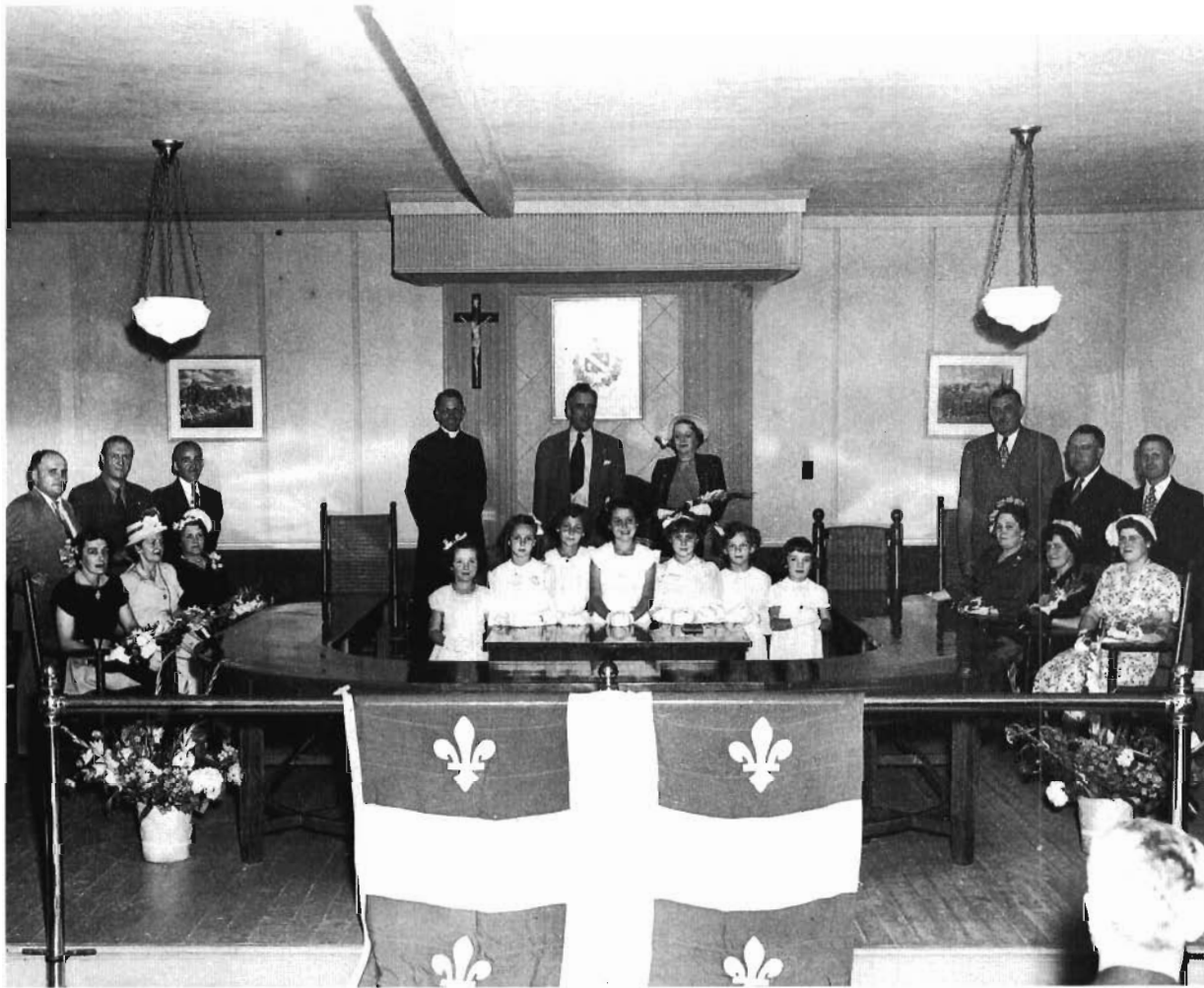




L'école des garçons, en 1918

Pour la photo officielle de l'année scolaire 1918-1919, on a regroupé les élèves à l'arrière de l'académie Sainte-Rose qui ne comptait que quatre classes à cette époque. Cette école, plusieurs fois agrandie, est mieux connue aujourd'hui sous le nom d'école Villemaire. La première école du village de Sainte-Rose occupait les locaux de l'actuelle bibliothèque Sylvain-Garneau, située juste en face.

Photo : Inconnu, 1918, Montréal, Archives des Frères de Saint-Gabriel.



La photo officielle

À la salle du conseil municipal de Sainte-Rose, en 1950, toute l'équipe du nouveau maire, Olier Payette, s'est réunie pour immortaliser ce moment historique. Au premier plan, le nouveau drapeau du Québec est déployé officiellement, comme le demandait le premier ministre Maurice Duplessis. Plusieurs jeunes filles, symbole de la jeunesse et de l'avenir de la ville, ont présenté à M^{lle} Payette, sœur du maire, une gerbe de fleurs. On remarque, à la cérémonie, M^{me} Raoul Lortie, M^{me} Armand Lefebvre, M^{me} Armand Jasmin, M^{me} Lucien Jérôme, M^{me} Fernando Villemaire et M^{me} L.P. Guay dont les maris ont tous été élus échevins par acclamation.

Photo : Harvey Majeau, Sainte-Thérèse, août 1950, collection de l'auteur.





La résidence du docteur McMahon

Inconnu aujourd'hui, le docteur Stanislas Félix McMahon était une des personnalités dominantes lors de la formation du comté de Laval. On a donné son nom à une petite rue de Laval de cinq ou six maisons. Il cumulait la lourde charge de seul médecin pour les 3000 personnes de Sainte-Rose et de premier maire élu du village en 1855. Il siégeait aussi au conseil de comté, à la Société d'agriculture et à la Cour de justice. Sa maison transformée en « bloc » commercial et multi-logements a définitivement perdu tout cachet patrimonial.

Photo : Inconnu, vers 1960, collection Bernard Lalonde.



Le magasin général de Cap-Saint-Martin

Toute la famille de P. Dumoulin pose officiellement devant le magasin général de Cap-Saint-Martin, secteur que l'on situerait aujourd'hui au sud de l'intersection du boulevard des Laurentides et de l'autoroute 440. Les hommes, les chevaux et les enfants occupent l'avant-plan tandis que les femmes se tiennent plus discrètement sur la galerie aux chaises invitantes. Déjà lieu de rencontre pour toute la population, le magasin général des Dumoulin doublait son importance en offrant le service de la poste de 1917 à 1937. À Cap-Saint-Martin, résidaient plusieurs familles dont le gagne-pain dépendait des carrières environnantes. D'autres étaient spécialisées, de père en fils, dans la taille de la pierre.

Photo : Inconnu, vers 1920, fonds Barrière, D.S.3 n° 2803, Bibliothèque nationale du Québec.





Ça monte toujours

Malgré les rives escarpées et le fort débit de la rivière des Prairies, la crue menace ces maisons de Laval-des-Rapides. Les résidents affrontent, au printemps et en décembre, cette situation inquiétante. Mais, stoïquement, on attend que la nature redevienne une alliée. Personne ne déménagerait devant la menace de l'eau. Tous les terrains en bordure de la rivière ont leur maison. Sur le bord de l'eau, les maisons se vendent très rapidement. Il fait si bon d'y vivre que quelques jours d'inconvénients par année ça passe bien vite.

Photo : Inconnu, Archives nationales du Québec à Québec.



Quand c'est la journée de la lessive!

Les inondations presque annuelles n'empêchent pas de faire la lessive et de profiter du chaud soleil de mai pour faire sécher bas, chemises et pantalons. La forte crue de la rivière des Prairies en mai 1943 cause évidemment bien des problèmes pour les déplacements à L'Abord-à-Plouffe mais cette ménagère semble s'adapter à la situation qui risque de durer quelques jours.

Photo : O.L., 1943, B-60-27, Fonds E57, Archives nationales du Québec à Québec.





Au pic et à la pelle

Pour le confort de ses citoyens, la ville de Sainte-Rose procédera à l'installation d'un réseau d'aqueduc dès 1914. À cette époque, les routes sont en terre battue et les trottoirs en bois. On engage rapidement des manœuvres qui creuseront, au pic et à la pelle, suffisamment profond pour que les tuyaux ne gèlent pas l'hiver. Fini les puits et les pompes à bras, l'eau coulait comme par miracle directement du robinet.

Photo : Inconnu, vers 1914, collection Jacqueline Ouimet Fournier.

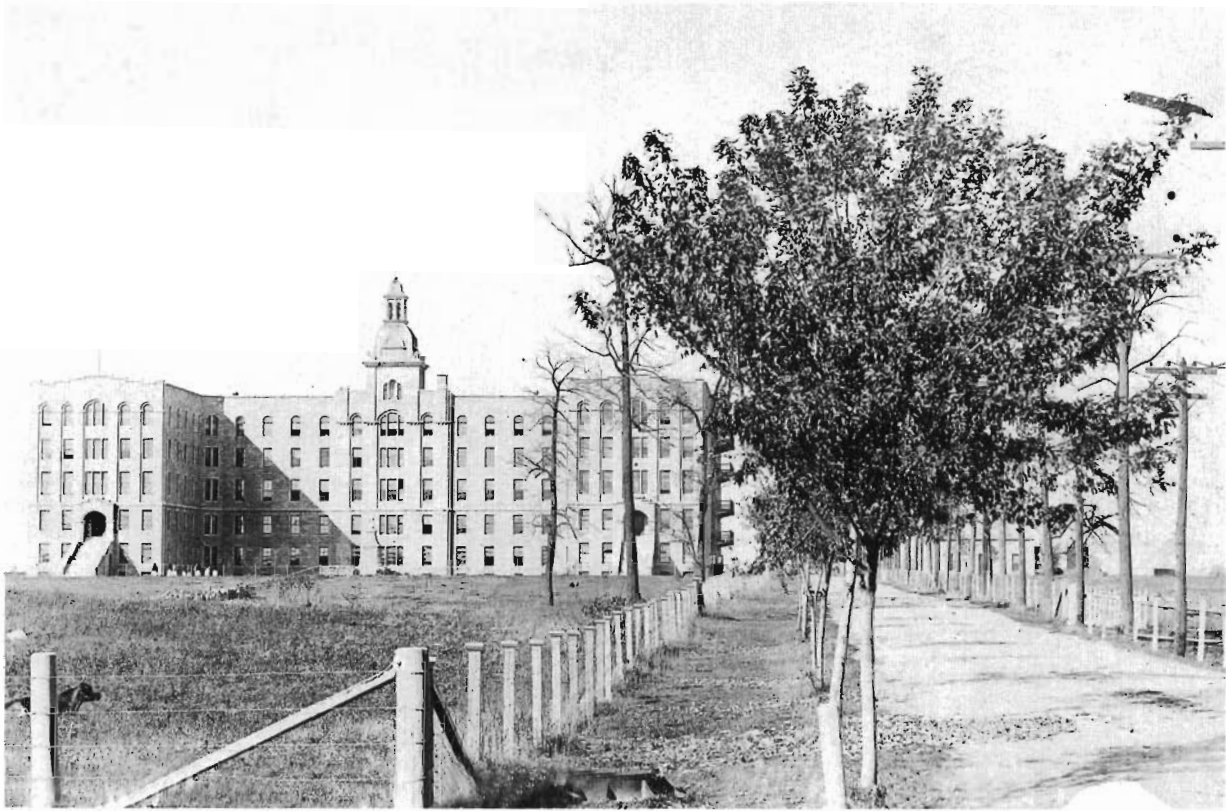


Le temps d'une photo, en 1949

Curé, président de la commission scolaire, commissaires, échevins, conseillers municipaux, députés, tout ce beau monde se retrouve soudainement solidaire pour la photographie officielle de la cérémonie religieuse entourant la construction d'une nouvelle école à Plage-Laval (Laval-Ouest). Époque oblige, aucun enfant n'est présent. La nouvelle bâtisse de huit classes portera officiellement le nom d'école Christ-Roi.

Photo : M. Lafortune, 1949, Office du film du Québec, E6, S7, SS1, P 48 313, Archives nationales du Québec à Montréal.

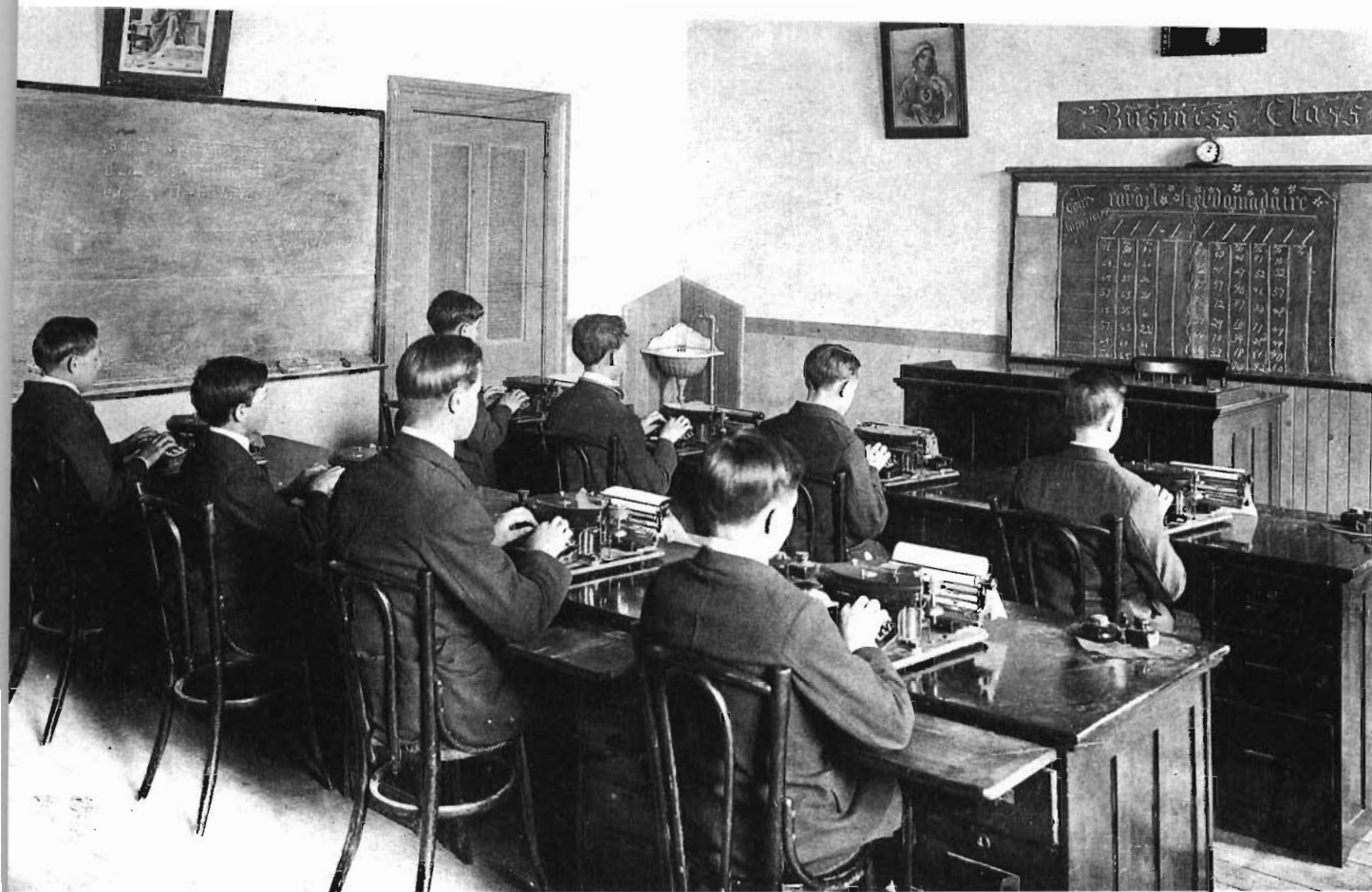




La maison Sainte-Domitille

Dès juillet 1913, les Sœurs du Bon-Pasteur engagent une escouade de cent terrassiers pour les fondations de leur nouvel immeuble à Laval-des-Rapides. Terminé en septembre 1915, l'édifice de béton armé et de granit peut loger et éduquer huit cents personnes. Le corps principal de l'édifice fait 274 pieds de longueur par 60 de largeur. On y compte 563 fenêtres et 781 ampoules pour donner toute la clarté nécessaire aux activités des religieuses et des cinq cents orphelines qu'elles hébergent.

Photo : L. Charpentier, vers 1930-1935, L'Épiphanie, collection de l'auteur.



Une classe d'affaires au collège Laval, vers 1910

Dès 1897, à la suite d'agrandissements, le collège Laval prend le nom de « Collège commercial de Laval ». À la fin de l'année académique 1910-1911, cinq élèves obtenaient le diplôme de fin d'études commerciales. Les cours de dactylo étaient offerts aux élèves moyennant des déboursés supplémentaires : autour de 1 \$ par mois. La classe de dactylo ne compte vraisemblablement que huit élèves, de quoi faire rêver de nombreux professeurs qui se retrouvent avec des classes quatre fois plus nombreuses dans les années 2000.

Photo : Inconnu, vers 1910, Librairie Beauchemin, éd., Montréal, collection de l'auteur.





Main street

En villégiature à Sainte-Rose, les anglophones tenaient à ne pas être trop dépayés et à vivre entre eux. Aussi, dès 1880-1890, dans les actes notariés et les journaux, on renomme certaines rues. À l'époque, le boulevard Labelle s'appelait la montée des Vaches mais *Broadway Street* pour les Anglais. Le grand chemin public devenait *Main Street*; la rue Thérèse-Casgrain, *Pennsylvania Street*. Avant 1900, la rivière des Mille Îles portait le nom de rivière Jésus tout comme l'île. Dans les actes notariés, les anglophones feront inscrire les mots « Thousand Islands » et « Jesus River » entre parenthèses. C'est la traduction française, « des Mille Îles », qui s'est imposée dans l'usage.

Photo : Pinsonneault, vers 1905-1906, Trois-Rivières, collection de l'auteur.

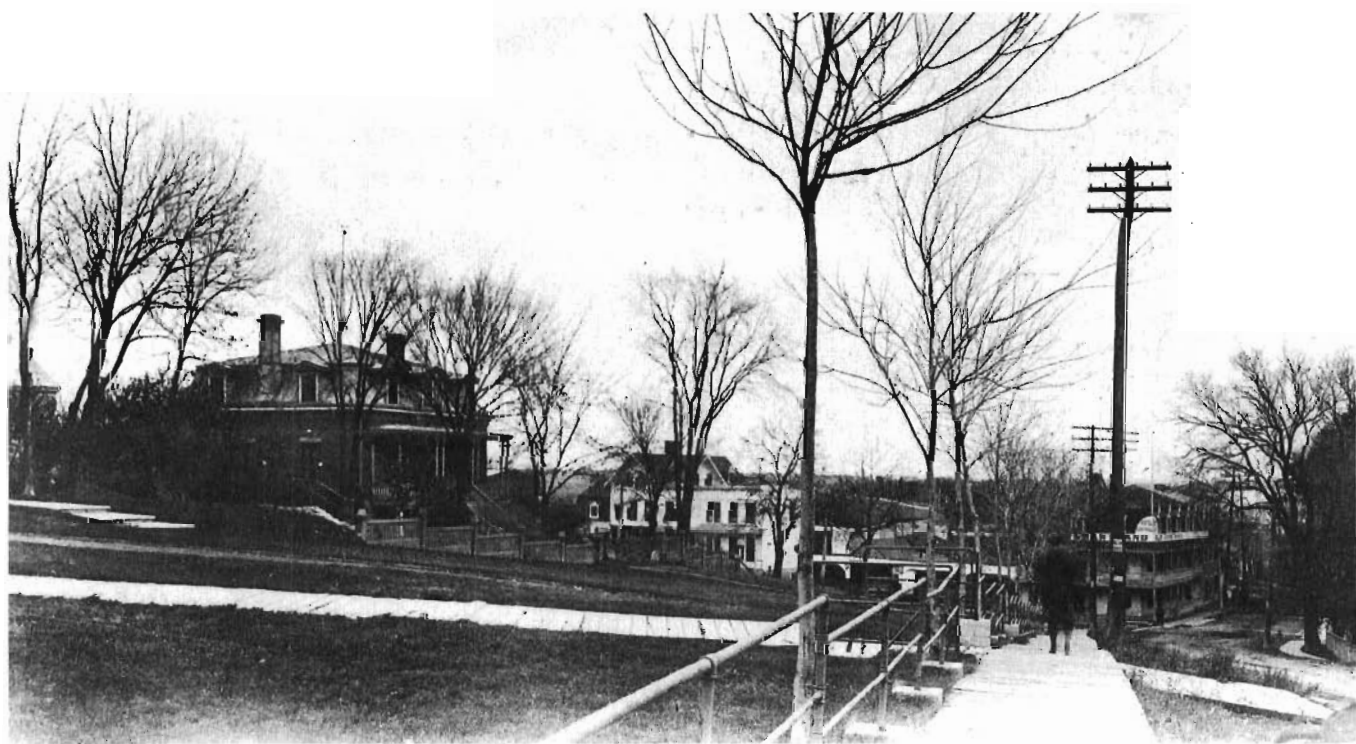


«Le chœur de chant de Sainte-Rose»

Aveuglées par le soleil, toutes ces jeunes femmes prennent quelques instants de repos, le temps d'une photo. Elles reprendront ensuite leurs vocalises et leurs exercices sous l'habile direction des sœurs Anna et Rita Ouimet. Celles-ci jouaient de nombreux instruments et donnaient des cours de piano à 50¢ l'heure.

Photo : Inconnu, vers 1910-1915, collection Thérèse André.





Le vieux Saint-Vincent-de-Paul

Si cette carte postale n'était clairement identifiée, il serait quasiment impossible de situer les immeubles qui y sont photographiés. Regardant vers l'est, vis-à-vis de l'église, le photographe Pinsonneault a pris ce cliché du vieux Saint-Vincent-de-Paul démolí vers 1930 par ordre des autorités du pénitencier. L'imposante demeure au premier plan était habitée par le notaire Joseph-Wenceslas Lévesque, député du comté de Laval (1908-1919) à l'Assemblée législative puis maire de la municipalité. Le boulevard Lévesque fut nommé en son honneur.

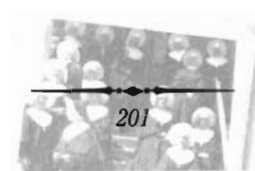
Photo : Pinsonneault, photographe-éditeur, vers 1905-1906, Trois-Rivières, collection de l'auteur.



Manoir Sabrevois de Bleury

Construit vers 1835 pour Clément-Charles Sabrevois de Bleury, sur un domaine de treize arpents par trente-deux, ce manoir monumental détonnait dans la campagne de Saint-Vincent-de-Paul. Les braves cultivateurs et le clergé voyaient d'un très mauvais œil l'étalement de la richesse du propriétaire. De plus, des politiciens et de riches marchands anglophones et francophones s'y rencontraient fréquemment lors de somptueux bals. En 1957, il semblerait que le vieux manoir abandonné soit disparu lors d'un exercice de feu des pompiers de Saint-Vincent-de-Paul.

Photo : Pinsonneault, phot. éditeur, Trois-Rivières, vers 1905-1906, collection de l'auteur.





La chapelle de secours

En 1927, les paroissiens de ce secteur éloigné de Sainte-Rose trouvent plus que difficile de devoir se rendre à Saint-Eustache pour assister à la messe du dimanche et d'avoir à parcourir plusieurs kilomètres. À la suite de démarches auprès de l'archevêché de Montréal, M^{gr} Georges Gauthier accorde la permission de construire une chapelle de secours pour faciliter la pratique de la religion. Dès 1928, la chapelle connue sous le nom de Sainte-Marie-Madeleine accueille ses premiers fidèles. On fonde officiellement la paroisse en 1946 mais sous le vocable de Saint-Théophile.

Photo : Studio Beauchamp, vers 1955, Saint-Eustache, collection de l'auteur.



La retraite fermée

Sobre et dépouillée, cette chambre de la Villa Saint-Martin ne peut que favoriser le recueillement, la prière et la méditation. Sous la direction des Jésuites, des centaines d'hommes s'isolaient de leur famille et de leur travail pour quelques jours de retraite fermée. Ils y renouvelaient leur ferveur religieuse ou cherchaient des solutions à leurs problèmes. Avec la Révolution tranquille des années 1960, l'importance de la religion et de la prière diminua considérablement de même que le temps des retraites fermées. La Villa Saint-Martin fut transformée en locaux administratifs et pédagogiques pour la commission scolaire de Chomedey.

Photo : Inconnu, vers 1925, carte postale-photo, collection de l'auteur.





Un géant y est né

Endimanché et fier, Anselme Ouimet semble enraciné sur la terre qu'il a héritée de son père et qu'il léguera à ses enfants. Derrière lui, le photographe a immortalisé une des rares vues de l'emplacement où était construite la maison natale du curé Labelle, le géant de la colonisation. À sa naissance, en 1833, une petite maison de bois s'y élevait et elle semble avoir été intégrée, vers 1880, dans la nouvelle maison de brique au toit mansardé que l'on admire sur cette photo.

Photo : Inconnu, vers 1915-1920, collection Thérèse André.



On aimerait y flâner toute la journée

Sous le regard protecteur de la nurse, le jeune Gérard Beaulieu semble si heureux de poser pour le photographe. En visite chez ses grands-parents au château Vanier, à Sainte-Rose, il ne semble pas très conscient de toute la richesse du lieu et des soins privilégiés qu'il reçoit. Les chaises tressées et les meubles en rotin au premier plan mettent en valeur la grande galerie et la voûte d'entrée.

Photo : Inconnu, 19 juillet 1913, collection Claude Beaulieu.

Achévé d'imprimer
à Sainte-Foy le 8 octobre 2002
sur les presses d'Imprimerie Transcontinental Québec